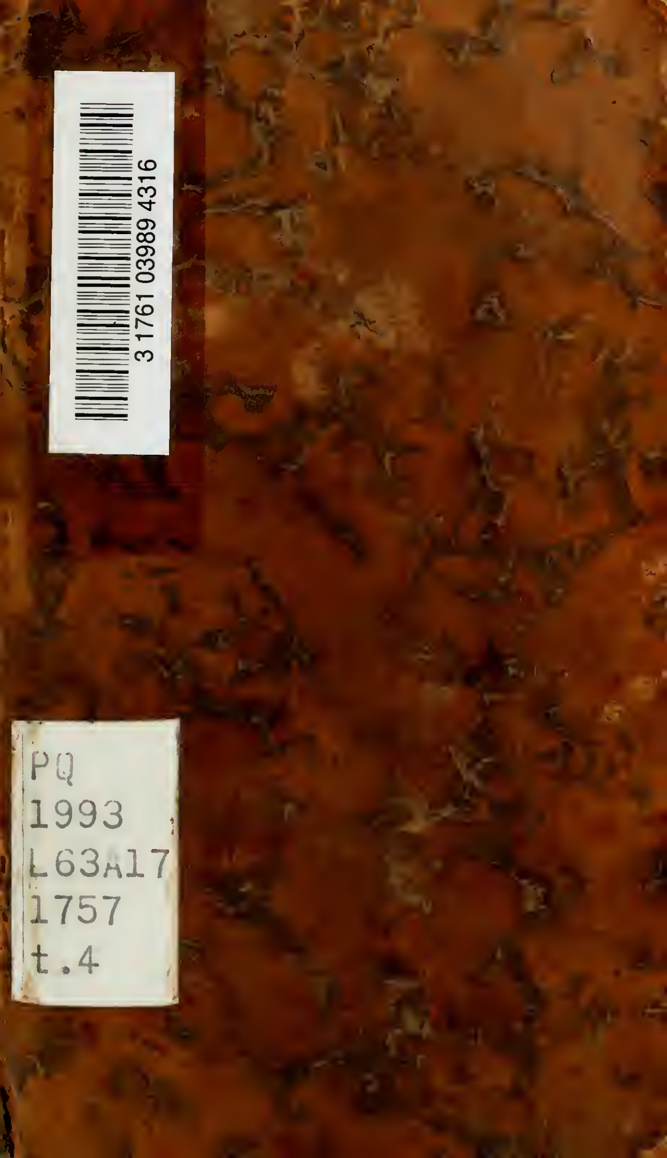

3 1761 03989 4316
PQ
1993
L63A17
1757
t.4





POESIES

DE M. L'ABBÉ

DE L'ATTAIGNANT.

POESIES
DE M. L'ABBÉ
DE L'ATTAIGNANT;

CONTENANT

Tout ce qui a paru de cet Auteur sous le titre de PIÉCES DÉROBÉES, *avec des augmentations très-considérables ; des annotations sur chaque Piéce, qui en expliquent le sujet & l'occasion, & des Airs notés sur toutes les Chansons.*

TOME QUATRIÉME.



A LONDRES,
Et se trouvent à Paris,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.



CHANSONS DIVERSES.

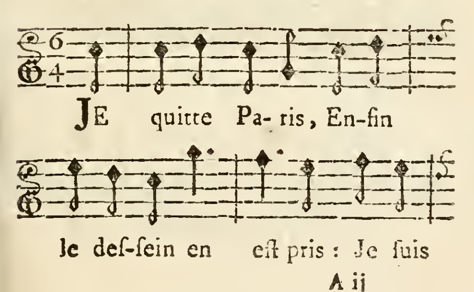
LIVRE PREMIER.

CHANSONS SUR DIVERS SUJETS.

A MADAME DE CAMBIS.

Voyez au sujet de cette Dame l'annotation qui précéde la deuxiéme Epitre du Tome I. p. 13.

Sur l'air : Nous ſommes Houzards.



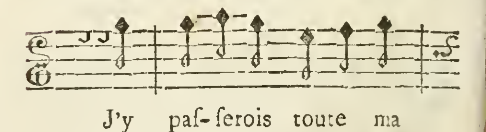
les Jeux, les Plaiſirs, les Ris Et tou-

te la cour de Cy- pris, Qu'à Tu-
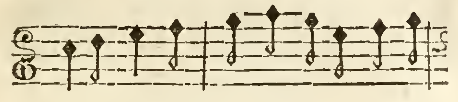
rin mêne I- ris. On eſt par tout

dans ſa pa- tri- e, Quelque

part qu'on ſoit, quand on eſt bien :
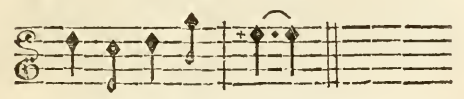


J'y paſ- ſerois toute ma



vi-e ; Près de vous tout pays est le



mien ; Et quand on vous a , l'on



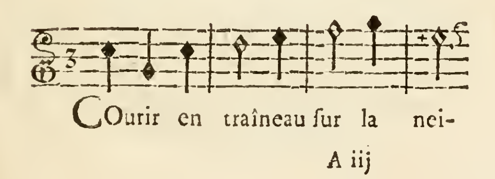
ne re-grette rien.

AUTRE

Au sujet des Traineaux de Turin.

Sur l'air : Le plaisir passe la peine.

PREMIER COUPLET.



ge, Au milieu d'un nombreux cor-

tége, La pei- ne paſ- ſe

le plai- ſir; Auprès du feu te-

nir Cli- me- ne, Tout douce-

ment l'en- tre- te- nir, Le plai-

ſir paſ- ſe la pei- ne.

II. COUPLET.

Tous les plaiſirs ſont fantaiſie :
Les prendre ſans goût, on s'ennuie ;
La peine paſſe le plaiſir :
Mais quand la paſſion entraîne,
Qu'un objet a ſçu nous ſaiſir,
Le plaiſir paſſe la peine.

III. COUPLET.

Mener la maîtreſſe d'un autre
Qui de ſon côté tient la nôtre,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais quand chacun conduit la ſienne ;
Que l'Amour a ſçu nous unir,
Le plaiſir paſſe la peine.

AUTRE

REMERCIEMENT EN POT-POURI,
A MONSIEUR DE BOULOGNE.

On a pû voir en pluſieurs endroits de ce Recueil, les obligations qu'a l'Auteur à M. de Boulogne.

Sur l'air : Mais, hélas ! je m'aperçois bien.
Cet air eſt noté à la page 127 *du Tome III.*
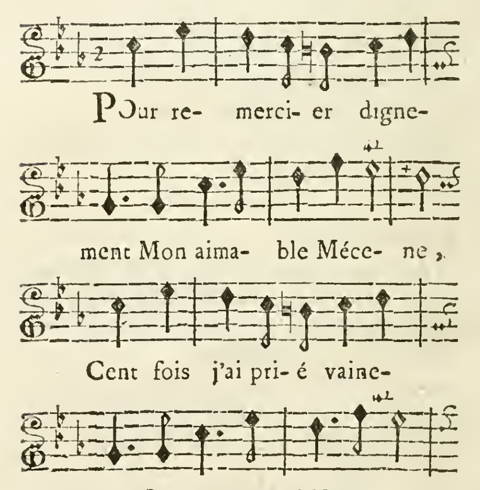
PREMIER COUPLET.
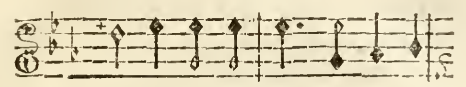
AMI, je croyois qu'un cœur
Rempli de reconnoiſſance,

Pourroit de ſon bienfaiteur
Parler avec éloquence :
Mais, hélas ! je m'aperçois bien
Qu'on dit moins, plus on en penſe :
Mais, hélas ! je m'aperçois bien
Que qui ſent trop ne dit rien.
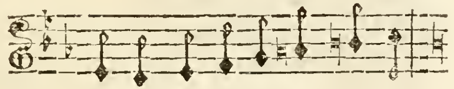
II. COUPLET.

Sur l'air : En vérité, vous avez bien de a bonté.
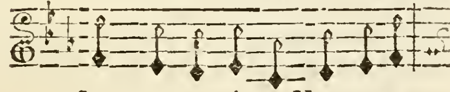




ne. Jamais ce Dieu ne m'a dic-



té Que ce compliment très hon-



nê-te , Mais d'une Bête : Mon-



ſieur, en ve-ri- té, Vous avez



bien de la bon- té !

III. COUPLET.

Sur l'air : Comme v'là qu'eſt fait.

Cet air ſe trouve à la page 29 du Tome III.

J'AI brulé la Chanſon moi-même
Honteux d'un ſi chétif refrein :

A y

Je crains Mécene, quoiqu'il m'aime ;
Son goût est délicat & fin.
Il eût raillé ma chansonnette,
Et m'eût dit à chaque couplet,
Traitant ma Muse de mazette :
Qu'est-ce que ceci, Colinet ?
Comme v'là qu'est fait !

IV. COUPLET.

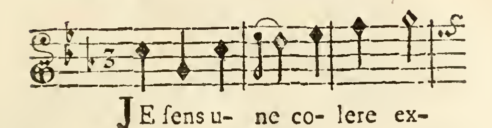
Sur l'air : Que je regrette mon amant.

Cet air se trouve à la page 263 du Tome II.
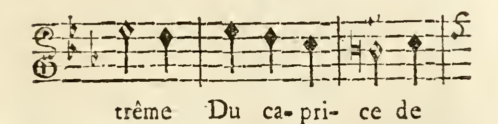
QUAND il s'agissoit de prier,
Gentils vers couloient de ta veine :
Quand tu n'as qu'à remercier,
Cher Abbé, pourquoi tant de peine ?
Tu demandois si joliment,
Que tu plaisois infiniment.
Tu demandois,
Tu grondois,
Tu boudois,
Tu pestois,
Tu chantois,
Tu rimois
Si joliment,
Que tu plaisois infiniment.

V. COUPLET.
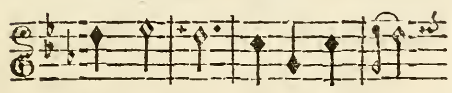
Sur l'air : Cela m'eſt bien dur.



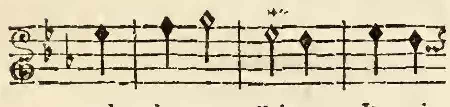
JE ſens u- ne co- lere ex-



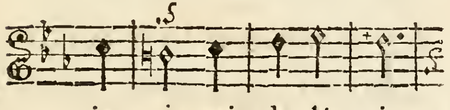
trême Du ca- pri- ce de



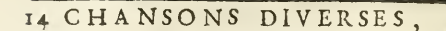
mon eſ- prit. Si je man-quois



cel- le que j'aime, J'aurois,
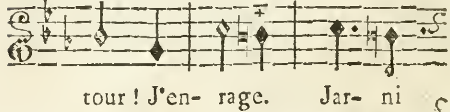


je crois, moins de dé- pit.
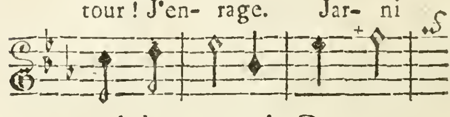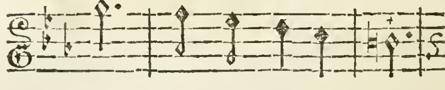




Quoi ! rester court ! Le vilain



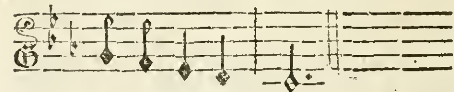
tour ! J'en- rage. Jar- ni



quel dom- mage ! De mon



cœur quoiqu'il soit bien sûr,



Ce- la m'est bien dur.

VI. COUPLET.

Sur l'air : Est-ce que ça se demande ?

Voyez cet air à la page 263 du Tome III.
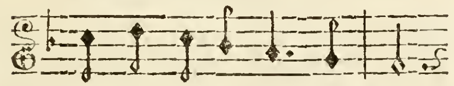
JE criois encor ce matin
Tout en bas du Parnasse,
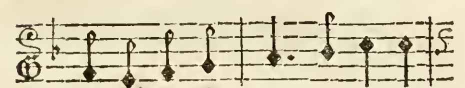
Dieu des vers, daigne armer ma main
De la lyre d'Horace :
C'eſt ſeulement
Pour un moment
La faveur n'eſt pas grande :
Mais le bouru
M'a répondu :
Eſt-ce que ça ſe demande ?
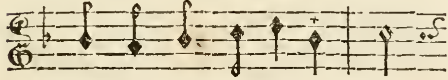
VII. Couplet.

Sur l'air : Du Mirliton.
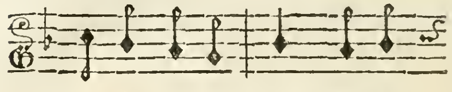








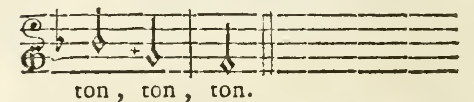
* *Fameux chanſonnier du Pont-neuf.*



Et le mir- li- ton, mir- li-



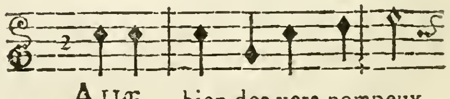
ton, mir-li- taine, Et le mir-li-
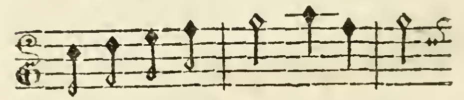


ton, ton, ton.

VIII. COUPLET.

Sur l'air : Les petits tourlouririette.



AUſſi bien des vers pompeux
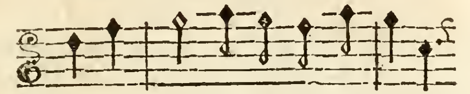


Le ſtyle eſt ſou-vent en nuy-eux.



Le Cha-lu- meau ſur la Trompette



L'emporte, au-gré de bien des gens.
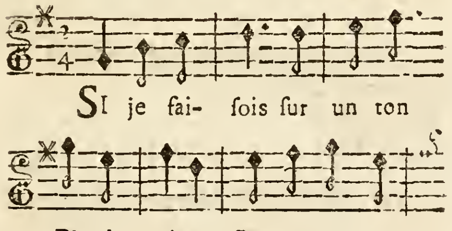


Les pe- tits tou- re-lou- ri- rette



Valent bien les grands.

IX. Couplet.

Sur l'air : Un-Cordelier.
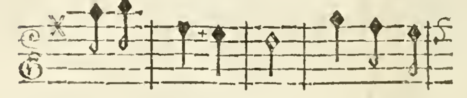


SI je ſai- ſois ſur un ton

Pin-da- rique Son pa-né- gy-



rique , J'i-rois l'ennuy- er , Pour



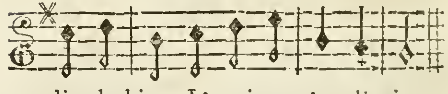
le re- merci- er. Puis tous les



jours cha- cun le fait en profe :



Si- tôt qu'on en caufe , On en



dit du bien; L'envieux n'en dit rien.

X. Couplet.
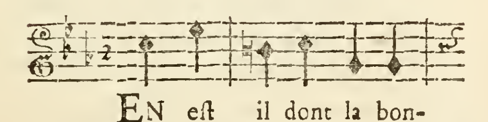
Sur l'air : La peine passe le plaisir.

Cet air est noté à la page 7. de ce Volume.

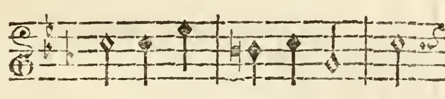
CHez tout Ministre que l'on prie,
Dût-il contenter notre envie,
La peine passe le plaisir :
Mais près de mon ami Mecêne,
N'en dussiez-vous rien obtenir,
Le plaisir passe la peine.

XI. Couplet.

Sur l'air : Va-t'en voir s'ils viennent Jean.



EN est il dont la bon-
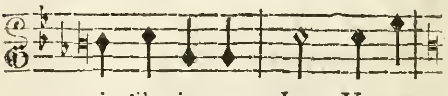


té comme lui prévien- ne,
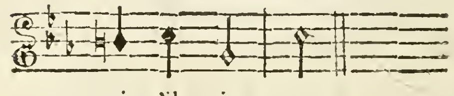


Serve a- vec vi-va- ci- té,



Re-ſu- ſe a-vec pei- ne ? Va-t-en



voir s'ils viennent, Jean, Va-t-en



voir s'ils viennent.

XII. COUPLET.

Sur l'air : Non, non, je n'en veux pas davantage.

Cet air ſe trouve à la page 111 *du Tome III.*

QUELQUE bien qui me revienne
Du vrai plaiſir qu'il m'a fait,
D'un autre main que la ſienne
Il ne ſeroit qu'imparfait.
De ſon amitié le gage
Flattoit ſeul mon ambition :
Non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

PORTRAIT D'IRIS.

Par Monsieur DE TANNEVOT.

Qui ſous le nom d'Iris louoit Madame de Boulogne. Comme ces vers de M. de Tannevot ſur Madame de Boulogne, ont donné lieu à la chanſon qui ſuit, on n'a pas crû devoir omettre cette piéce dont elle eſt la réponſe.

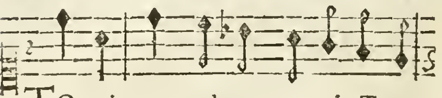
Figurez-vous une mortelle
Fille de la Raiſon, vivant ſous ſa tutelle,
Un eſprit juſte au ſein de la vivacité,
Goût exquis, rayon pur, infaillible clarté.
Joignez-y le ſçavoir, l'immuable ſageſſe,
Un air & noble & fin, le port d'une Déeſſe,
Cent vertus, vrais tréſors dont ſon cœur eſt épris,
Cent autres qu'il tient en réſerve :
De tous ces traits d'un ſi haut prix,
La fable auroit formé le portrait de Minerve,
La vérité fidelle en fait celui d'Iris.



RÉPONSE.

A l'Auteur du précédent Portrait.

Sur l'air : Loin d'ici le chagrin & le ſouci.



TOn pinceau galant, a- mi Tanne-



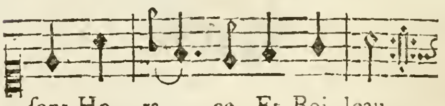
vot, Peint toujours en beau Les por-
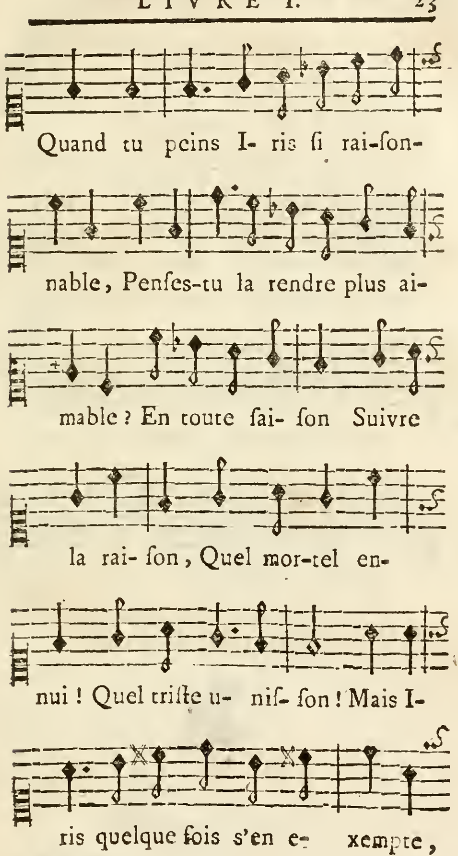


traits qu'il tra-ce : Mais il faut des om-

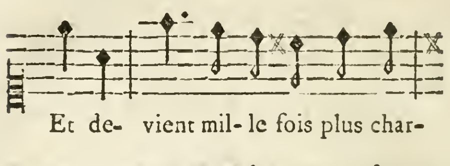


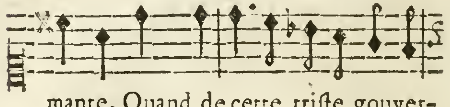
bres dans un ta- bleau, Nous di-
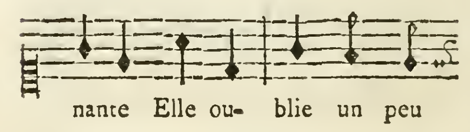


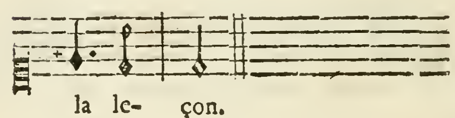
ſent Ho- ra- ce Et Boi- leau.


Quand tu peins I- ris ſi rai-ſon-
nable, Penſes-tu la rendre plus ai-
mable ? En toute ſai- ſon Suivre
la rai- ſon, Quel mor-tel en-
nui ! Quel triſte u- niſ- ſon ! Mais I-
ris quelque fois s'en e- xempte,


Et de- vient mil- le fois plus char-


mante, Quand de cette trifte gouver-


nante Elle ou- blie un peu


la le- çon.



AUTRE

AUTRE
A UNE DAME

Dont l'Amant avoit prié l'Auteur de ne pas être son Rival. Voyez la p. 247 du Tome II.

Sur l'air : Lisette est faite pour Colin.

Cet air est noté à la page 258 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

CESSEZ, beaux yeux, doux imposteurs,
De vouloir me surprendre;
De vos regards les plus flatteurs
Je prétens me deffendre.
Je sens qu'il seroit doux pour moi
De faire une infidelle;
Mais quand on triomphe de soi,
La conquête est plus belle.

II. COUPLET.

Toi, * dont avec malignité
J'allarmois la tendresse,
Damon, je veux par probité
Ménager ta foiblesse:
Je ne prétens qu'à l'amitié
Auprès de ta Silvie;
Ton sort me fait plus de pitié
Mille fois que d'envie.

* *M. *** de Reims.*

AUTRE

A MADEMOISELLE DUMOULIN,

Parente de l'Auteur. Elle avoit fait des Couplets pour feue Madame la Duchesse d'Antin, mere de Madame la Duchesse d'Epernon, & pour M. le Marquis de Gondrin son petit fils. Cette chanson est une des premieres de l'Auteur.

Sur l'air : Amis ne parlons plus de guerre.

Il se trouve noté à la page 145 *du Tome III.*

PREMIER COUPLET.

PERSONNE de nous ne s'abuse
Sur ces Couplets ; *
On devine aisément la Muse
Qui les a faits.
Que de vérité ! que d'adresse
Dans tes portraits !
Quel feu ! quelle délicatesse
Dans tous tes traits !

II. COUPLET.

Surtout ta Vénus Uranie
Est sans défaut,

* *Mlle Dumoulin les avoit donnés anonymes.*

Et digne de la main hardie
Du grand Rigaut.
Je crois même que l'immortelle,
Dans ce deſſein,
En s'offrant à toi pour modèle,
Guidoit ta main.

III. COUPLET.

Lorſque Gondrin formé pour plaire
Vient à ſon tour,
On croit voir auprès de ſa mere
Le tendre Amour.
Dans tous les portraits que tu traces
Quels traits divins !
Tu ſçais emprunter l'art des Graces
Que tu dépeins.

IV. COUPLET.

Que tu ſçais bien peindre Cibelle,
Mere des Dieux,
Qui fait des préſens dignes d'elle,
Et dignes d'eux !
Enfin, dans ta métamorphoſe
Tout eſt ſi bien,
Qu'en faiſant leur apothéoſe,
Tu fais le tien.

AUTRE

LE HEROS GAILLARD.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE SAXE.

Sur l'air : Tu croyois en aimant Colette

Qui est à la page 223 *du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

LE grand Maurice a le courage
Et la prudence de César ;
Mais ce qui m'en plaît d'avantage,
C'est que c'est un Héros Gaillard.

II. COUPLET.

Je déteste un Héros barbare
Qui pour le sexe est sans égard ;
Nature en le formant s'égare ;
C'est un monstre s'il n'est gaillard.

III. COUPLET.

Cet Hercule que l'on renomme
Pour un si bon frere frapart,
A peine eût passé pour un homme,
S'il n'avoit pas été gaillard.

IV. COUPLET.

S'il n'avoit filé pour Omphale,
Il eût valu moins des trois quarts :
On craint une valeur brutale ;
On aime les Héros gaillards.

V. COUPLET.

Hé ! qu'eſt-ce qu'un foudre de guerre
Au cœur farouche, à l'œil hagard,
Né pour le malheur de la terre ?
Eſt-ce un Héros, s'il n'eſt gaillard ?

VI. COUPLET.

Non, ce n'eſt qu'un Antropophage,
Pire qu'un loup, qu'un léopard.
De l'homme il n'a que le viſage :
L'homme par eſſence eſt gaillard.

VII. COUPLET.

Je ſçais qu'une ardeur indiſcrette
Peut mener à plus d'un écart ;
Mais je veux & je le repete,
Que ſans foibleſſe, on ſoit gaillard.

VIII. COUPLET.

Il ne faut point être idolâtre
D'un œil fripon, d'un nez camard :
Antoine aima trop Cléopatre,
Il étoit plus fol que gaillard.

IX. COUPLET.

Alcide, Hector, Ajax, Ulisse,
Ces dignes favoris de Mars,
Ainsi que le fameux Maurice,
Étoient tous des Héros gaillards.

X. COUPLET.

Bacchus, ce fier vainqueur de l'Inde,
Console Ariadne à l'écart;
Daphné charme le Dieu du Pinde:
Tout vrai Héros est bon gaillard.

XI. COUPLET.

Le Dieu de la guerre lui-même,
Ce vaillant, ce terrible Mars,
Prouve près de Vénus qu'il aime,
Que les vrais Héros sont gaillards.

XII. COUPLET.

Consultez la fable & l'Histoire,
Ceux dont on voit les noms à part
Gravés au Temple de Mémoire,
Avoient le sur-nom de *Gaillard*.

XIII. COUPLET.

Qui sçait bien aimer, sçait se battre;
Un bon Amant n'est point cagnard:
Quel plus grand Prince qu'Henri Quatre?
Il étoit un Héros gaillard.

XIV. Couplet.

Dans tous les ſiécles on remarque ,
J'oſe ici le dire ſans fard ,
Qu'il n'eſt pas un ſeul grand Monarque
Que ne ſoit un Heros gaillard.

XV. Couplet.

Pourſuis , mets le comble à ta gloire ;
Imite le Dieu des hazards ;
Remporte une double victoire :
Tous les vrais Héros ſont gaillards.

AUTRE

Pour deux Demoiselles

Egalement belles & jolies , & qui toutes deux chantoient paſſablement bien.

Sur l'air : Liſette eſt faite pour Colin.

Cet air ſe trouve à la page 258 *du Tome II.*

Premier Couplet.

Je vous aime , ſans être Amant,
Et n'en fais point miſtere :
En vous tout plait également ,
Figure & caractere.

Que l'Amour choisisse à travers
De son bandeau sans guide ;
Ce n'est qu'avec des yeux ouverts,
Que l'amitié décide.

II. COUPLET.

Le choix seroit entre vous deux
Trop difficile à faire :
Votre voix, vos graces, vos yeux,
Vos façons, tout doit plaire.
On ne peut être comme amant,
Que le sien ou le votre ;
Mais l'ami peut également
Aimer & l'une & l'autre.

AUTRE.

A MADAME LA PRINCESSE DE MONTAUBAN,

Au sujet de Mlle de Rochefort sa fille, aujourd'hui Madame la Comtesse de Brionne, pour qui l'Auteur avoit fait une Chanson.

Sur l'air : M. le Prevôt des Marchands.

Cet air se trouve à la page 281 *du Tome II.*

QUAND je peins quelqu'un en chanson,
Quel besoin d'y mettre le nom !

J'imite ſi bien mon modèle,
Qu'on reconnoit l'objet d'abord,
Et j'ai peint votre enfant ſi belle,
Que chacun dit: c'eſt Rochefort.

AUTRE
A LA MÊME.

Sur l'air : Tu croyois en aimant Colette.

Voyez cet air à la page 223 *du Tome II.*

POUR une mere qu'on adore,
Et que l'on n'oſeroit aimer,
Sur un enfant trop jeune encore
On hazarde de l'exprimer.

AUTRE
A MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN,

La même dont il eſt parlé à la p. 245 *du T. III.*

Sur l'air : De tous les Capucins du monde.

Voyez cet air à la page 267 *du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

ROHAN, le bruit court à Paris,
Et je n'en ſerois point ſurpris,

Que le jeune Dauphin de France
A dèja pour vous de l'amour,
Et vous donne la préférence
Sur les plus belles de la Cour.

II. COUPLET.

La premiere fois qu'il vous vit,
On dit qu'à Chatillon il dit :
J'ai vû, je crois, cette Immortelle
Que vous appellez la Vertu ;
Dieux ! que je ſens d'attrait pour elle,
Et que mon cœur en eſt ému !

III. COUPLET.

Ce trait n'eſt point trop d'un enfant :
Et qui n'en eût dit tout autant ?
On lui peint la vertu ſi belle ;
Vous avez l'air ſi grand, ſi doux ?
Il ne ſçait rien de ſi beau qu'elle,
Ne voit rien de plus beau que vous.



AUTRE
A LA MÊME.

Sur le même air que le précédent.

PREMIER COUPLET.

DE vous j'eusse reçû la pomme,
Si j'eusse été le premier homme,
Tant vous avez de droits sur moi :
Si par un autre destinée
De Pâris j'avois eu l'emploi,
Rohan, je vous l'aurois donnée.

II. COUPLET.

Ce Berger par qui Cytherée
Aux deux autres fut préferée,
Étoit le fils du Roi Priam :
Sur toutes les beautés de France,
Le fils d'un Roi, cent fois plus grand,
Vous donne ici la préférence.

III. COUPLET.
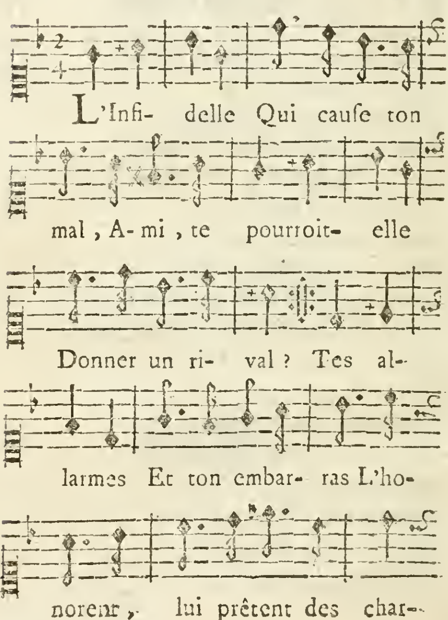
Jadis deux autres Immortelles,
Plus que Vénus se croyant belles,
De l'avoir osoient se flatter :
Mais de votre sexe personne
N'ose ici vous la disputer,
Et tout le nôtre vous la donne.

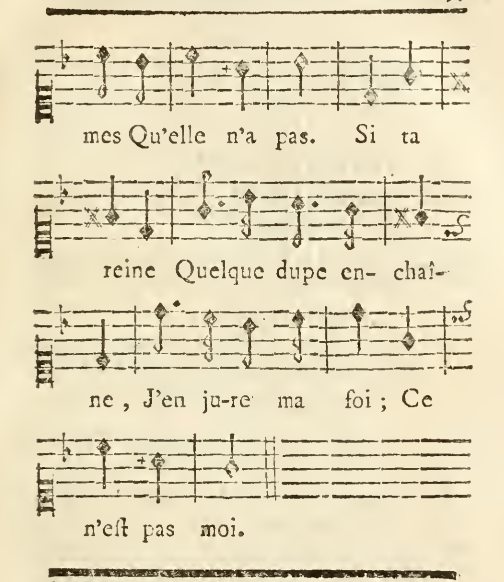
AUTRE

A UN AMI,

Qui étoit jaloux de l'Auteur.

Sur l'air de la Musette de l'Opera de la Reine des Peris.





AUTRE

Sur le même air que le précédent.

FAIRE attendre
Longtems ſon berger,
Ce n'eſt pas pour le rendre
Volage ou léger,
Soyez fiere ;

Quand vous accordez
A l'Amant la faveur dèrniere
Vous le perdez.
La jeunesse
Veut coutir sans cesse ;
Et repart d'abord
Qu'elle est au port.

AUTRE

A Madame la Comtesse D'ARMAILLÉ,

Sur la maladie de son Fils qui avoit la rougeole. Il a été déja parlé de Madame d'Armaillé aux pages 168 du second volume, & 46 du troisiéme.

Sur l'air : De tous les Capucins du monde.

Qui est noté à la page 267 du Tome II.

Premier Couplet.

VÉnus un jour voyant les Graces
Marcher tristement sur ses traces,
L'Amour pleurer sous son bandeau,
Et toute sa cour en allarmes,
Qu'est-il arrivé de nouveau,
Dit-elle, & d'où viennent ces larmes ?

II. COUPLET.

Tu ſçais, mon cher fils, que ta mere
Ne conſerve plus de colere
Contre ton aimable Pſyché :
D'où peut donc venir la triſteſſe
Dont tu me parois ſi touché ;
Soupçonnerois-tu ſa tendreſſe ?

III. COUPLET.

Non, maman ; une autre mortelle,
Lui dit l'Amour, tout auſſi belle,
Et qui n'eut pas moins de malheurs,
D'Armaillé cette aimable veuve,
Céde à de nouvelles douleurs,
Et ſouffre la plus rude épreuve.

IV. COUPLET.

Son fils, auſſi beau que moi-même,
Ce fils qu'elle adore & que j'aime,
Quoique j'en duſſe être jaloux,
Ce fils, ſon unique eſpérance,
Ne ſera bientôt plus ſans vous :
Nous implorons votre aſſiſtance.

V. COUPLET.

Enfin ſon fils a la rougeoſe ;
Et contre tous les maux en *ole*
Vous avez certains Elixirs.
D'une mere qui ſe déſole

Daignez calmer les déplaisirs :
Donnez-m'en de grace une fiole.

VI. Couplet.

Que ton ame soit rassurée,
Lui dit aussitôt Citherée :
Porte-lui cette eau de santé.
Que ne puis-je encor pour te plaire,
Lui donner l'immortalité ?
Tu n'aurois plus de vœux à faire.

AUTRE

A Mademoiselle DE SENS.

Sur l'air : Tout roule aujourdhui dans le monde.

Cet air se trouve à la page 246 du Tome III.

Premier Couplet.

Ce qui rend Bourbon respectable,
C'est le sang des Rois ses ayeux ;
Mais ce qui la rend adorable,
Ce sont les charmes de ses yeux.
Aussi chacun en elle honore
Et son rang & sa dignité,
Et sans l'offenser, on adore
Et ses graces & sa beauté.
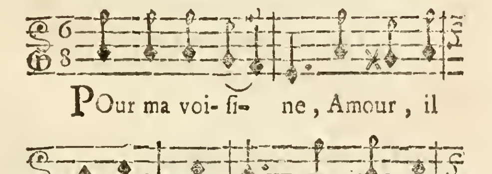
II. COUPLET.

Ainſi la Reine de Cythere,
Et Déeſſe & fille d'un Dieu,
Reſpectable à toute la terre,
Étoit adorée en tout lieu.
L'encens fumant étoit l'hommage
Qu'on doit à la divinité;
Celui des cœurs étoit le gage
De ce qu'on doit à la beauté.

AUTRE
A MADAME CAULET.

Sur l'air : Pour ma voiſine.

PREMIER COUPLET.

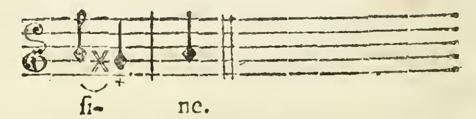




gentille & ba- di- ne, Tu ſçais qu'il



n'eſt rien de trop bon Pour ma voi-



ſi- ne.

II. COUPLET.

Sur ma voiſine
J'ai promis au moins ſix couplets :
C'eſt beaucoup ; mais je m'imagine
Qu'ils doivent être aiſément faits
Sur ma voiſine.

III. COUPLET.

De ma voiſine
Je veux peindre tous les appas ;
Son humeur, ſa taille & ſa mine ;
Et même juſqu'aux petits rats
De ma voiſine.

IV. COUPLET.

Dans ma voiſine
Que de gentilleſſe & d'eſprit !
Quelle charmante Calotine !
Tout m'enchante, tout me ravit
Dans ma voiſine.

V. COUPLET.

A ma voiſine
Il ne faudroit ni froid ni chaud
Pour ſa gorge & pour ſa poitrine ;
Et l'Amour ſeul a ce qu'il faut
A ma voiſine.

VI. COUPLET.

Que ma voiſine
Eſt bien capable d'inſpirer !
C'eſt ma Muſe, c'eſt ma Corine ;
Et je ne veux plus célébrer
Que ma voiſine.

VII. COUPLET.

Sans ma voiſine
J'aurois bien honte d'être amant :
Mais à l'aimer tout détermine,
Et j'eus tort de faire un ſerment
Sans ma voiſine.

VIII. Couplet.

Chez ma voiſine
Je vais tous les jours ſans façon :
Bon vin, bon feu, bonne cuiſine,
Bon époux ; enfin tout eſt bon
Chez ma voiſine.

AUTRE

A LA MÊME

Sur l'air : Du haut en bas.

Cet air ſe trouve à la page 34 *du* Tome III.

Premier Couplet.

Ah ! qu'ils ſont gros
Les petits rats de ma Caulette,
Ah qu'ils ſont gros !
Son époux qui veut le repos,
N'en fait point de plainte indiſcrette ;
Mais ſouvent tout bas il repete,
Ah ! qu'ils ſont gros !

II. Couplet.

Ah ! qu'ils ſont beaux,
Les yeux de ma jeune voiſine,

Ah ! qu'ils ſont beaux ,
Et qu'ils me feront de rivaux !
Elle eſt tant ſoit peu Calotine :
Mais fût-elle encor plus mutine ,
Ah ! qu'ils ſont beaux !

AUTRE

A LA MÊME.

Sur le même air que le précédent.

A Son reveil
Caulet plus fraiche que n'eſt Flore ,
A ſon reveil ,
Au ſortir des bras du ſommeil ,
Semble une fleur qui vient d'éclore ;
Céphale croiroit voir l'Aurore
A ſon reveil.



AUTRE

A MADAME BAUDOIN DE COLMAR;

Dont il a déja été parlé à la page 254 du troisiéme volume, sur son Portrait qui n'étoit que commencé, & déja fort ressemblant.

Sur l'air : Non, non, non, je n'en veux pas davantage.

Cet air se trouve à la page 111 *du Tome* III.

CUPIDON à la guinguette
Ayant perdu son carquois,
Vit cette ébauche imparfaite
Du peintre encor sous les doigts :
Prenons, dit-il, cette image ;
Pour ranger les cœurs sous mes loix,
Non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.



AUTRE
A Madame de Boulogne.

Sur l'air : Du haut en bas.

Cet air est noté à la page 34 du Tome III.

En vous quittant,
Je sens de secrettes allarmes;
En vous quittant
Où pourrois-je me plaire autant?
J'ai peine à retenir mes larmes,
Et sens tout le prix de vos charmes
En vous quittant.

AUTRE
A Madame la Présidente le Masson,

Qui avoit une Terre dans le Nivernois appellée Monchevreau, *où il y a beaucoup de forges. Voyez l'annotation de la page 183 du Tome III.*

Sur l'air : Lisette est faite pour Colin.

Voyez cet air à la page 258 du Tome II.

Premier Couplet.

Quoique le maître de ces lieux
Soit d'une humeur charmante,

Ce séjour est moins gracieux
Quand vous êtes absente :
Il vante envain ces libertés
Que rien ne peut contraindre ;
Pour celle que vous nous otez,
On la perd sans se plaindre.

II. Couplet.

Pendant l'absence de Vénus
Tout languit à Cythere ;
Et ce séjour charmant n'est plus
Qu'un réduit solitaire :
Sitôt qu'elle en part pour Paphos
Les Jeux suivent ses traces,
Et jusqu'aux Forges de Lemnos
Elle conduit les Graces.

III. Couplet.

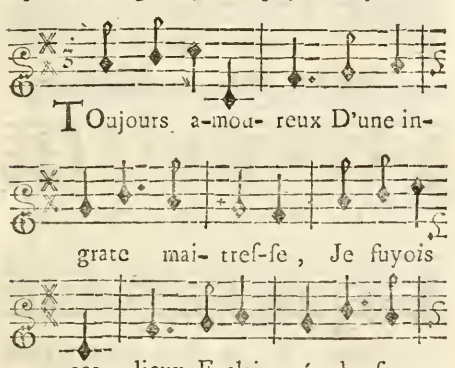
C'est vous qui donnez à ces lieux
La forme toute entiere ;
Vous semblez répandre sur eux
Un rayon de lumiere :
Toute autre feroit du Château
La Dame & la maitresse ;
Vous, vous êtes de Mont-Chevreau,
La Reine & la Déesse.

AUTRE

AUTRE

L'AMANT VENGÉ D'UNE MAITRESSE
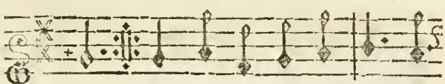
Après une longue absence & plusieurs infidelités.



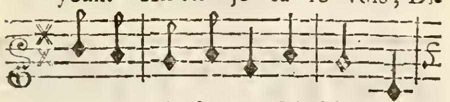
TOujours a-mou- reux D'une in-

grate mai- tref-fe , Je fuyois

ces lieux E-clai- rés de fes



yeux. Ah ! fi je la re- vois, Di-



fois-je, Je fens ma foi- blef- fe ,

Dès la premiere fois, Je rentre

Mineur.

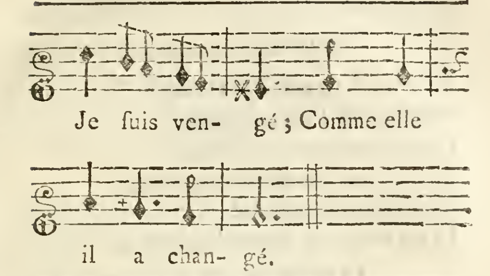
ſous ſes loix. MAis en-

fin, par bonheur, J'ai re- vu la vo-

lage, Et je ſens que mon cœur

En eſt vainqueur; J'ai mécon-

nu les traits de ſon vi- ſage;



AUTRE
POUR MADAME DE BOULOGNE & Mlle SA FILLE, MADAME LA MARQUISE DE L'HOPITAL.

Sur l'air : De Blot.

Voyez cet air à la page 267 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

QUOIQUE pour l'aimable Thémire
J'aye cent fois monté ma Lire,
J'ose à ses yeux même encenser
Un objet qui bientôt l'égale,
Bien sûr que pour s'en offenser,
Elle chérit trop sa rivale.

II. Couplet.

Bien-tôt & l'enfant & la mere,
Partageront l'encens ſincere
Que chacun doit à la beauté ;
Mais j'aurai du moins l'avantage
Et la gloire d'avoir été
Le premier à lui rendre hommage.

III. Couplet.

Ainſi la Reine de Cythere
N'a pas honte d'être la mere
Et des Graces & de l'Amour :
Rangés autour de l'Immortelle,
Ils forment ſa brillante Cour,
Et Vénus n'en eſt que plus belle.

AUTRE
A Madame de L'HOPITAL,

Fille de Madame de Boulogne.

Sur l'air : M. le Prévôt des Marchands.

Cet air ſe trouve à la page 281 du Tome II.

Premier Couplet.

VOici la nouvelle du jour :
On prétend que le Dieu d'Amour

N'eſt plus amant de cette belle
A qui Vénus fit tant de mal ;
Qu'il ne met plus le pied chez elle ;
Enfin qu'il eſt à l'Hôpital.

II. COUPLET.

On dit que ne réſervant rien,
Il a porté là tout ſon bien,
Juſqu'à ſon carquois & ſes armes
Dont ſouvent il fit tant de mal ;
Ses tréſors, ſes graces, ſes charmes,
Qu'il donne tout à l'Hôpital.

III. COUPLET.

Là, dit-on, il ſe trouve mieux
Qu'il n'étoit même dans les Cieux :
Que ce ſoit raiſon ou folie,
Son enchantement ſans égal
Fait qu'à tout moment il s'écrie :
Rien n'eſt ſi beau que l'Hôpital.

IV. COUPLET.

Auroit-il donc perdu l'eſprit ?
Je ſoupçonne, à ce qu'Amour dit ;
Un autre ſens qu'il ne préſente,
Et qui même n'y va pas mal :
Je ſçais une femme charmante,
Et qui ſe nomme *l'Hôpital.*

AUTRE

A MADAME LA MARQUISE DE FEUQUIERES,

Qui avoit envoyé des Melons à l'Auteur.

Voyez sur cette Dame l'annotation qui est à la page 50 du Tome III.

Sur l'air: Quand je vous ai donné mon cœur.

Cet air se trouve à la page 245 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

POUR payer les melons exquis
De l'aimable Feuquieres,
Et pour lui rendre fruits pour fruits,
J'irois en téméraire
Arracher des mains de Cypris
La Pomme qu'elle eut de Pâris.

II. COUPLET.

Qu'elle sçait bien assaisonner
Les moindres bagatelles !
Quelle a de graces à donner !
Qu'elles sont naturelles !
C'est presqu'être semblable aux Dieux,
Que de sçavoir donner comme eux.

AUTRE

LES DEUX JEUNES AMIES.

C'étoient deux Religieuſes dont l'une étoit Julie, *dont il a été tant parlé aux pages* 47, *du Tome II*, *&* 180 *du Tome III.*

Sur l'air : De tous les Capucins du monde.

Cet air ſe trouve à la page 267 *du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

PHILIS, & vous, belle JULIE,
Vous vous aimez à la folie ;
C'eſt fort bien fait aſſurément :
On eſt heureux dès que l'on aime ;
Et qu'importe qui, ni comment ?
Notre bonheur eſt en nous-même.

II. COUPLET.

Quel bonheur eſt égal au vôtre !
Vous vous ſuffiſez l'une à l'autre,
Et n'avez point d'autres deſirs :
Ceux qui d'Amour portent les chaînes,
Éprouvent de moins vrais plaiſirs
Qui leur coutent bien plus de peine.

III. Couplet.

Dans une même ſolitude,
Sans remords, ſans inquiétude,
Vous n'imaginez rien de mieux
Que ce ſéjour qui vous raſſemble :
Quand on s'aime, on ſe croit aux cieux
Partout où l'on ſe trouve enſemble.

IV. Couplet.

Mais n'eſt-ce point de la nature
Une voix encor trop obſcure ?
Ne vous trompez-vous point d'objet ?
Votre amie eſt ſans doute aimable :
Mais quoi ! notre cœur eſt-il fait
Pour n'aimer que notre ſemblable ?

V. Couplet.

Un jeune cœur né vif & tendre,
Et qui ne ſçait à qui s'en prendre,
Laiſſe aller ſes vœux au hazard ;
Il cherche, il court, il s'abandonne :
C'eſt un amour Colin-maillard
Qui ſe méprend, & qui tâtonne.

VI. Couplet.

S'il eſt vrai qu'en leur origine
Homme & femme étoient Androgine,
Dont chacun cherche ſa moitié
Pour la réunir l'une à l'autre ;

Que votre erreur me fait pitié !
Non, non, Philis n'eſt point la votre.

VII. Couplet.

Enfin voici le tems critique
Que dans ma fable allégorique *
Je vous ai prédit autrefois,
Ces beaux jours de la pariade,
Où, quand l'Amour n'a pas ſes droits,
Un petit cœur eſt bien malade.

* *Voyez cette Fable à la p. 45 du Tome II.*

AUTRE

A Madame la Marquise DES NOYERS

Qui vivoit dans la dévotion.

Sur le même air que le précédent.

Que de vertu & que de graces !
Tel qui pourroit ſuivre vos traces,
Iroit tout droit dans ce ſaint lieu
De délices inexprimables :
Mais votre exemple mene à Dieu,
Et votre mine à tous les Diables.

AUTRE

A Madame la Duchesse de Mazarin,

Qui comparoit l'Auteur à M. de S. Evremont.

Sur l'air : Liſette eſt faite pour Colin.

Cet air ſe trouve à la page 258 du Tome II.

Premier Couplet.

Que n'ai-je de Saint Evremont
La lyre & l'éloquence,
Pour chanter ſur le même ton
Une nouvelle Hortence !
Héroïne du même nom,
Et mille fois plus belle,
Je n'emploirois mon Apollon
Qu'à la rendre immortelle.

II. Couplet.

Mais je vois qu'il ne ſuffit pas
D'avoir un beau modele
Pour en exprimer les appas
Dans un portrait fidele ;
Et de Saint Evremont la main
L'emporte ſur la mienne,
Tout autant que ma Mazarin
L'emporte ſur la ſienne.

AUTRE

A MADAME DE KLINGLIN,

Premiere Présidente du Conseil Souverain d'Alsace à Colmar, sur ce qu'elle avoit dit qu'elle craignoit les Poëtes, & qu'elle croyoit l'Auteur satyrique.

Sur l'air : L'Amant frivole & volage,

Qui se trouve à la page 317 du Tome III.

PREMIER COUPLET.

QUAND le Dieu de la satyre
M'auroit prêté tous ses traits,
Croyez-vous que pour vous nuire
Je m'en servisse jamais ?
Des traits que l'amour vous donne
C'est ainsi que vous usez :
Vous ne ménagez personne,
A tout moment vous blessez.

II. COUPLET.

Est ce que la fureur guide
Tout ceux qui sçavent rimer ?
Lisez les beaux vers d'Ovide,
Et surtout son art d'aimer.

Par lui Corine immortelle
Nous eſt connue aujourd'hui :
Je vous traiterois comme elle,
Si je rimois comme lui.

AUTRE

POUR MADAME LA VICOMTESSE DE PESEU,

Gouvernante de la Citadelle de Lille. Elle étoit à table ſeule de femme avec vingt-deux Officiers. L'Auteur ſe trouvant à ce diner, fit ces couplets ſur un air que chantoit cette Dame.

Sur l'air : De la Muſette d'Ajax.

Cet air ſe trouve à la page 262 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

N'ES-TU point la ſouveraine
D'Amatonte & de Paphos ?
Ta brillante cour n'eſt pleine
Que d'amans & de héros.
Ton brave époux nous retrace
Le fameux Dieu de la Thrace,
Goutant près d'elle un doux repos.
N'eſt-tu point la ſouveraine

D'Amatonte & de Paphos ?
Ta brillante cour n'eſt pleine
Que d'amans & de héros.

III. Couplet.

A l'envi que chacun chante
Notre aimable Gouvernante ;
Faiſons répeter aux échos :
N'eſt-tu point la ſouveraine
D'Amatonte & de Paphos ?
Ta brillante cour n'eſt pleine
Que d'amans & de héros.

IV. Couplet.

Guerriers préſentez vos armes
Pour rendre hommage à ſes charmes :
Chantons tous amis & rivaux :
N'eſt-tu point la ſouveraine
D'Amatonte & de Paphos ?
Ta brillante cour n'eſt pleine
Que d'Amans & de héros.



AUTRE A LA SŒUR DE L'AUTEUR,

Sur sa voix.

Sur l'air : De la Fontaine de Jouvence.

Cet air se trouve à la page 293 du Tome III.

PREMIER COUPLET.

D'UNE Sirene enchantereſſe
Vous poſſédez l'art ſéducteur,
Et vos accens pleins de tendreſſe
Sçavent ſi bien le vrai chemin du cœur,
Que ſi vous n'étiez pas ma Sœur,
Vous deviendriez ma Maitreſſe.

II. COUPLET.

Cet aplaudiſſement d'un frere
Vaut bien l'éloge d'un amant;
L'amitié fut toujours ſincere,
Et de l'Amour on ſçait l'aveuglement:
L'amitié juge ſainement;
L'Amour toujours exagere.

AUTRE

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Sur l'air : Amis ne parlons plus de guerre.

Cet air se trouve à la page 145 *du Tome III.*

AIMABLE Héros, que de gloire
Et que d'appas !
Toujours suivi de la Victoire
Dans les combats,
Non moins à craindre par tes charmes
Pendant la paix ;
Mars t'a-t-il donc prêté ses armes,
Amour ses traits ?

AUTRE

A MADAME LA COMTESSE DE BRIONNE,

Alors Mademoiselle de ROCHEFORT.

Sur l'air : Des Folies d'Espagne.



AStre bril-lant, qui n'es qu'à

ton au- rore, Que ton é-

clat nous prè-ſage un beau jour!

Aima- ble fleur, qui ne fais que

d'e- clore, Que tu pro-mets de

doux fruits à l'Amour!



AUTRE
POUR MONSIEUR GRUIN,

Garde du Tréſor Royal, chez qui l'Auteur étoit à la campagne à Livri. Il étoit fils de Madame Gruin dont il eſt parlé dans l'Epitre qui ſe trouve à la page 13 du Tome I.

Sur l'air : C'eſt chez vous, qu'on voit couler le nectar le plus doux.
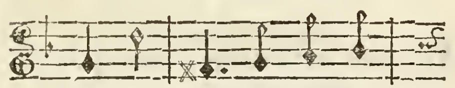
PREMIER COUPLET.
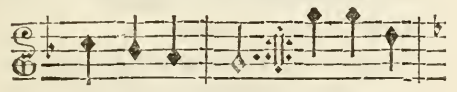


C'Eſt chez vous Qu'Amour &



Bacchus ſont en rendez- vous,



C'eſt chez vous Que les Plai-



ſirs viennent tous. Jeunes ob-



jets Pleins d'attraits, Ragouts fri-



ans, & vin frais, A-mis joy-



eux, Où pour- rions nous al-



ler pour ê-tre mieux? C'eſt-chez &c.

II. COUPLET.

Lieux charmans,
Vrai ſéjour des Amis & des Amans,
Lieux charmans,
Où les jours ſont des momens.
Dans ce jardin ſi fameux
Adam fut bien moins heureux,
Puis qu'en ces lieux
Tous plaiſirs & tous fruits

Nous ſont permis.
Lieux charmans,
Vrai ſéjour des Amis & des Amans,
Lieux charmans,
Où les jours ſont des momens.

AUTRE

A MADAME ROSSIGNOL,

Intendante,

Dont il a été parlé aux pages 268 *du Tome II.* & 143 *du Tome III.*

Sur l'air: Nous ſommes précepteurs d'Amour.

Voyez cet air à la page 238 *du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

J'Ai déja chanté vos appas,
Et votre voix tendre & ſonore:
Vos vieux amis ne changent pas;
Et qui vous aimoit, vous adore.

II. COUPLET.

Je vous comparois autrefois
Au Roſſignol, à Philomele.
Je vous entens, je vous revois:
C'eſt encor lui, c'eſt encore elle.

AUTRE

A Mademoiselle PETITPAS,

Actrice de l'Opera, qui jouoit le rôle de l'Amour.

Sur l'air : Pour passer doucement la vie.

Voyez cet air à la page 13 du Tome III.

Premier Couplet.

Quand Petitpas vient sur la scene
Sous la forme de Cupidon,
Enchanté, je ne crois qu'à peine
Que ce soit une fiction.
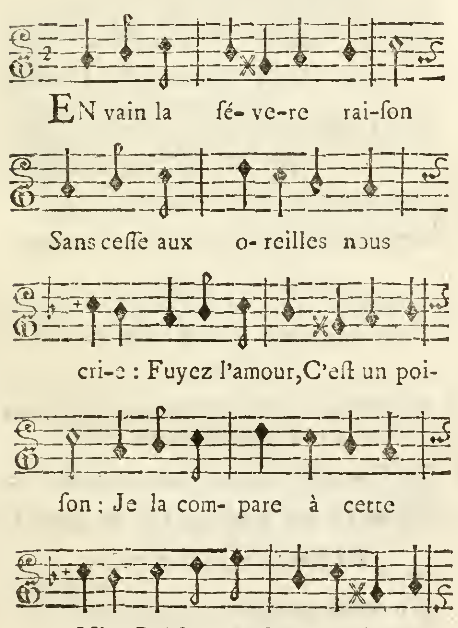
II. Couplet.

Je dis, la voyant du Parterre :
Oui, Vénus, c'est ton propre Fils.
Amour, dis-je après, c'est ta mere,
Quand elle a repris ses habits.

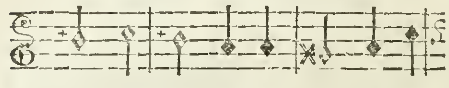


AUTRE

Sur l'air : Dodo, l'enfant, &c.









AUTRE

A MADAME DE PERSAN La Mere,

Qui diſoit à l'Auteur qu'elle vouloit faire une chanſon contre lui.

Sur l'air : De tous les Capucins du monde.

Cet air eſt noté à la page 267 du Tome *II.*

PREMIER COUPLET.

JE crains votre Muſe critique :
Votre proſe même eſt cauſtique,

Tout en badinant vous pincez
Et n'en prévoyez point les ſuites.
Vous dites ce que vous penſez,
Sans penſer à ce que vous dites.

II. COUPLET.

Je ſçais que vous êtes trop bonne
Pour vouloir offenſer perſonne,
Et vous obligeriez plutôt :
Mais la vérité vous échape ;
Vous laiſſez partir le bon mot ;
Malheur à celui qui l'atrape.

AUTRE

POUR MADAME LA MARQUISE DE NOGARET,

Sœur de Madame de Caze, Fermiere Générale, qui avoit demandé à l'Auteur une chanſon ſur l'envie qu'elle avoit de devenir groſſe.

Sur l'air : Liſette eſt faite pour Colin.

Cet air ſe trouve à la page 258 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

HYMEN, Hymen, de Nogaret
Exauce la priere :

Dès longtems cet aimable objet
Desire d'être mere.
Crains qu'enfin, à tant differer
Le bonheur qu'elle espere,
Tu ne l'obliges d'implorer
Le secours de ton frere.

II. Couplet.

Dans les devoirs qu'elle te rend
Tu sçais qu'elle est fidelle ;
Tu sçais le plaisir qu'elle prend
A te prouver son zele.
L'Amour avec des yeux jaloux,
Voit son transport si tendre,
Où l'Amant plutôt que l'Epoux,
Auroit droit de prétendre.

III. Couplet.

Voi mille & mille Amans tous prêts
A venger sa querelle,
Charmés de ses divers attraits,
S'empresser autour d'elle
Tu sçais qu'Amour plus d'une fois
A conjuré ta perte :
Tu sçais, pour envahir tes droits,
Combien il est alerte.

IV. Couplet.

IV. COUPLET.

Elle a de se perpétuer
Une foiblesse extrême ;
Mais l'on ne sçauroit que louer
Ceux qui pensent de même.
Elle sçait que telle est la fin
De la nature sage ;
Et, pour seconder son dessein,
Veut tout mettre en usage.

V. COUPLET.

Vainement sa fidelité
D'Epouse te rassure :
On est à demi révolté
Quand si haut l'on murmure.
Sensible aux plaisirs innocens,
Comme une autre Pomone
Elle veut, aux fleurs du Printems,
Joindre les fruits d'Automne.



AUTRE

A Madame la Marquise DU CHAILA,

Qui étoit malade, & qui avoit dit à l'Auteur que, s'il vouloit chanter, il la guériroit, & qu'elle resteroit à souper.

Sur l'air : Lisette est faite pour Colin.

Cet air se trouve à la page 258 du Tome II.

Premier Couplet.

Quoi, je vous guéris en chantant !
La recette est nouvelle :
Aussi glorieux que content
D'une cure si belle
Je veux chanter à tout instant
Pour vous rendre immortelle.

II. Couplet.

Orphée enleva par son chant
Sa femme au noir rivage :
Mais pour un objet plus charmant
Je fais bien d'avantage ;
Puisqu'en chantant auparavant,
J'épargne le voyage.

AUTRE

A MADAME DE BAUFREMONT

La jeune,

Sur ſa timidité.

Sur l'air : Du Prevôt des Marchands.

Cet air ſe trouve à la page 281 *du* Tome II.

PEUT-ON, avec tant de beauté,
Avoir tant de timidité ?
Lorſque l'on eſt faite pour plaire,
Sans héſiter on doit parler :
C'eſt bien plutôt le téméraire
Qui devant vous devroit trembler.

AUTRE

A MADAME L. L.

De Reims.

Voyez la page 162 *du troiſiéme volume.*

Sur l'air : Non tu ne m'aimes pas.

PREMIER COUPLET.



BEau- té capri- ci- euſe, Que



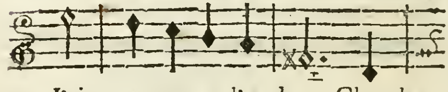
trop long tems j'ai- mai , De ta mi-



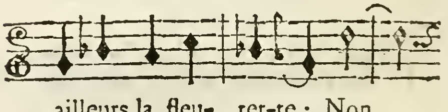
ne trompeuſe Je ne ſuis plus char-



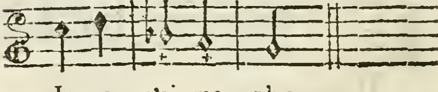
mé. D'ai- mer u-ne co- quette



J'ai- re connu l'a- bus : Cherche



ailleurs la fleu- ret-te ; Non ,



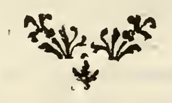
Je ne t'ai- me plus.

II. COUPLET.

Qu'on ait un cœur ſincere,
Du goût & de l'eſprit,
A ces dons tu préfere
Un magnifique habit.
Aprens, beauté trop vaine,
Que les Amours ſont nuds:
Mais je briſe ma chaîne,
Non, je ne t'aime plus.

III. COUPLET.

Envain ton regard tendre,
Ton gracieux ſouris,
Veut encor me ſurprendre;
J'en connois tout le prix.
Tes feintes, tes grimaces
Sont des filets rompus:
Je les pris pour des Graces;
Mais je ne t'aime plus.



AUTRE.

A MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN,

Contre qui l'on avoit fait des couplets ſatiriques.

Sur l'air : Quand l'Auteur de la nature.

Cet air ſe trouve à la page 227 du Tome II.

LAISSEZ murmurer l'envie :
Si vous n'etiez belle & jolie,
Croyez que la calomnie
N'eût pas fait
De vous un tel portrait.
On ne peut vous y reconnoître ;
Et vous n'avez, Rohan, qu'à paroître
Pour détruire
La ſatire
Des jaloux
Animés contre vous.
Laiſſez murmurer l'envie :
Si vous n'etiez belle & jolie,
Croyez que la calomnie
N'eût pas fait

De vous un tel portrait.
Sur vos traces
On voit les Graces
Prendre des leçons
De vos façons :
L'Amour même
Qui vous aime ,
Ne quitteroit jamais vos pas ,
Si votre rigueur extrême
Tous les jours ne le chaſſoit pas.
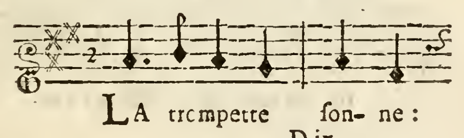
Laiſſez murmurer l'envie , &c.

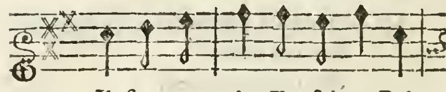
AUTRE ADIEU D'UN OFFICIER A SA DAME.

C'étoit M. le Duc de Rohan , auparavant Duc de Montbaſon , qui partoit pour la guerre , & qui diſoit adieu à Madame la Ducheſſe de Montbaſon , ſon épouſe.

Sur l'air : De la marche du Régiment de Richelieu.

PREMIER COUPLET.
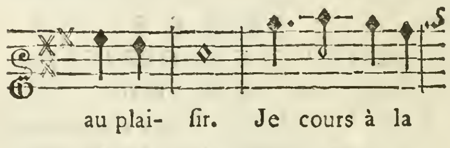




Il faut par- tir Et ſuivre Bel-



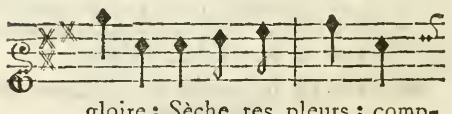
lo-ne : A re- gret je t'a-ban-



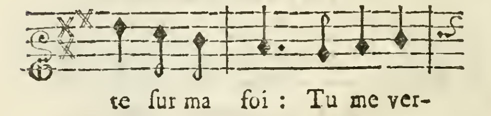
donne ; Mais le de-voir m'arrache



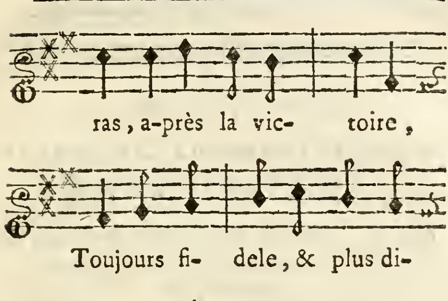
au plai- ſir. Je cours à la
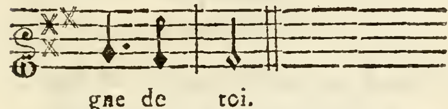


gloire ; Sèche tes pleurs ; comp-



te ſur ma foi : Tu me ver-





II. COUPLET.

Toi, fils de Cythere,
Voit ſans courroux,
Qu'un devoir auſtere,
Malgré mon ardeur ſincere,
Me fait quitter des plaiſirs ſi doux.
Épris de ta mere,
Ainſi jadis le Dieu des combats
L'abandonnoit un tems pour la guerre;
Et revenoit triomphant dans ſes bras.

AUTRE

A feue Madame la Duchesse de Brissac,

Que M. le Duc de Brissac *étoit venu voir de l'Armée, au moyen d'un congé de quelques jours.*

Sur l'air : De Blot.

Voyez cet air noté à la page 267 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

L'AMOUR, qui pour vous s'intéresse,
Dans ce jour rempli d'allegresse
Où vous revoyez votre époux,
Rassemble ici sa Cour entiere :
Les Jeux, les Ris y chantent tous :
Mars est de retour à Cythere.

II. COUPLET.

Jouissez du tems que lui donne
A regret la fiere Bellone ;
Son cœur est tout à vos attraits ;
Mais son bras est à la Victoire :
Ne craignez point d'avoir jamais
D'autre rivale que la Gloire.

AUTRE

A MONSIEUR DE MONTFORT,

Ingenieur, qui avoit prié M. l'Abbé de l'Attaignant de faire une Chanson sur une Dame de ses amies. *Voyez la page* 281 *du second volume.*

Sur l'air : M. le Prevôt des Marchands.

Cet air est noté page 281 *du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

N'ESPERE pas, cher Palemon,
Que de Philis & de Damon
Je chante encor les amourettes :
Les belles de notre hameau,
Qu'elles soient tendres ou coquettes,
N'entendront plus mon chalumeau.

II. COUPLET.

Les échos n'ont que trop long-tems
Repeté mes tendres accens :
J'ai loué Corine & Thémire,
Tirsis, Lisandre. Qu'ai-je acquis
En employant pour eux ma lyre ?
Mille rivaux au lieu d'amis.

III. COUPLET.
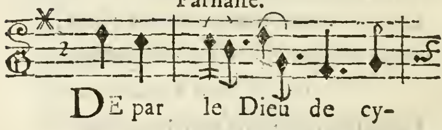
Tu me flattes, mais vainement,
Sur l'art de louer finement :
Oui, ſouvent il eſt agréable
De parler la langue des Dieux ;
Mais, ſi c'eſt un talent aimable,
C'eſt un talent pernicieux.

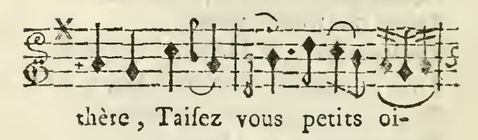
AUTRE
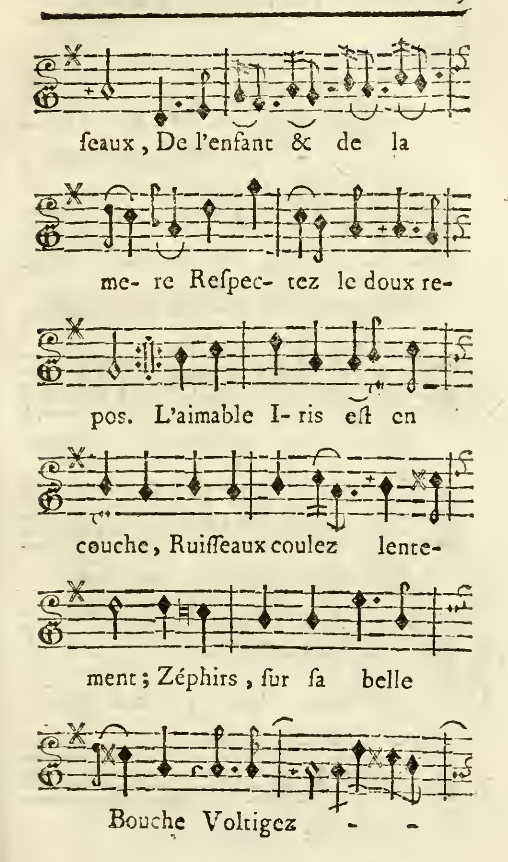
A MADAME LA PRÉSIDENTE DE MEAUPOU,

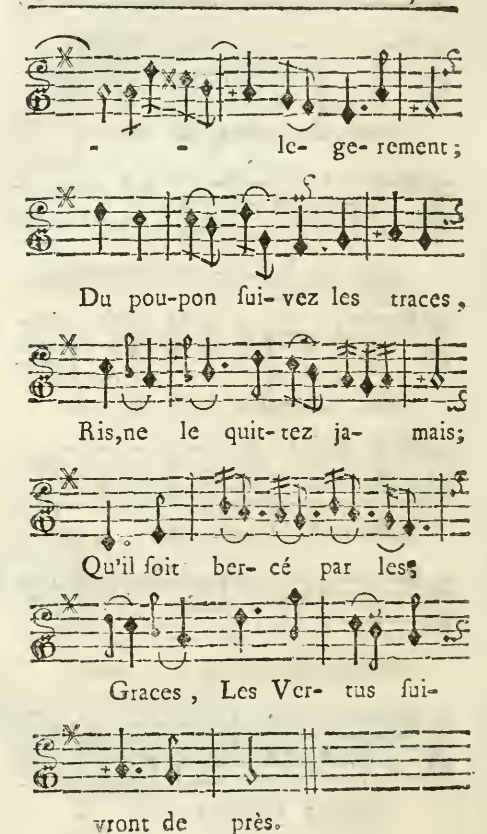
En couche le premier de Mars 1750.

Sur un air, du Prologue du Carnaval du Parnaſſe.






ſeaux, De l'enfant & de la
me- re Reſpec- tez le doux re-
pos. L'aimable I- ris eſt en
couche, Ruiſſeaux coulez lente-
ment; Zéphirs, ſur ſa belle
Bouche Voltigez - -


- - le- ge- rement;
Du pou-pon ſui- vez les traces,
Ris, ne le quit- tez ja- mais;
Qu'il ſoit ber- cé par les
Graces, Les Ver- tus ſui-
vront de près.
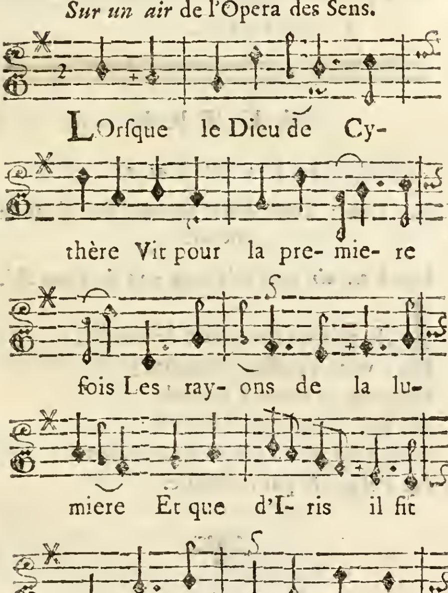
AUTRE.
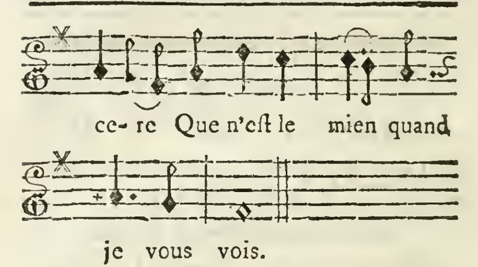
A MADEMOISELLE DE M....

Voyez la page 107 du troisiéme volume.

PARODIE.

Sur un air de l'Opera des Sens.





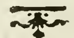
AUTRE

A LA MÊME.

Sur l'air : Tout rouſe aujourd'hui dans le monde.

Voyez cet air noté à la page 246 du Tome III.

LE prix qu'eut la fille de l'onde,
Iris, vous l'euſſiez remporté;
Minerve en talens ſi féconde
Ne vous auroit rien diſputé :
Vous l'emportez ſur tout le monde
Par l'eſprit & par la beauté.



RÉPONSE A L'AUTEUR.

Sur le même air que le précédent.

DEs plus beaux bergers du village
Mon cœur ne peut être tenté :
Adonis me rendroit hommage ,
Sois ſur de ma fidélité.
Tu plairas toujours davantage :
L'eſprit vaut mieux que la beauté.

AUTRE A MADAME BARON,

De Straſbourg , ſur ſon Portrait.

Sur l'air : Du haut en bas.

Cet air ſe trouve noté à la page 34 *du Tome III.*

QUE ton portrait
Réunit de graces enſemble !
Que ton portrait,
Iris, te rend bien trait pour trait !
Pour te dire ce qu'il m'en ſemble,
Je ne vois rien qui te reſſemble
Que ton portrait.

AUTRE

A MADAME CAULET,

Femme d'un Sécrétaire du Roi, morte présentement ; la même dont il a été déja parlé à la page 41 de ce quatriéme Tome.

Sur le même air que le précédent.

PREMIER COUPLET.

TEs petits rats,
Iris, te rendent plus jolie,
Tes petits rats
Donnent du lustre à tes appas :
Pour moi je suis pour la folie,
Et préfere à la prudhomie
De petits rats.

II. COUPLET.

De petits rats
Font tout le plaisir de la vie :
De petits rats,
Tant soit peu de haut & de bas
Rendent une femme accomplie ;
Avec la sagesse on allie
De petits rats.

III. COUPLET.

De petits rats,
De l'enjouement, de la ſaillie,
De petits rats
Font tout l'agrément d'un repas :
L'Amour eſt plein de fantaiſie ;
Et Vénus eſt toujours ſuivie
De petits rats.

IV. COUPLET.

De petits rats,
Pourvû qu'ils ſoient couleur de roſe,
De petits rats
En amour ne rebutent pas :
Il font valoir la moindre choſe ;
Les Graces même ont une doſe
De petits rats.

AUTRE DE'PIT.

Sur l'air: Charmante Iris, ſi dans une balance.

Voyez cet air noté à la page 131 *du Tome III.*

PErfide Amour, j'oſe braver tes armes;
J'ai recouvré ma chere liberté :

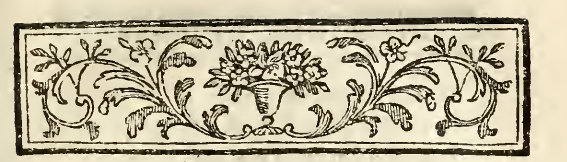
La tendre amitié cause moins d'allarmes,
Et ses nœuds ont plus de solidité.
Les cœurs épris du pouvoir de ses charmes,
Sont moins sujets à l'infidelité.

AUTRE

Sur un air à faire.

QUAND vos tendres regards, qui m'ont trompé cent fois,
Semblent me demander si je vous aime encore,
Tout autre vous diroit, Iris, qu'il vous adore,
Et qu'un amant ne peut se soustraire à vos loix;
Mais, pour vous abuser, je suis trop véritable,
Mon cœur démentiroit des sermens seperflus:
Je vous trouve toujours aimable;
Mais je sens que je n'aime plus.

FIN
Du premier Livre.



CHANSONS DIVERSES.

LIVRE SECOND.

SUITE DES CHANSONS SUR DIVERS SUJETS.

AUTRE

Au sujet d'une fête que l'Auteur donnoit à son Prieuré de S. Jacques de l'Hermitage.

Sur l'air : Non, non, je n'en veux pas davantage.

Cet air se trouve à la page 111 *du Tome III.*

PREMIER COUPLET.

AMIS, si toute ma vie
Je pouvois être assuré

D'avoir même compagnie ;
Dans mon petit Prieuré ,
Trop content de ce partage ,
Je vivrois ſans ambition :
Non , non , non ,
Je n'en veux pas davantage.

II. Couplet.

Chers amis , que je ſuis aiſe
De vous tenir en ces lieux !
Un Evêque en ſon Diocèſe
Eſt à mon gré moins heureux.
J'aime mieux mon hermitage
A pareille condition :
Non , non , non ,
Je n'en veux pas davantage.

III. Couplet.

Du Prieur de l'Hermitage
Si vous êtes tous contens ,
Chers amis , c'eſt un voyage
Qu'il faut faire tous les ans.
Un ſi beau pelerinage
Feroit la fortune au patron :
Non , non , non ,
Je n'en veux pas d'avantage.

IV. COUPLET.

Mille Pelerins par bande
Y viendroient de tous côtés,
Aporteroient riche offrande;
Le Prieur seroit renté :
Établissons donc l'usage
D'en faire une dévotion :
Non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

V. COUPLET.

Notre Saint par un miracle
Éclate dès aujourd'hui;
Puisqu'un si charmant spectacle
Ne peut être dû qu'à lui.
Que chacun lui rende hommage :
Pour rendre célebre son nom,
Non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.
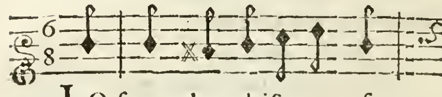


AUTRE

Sur le même ſujet.

Sur l'air : Rions, chantons, amuſons-nous.

PREMIER COUPLET.



LOrſque le plaiſir nous aſ-



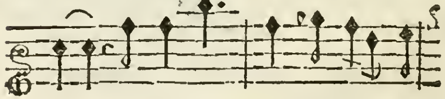
ſemble N'être que deux c'eſt trop peu



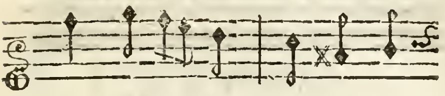
d'un A chacune il faut ſon cha-



cun Pour bien dire d'accord enſem-



ble : Rions chan-tons a-mu- ſons nous





II. COUPLET.

Un tiers fait un ſot perſonnage ;
L'Amour n'aime point le trio :
On ne doit chanter qu'en *duo* :
De Cithere c'eſt-là l'uſage.
Rions, chantons, amuſons-nous ;
Il n'eſt point de plaiſir plus doux.

III. COUPLET.

Dans cette agréable retraite
Sans crainte l'on fait ce qu'on veut,
Ou du moins tout ce que l'on peut,
Et ſans ceſſe l'on y répete :
Rions, chantons, amuſons-nous ;
Il n'eſt point de plaiſir plus doux.

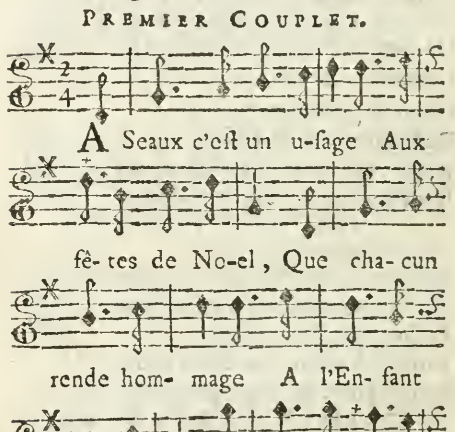
IV. COUPLET.

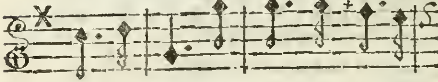
Regarde Colin & ſa Belle
Jouer au joli jeu d'amour ;
Faiſons de même à notre tour ;
Eſt-il un plus charmant modele ?
Rions, chantons, amuſons-nous ;
Il n'eſt point de plaiſir plus doux.

AUTRE
NOELS
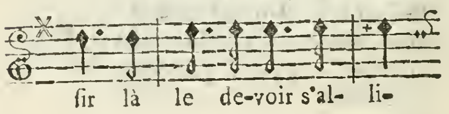
Pour la Cour de feue Madame la Duchesse Du Maine. Les personnes de sa société faisoient tous les ans aux fêtes de Noels, des couplets plaisans, qui tenoient lieu de Comédie.

PREMIER COUPLET.

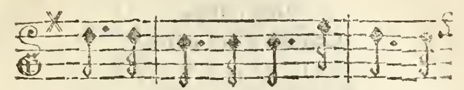


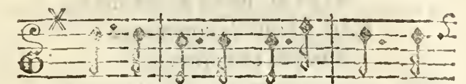


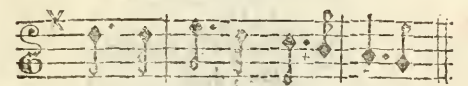
im-mor-tel; Car toujours au plai-



sir là le de-voir s'al- li-







II. COUPLET.

* G*** ſçavoit la veille
Un fort beau compliment
Qu'il eût dit à merveille
Et rendu noblement.
Il auroit enchanté l'Enfant, Joſeph, Marie ;
Mais quand il arriva ,
Là , là ,
Il reſta court , dit-on ,

* *Ecuyer de la Princeſſe. Il avoit quelque tems auparavant fait un rôle dans une Comédie , & étoit reſté court.*

Don, don,
Comme à la Comédie.

III. Couplet.

* L*** fuit & s'avance
D'un air noble & charmant;
Mais dès qu'elle commence
Son joli compliment,
Zilia, que toujours avec elle elle porte,
S'échape de son bras,
Là, là,
Veut mordre le Poupon,
Don, don;
On les mit à la porte.

IV. Couplet.

En homme de Finance
§ Dumas venu de loin,
Prit, pour grossir sa panse,
Une botte de foin:
Chacun lui rit au nez dès le moment qu'il entre;
Et l'on dit que l'ânon,
Don, don,
Pendant qu'il harangua,
Là, là,
Lui brouta tout son ventre.

* *Une des Dames de la Princesse.*
§ *Americain.*

V. COUPLET.
Sûr de tous les ſuffrages,
† S. . . arriva,
Pour offrir ſes hommages;
Mais on le dédaigna.
L'habit du *Glorieux*, couvert de broderie,
Qu'il portoit ce jour-là,
Là, là,
Inſultoit aux haillons,
Don, don,
De Joſeph & Marie.

VI. COUPLET.
D'un ton ſi pathétique
Du M. . les harangua,
Qu'il eut la voix publique,
Et chacun l'aprouva:
Sur le piteux état de Joſeph & Marie
Si bien il déclama,
Là, là,
Que de compaſſion,
Don, don,
On eut l'ame attendrie.

VII. COUPLET.
L'ingénieuſe Stâale *

† *Officier de la Princeſſe.*

* *Il falloit écrire* Stâal; *mais la rime eût manqué. Madame de Stâal, morte il y a*

Pour le ſacré berceau
Fit une Paſtorale
Dans un goût tout nouveau.
Ses bergers y parloient ſuivant leur caractère:
Nul Auteur de renom,
Don, don,
Jamais n'en composa,
Là, là,
De ſi digne de plaire.

VIII. Couplet.

En habit de bergere,
Y parut Chabanais
Dont tout l'art eſt de plaire
Par ſes ſimples attraits :
Mais ſa timidité, quoique vive & charmante,
Fit que l'on la trouva,
Là, là,
Dans cette occaſion
Don, don,
Un peu trop indolente.

IX. Couplet.

* Lowendal dans la Piece

quelques années, eſt fort connue par ſes Mémoires & quelques ouvrages dramatiques nouvellement imprimés. Elle faiſoit de petites Comédies pour la Société de feue Madame la Ducheſſe Du Maine.

* *Madame la Maréchalle de Lowendal.*

Un pareil rôle fit
Avec tant de justesse,
D'art, de goût, & d'esprit,
Que malgré son accent, l'aimable Polonoise
Égala, surpassa,
Là, là,
Par son geste & son ton;
Don, don,
Toute Actrice Françoise.

X. COUPLET.

Le nouveau Tiresie, *
Si clairvoyant sans yeux;
Par une Parodie
Qu'il fit du *Glorieux*,
Prouva bien que du corps lorsqu'il perdit la vûe,
Dieu l'en récompensa,
Là, là,
Par un esprit fécond,
Don, don,
De plus longue étendue.

XI. COUPLET.

Par des Marionnettes
Dans un goût excellent,
Qu'un grand Prince ** avoit faites,

* *M. le Marquis de Sennetere.*
** *Feu M. le Prince de Dombes.*

On amuſa l'enfant :
Dumeſnil qui ſi bien ſçait faire le compere,
Fit rire le Poupon,
Don, don ;
Joſeph en éclata,
Là, là ;
L'âne s'en mit à braire.

XII. COUPLET.

Les Princes, ces deux freres *,
Qu'on a vûs de tout tems
Aux vertus militaires
Joindre tous les talens,
Formerent entr'eux deux un concert magnifique :
L'un du baſſon joua,
Là, là,
L'autre du violon,
Don, don,
D'excellente muſique.

XIII. COUPLET.

A cette ſimphonie,
Vanſure unit ſa voix
Qui fit une harmonie
Digne du Roi des Rois.
Du céleſte Poupon il chanta les louanges ;
Et ſi bien les chanta,

* *Feu M. le Prince de Dombe, & M. le Comte d'Eu.*

Là, là,
Qu'on confondit ſes ſons,
Don, don,
Avec la voix des Anges.

XIV. COUPLET.

Sage diſpenſatrice
Du rôle des Acteurs,
Qui, toujours ſans caprice,
Employe les meilleurs,
Montauban approuva ces innocens ſpectacles;
On ſçait le goût qu'elle a,
Là, là,
Et ſes ſentimens ſont,
Don, don,
Plus ſûrs que des oracles.

XV. COUPLET.

Entrez dans la carriere,
Divine Montmirel,
Déja vous ſçavez plaire,
Et c'eſt l'eſſentiel:
Aimez à votre tour, voilà tout l'artifice:
Un peu de paſſion,
Don, don,
Dans l'inſtant vous rendra,
Là, là,
Une excellente Actrice.

AUTRE.

COUPLETS

Pour être mis à la ſuite d'une petite Comédie intitulée les Héritiers.

Sur l'air : De Navarre.

Cet air eſt noté à la page 159 du Tome III.

PREMIER COUPLET.

Chanté par un Gaſcon.

QUAND je ſortis de Pezenas,
Je n'avois qu'une trouſſe,
Quatre raſoirs & deux ducats :
Va comme je te pouſſe.
J'ai ſuivi notre grand chemin :
Quand on a du courage,
Un peu d'adreſſe dans la main,
C'eſt un bon héritage.

II. COUPLET.

Chanté par un Normand.

Vous voyez le fils d'un Huſſier
De Vire en Normandie,
Lequel ne me fit héritier
Que de ſon induſtrie.

Je fus placé chez un Caiſſier :
Quel plus grand avantage !
Quand on ſçait un peu ſon metier,
C'eſt un bon héritage.

III. COUPLET.

Chanté par une Actrice.

Ma mere étoit à l'Opera
Actrice ſans égale ;
Au Théâtre on me deſtina
Comme enfant de la bale.
Certain jeune Acteur me dreſſa :
J'apris dès mon bas âge
Le chant, la danſe, & cetera,
C'eſt un bon héritage.

IV. COUPLET.

Chanté par un Officier.

Mes nobles ayeux ſe ſont tous
Ruïnés à la guerre ;
Et je n'ai gagné que des coups
Dans la même carriere.
Pour mon frere, il eſt mieux tombé ;
Sans talens, ſans courage,
Il brille ; il eſt un gros Abbé :
Ah ! le bon héritage !

V. Couplet.

Chanté par un honnête homme, mal-habillé.

Je vois tous les jours ſous mes yeux
Le vice qu'on encenſe,
Et je ne ſuis point envieux
De ſa vaine opulence.
Je préfere au gueux revêtu
La nudité du ſage :
Lorſque l'on a de la vertu,
C'eſt un grand héritage.

VI. Couplet.

Par un Acteur pour l'Auteur.

C'eſt par ma bouche que l'Auteur
Tout neuf ſur le Parnaſſe,
Qui vous choiſit pour protecteur,
Vient vous demander grace.
De biens il eſt mal partagé ;
Mais par votre ſuffrage
Il ſe croira dédommagé :
C'eſt un bon héritage.



AUTRE.

COUPLETS

Pour être chantés à la ſuite d'une Comédie intitulée la Mode , *repréſentée à Sceaux chez Madame la Ducheſſe Du Maine , & composée par Madame de Stâal.*

Sur le même air que le précédent.

PREMIER COUPLET.

APLAUDISSEZ , chers Spectateurs ,
A notre Comédie :
L'Auteur n'eſt point de ces Auteurs
A qui l'on porte envie :
C'eſt un bel eſprit féminin.
Celle qui file & brode ,
Compoſe de la même main :
C'eſt aujourd'hui la mode.

II. COUPLET.

Aprouvez auſſi nos Acteurs ;
C'eſt-là tout leur ſalaire.
C'eſt *gratis* qu'à leurs auditeurs
Ils ſe flattent de plaire ;
Et quand chacun d'eux ne joueroit
Que comme une Pagode ,

Qu'eſt-ce, après-tout, qu'on en diroit ?
C'eſt aujourd'hui la mode.

III. Couplet.

Pour nous c'eſt un plaiſir charmant,
Préférable à tout autre :
En faiſant votre amuſement
Nous y trouvons le notre.
On ne voit plus que Comédiens ;
Quelque part que l'on rode ;
Il n'eſt quartier qui n'ait les ſiens :
C'eſt aujourd'hui la mode.

IV. Couplet.

Que dis-je ? Tout ce monde-ci
N'eſt qu'une Comédie ;
Et ce que nous jouons ici
En eſt la Parodie.
Là c'eſt un Robin qui n'a lû
Ni Digeſte ni Code,
Et qui n'en eſt pas moins couru :
C'eſt aujourd'hui la mode.

V. Couplet.

Ici c'eſt un mari jaloux,
Une femme coquette
Qui pour mieux tromper ſon époux,
Invente une cachette :
Un bel Abbé qui ne ſçait pas

Ce que c'eſt que l'*Exode*,
Infatué de ſes apas :
C'eſt aujourd'hui la mode.

VI. COUPLET.

C'eſt un Théâtre que la Cour,
C'en eſt un que la Ville ;
On repréſente tour à tour
Le ruſé, l'embecille.
Un courtiſan dit à celui
Dont il eſt l'antipode,
Qu'il eſt ſon plus ſincere ami :
C'eſt aujourd'hui la mode.

VII. COUPLET.

Pour nous, ſans chercher à gloſer
Sur l'humaine foibleſſe,
Tout notre but eſt d'amuſer
Une aimable Princeſſe. *
Pour tous les plaiſirs innocens
Quel palais plus commode !
Ici l'eſprit & les talens
Sont toujours à la mode.

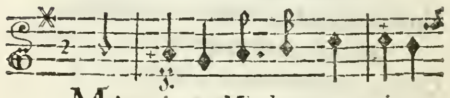
* *Madame la Ducheſſe du Maine.*

AUTRE.

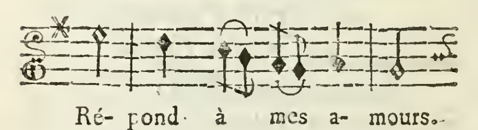
LES SOUHAITS.

Sur un air du Prologue de l'Opera du *Carnaval du Parnasse.*

PREMIER COUPLET.



MA mi- e, Ma douce a- mi-e

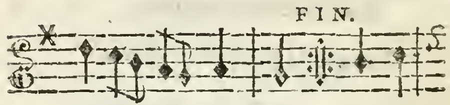


Ré- pond à mes a- mours.



Fi- delle A cette belle, Je

FIN.



l'ai-me- rai tou- jours. Si j'a-



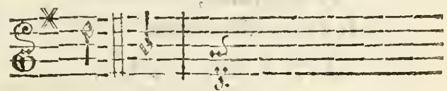
vois cent cœurs, Ils ne se- roient rem-



plis que d'elle ; Si j'a- vois cent



cœurs, Aucun d'eux n'ai-meroit ail-



leurs. Ma mie &c.

II. COUPLET.

Si j'avois cent yeux,
Ils seroient tous fixés sur elle ;
Si j'avois cent yeux,
Ils ne verroient qu'elle en tous lieux.
Ma mie,
Ma douce amie,
Répond à mes amours.

Fidele
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

III. COUPLET.

Si j'avois cent voix,
Elles ne parleroient que d'elle;
Si j'avois cent voix,
Toutes rediroient à la fois;
Ma mie,
Ma douce amie,
Répond à mes amours;
Fidele
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

IV. COUPLET.

Si j'étois un Dieu,
Je voudrois la rendre immortelle;
Si j'étois un Dieu,
On l'adoreroit en tout lieu.
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours.
Fidele
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

V. COUPLET.

Fussiez-vous cinq cens,
Vous seriez tous rivaux près d'elle ;
Fussiez-vous cinq cens,
Chacun voudroit en être amant.
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours.
Fidele
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

VI. COUPLET.

Eussiez-vous cent ans,
Nestor rajeuniroit pour elle ;
Eussiez-vous cent ans,
Vous retrouveriez le printems.
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours.
Fidele
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

AUTRE.

LA CHASSE.

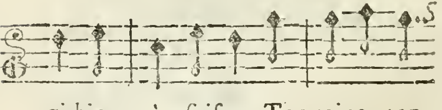
PREMIER COUPLET.

C'EST i-ci des bois de Cy-there
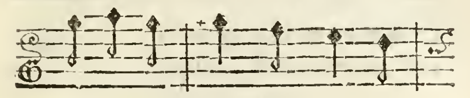
Le plus a- gré- a- ble canton, Ton-

taine, tontaine, Ton- ton; Sous

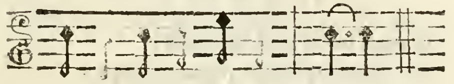
la plus peti-te bruyere Il eſt du



gi-bier à foiſon; Ton taine, ton



taine , ton ton , Ton ton , ton-



taine, Ton-taine, ton ton.

II. COUPLET.

Si l'on manque ſouvent ſa proie ,
N'en cherchez point d'autre raiſon ;
Tontaine , tontaine , ton , ton ;
C'eſt qu'on s'écarte de la voie ,
Et que le piqueur n'eſt pas bon,
Ton , ton , &c.

III. COUPLET.

Aprenez les regles ſuccintes
De la chaſſe de Cupidon ;
Tontaine , &
Il ne faut point faire d'enceintes ,
Ce n'eſt pas la bonne façon ,
Ton , ton , &c.

IV. COUPLET.

Ne chaſſez point ſur les briſées
Qu'avant vous d'autres chaſſeurs font ;
Tontaine , &c.

Ce ſont des priſes trop aiſées,
Et le plaiſir n'en eſt pas long,
Ton, ton, &c.

V. COUPLET.

Si vous revoyez à la quête
D'un pied bien petit, bien mignon,
Tontaine, &c.
C'eſt bon ſigne, & ſans voir la tête,
Il eſt courable, j'en réponds;
Ton, ton, &c.

VI. COUPLETS.

Évitez de prendre le change;
Le Cerf de meute eſt le ſeul bon;
Tontaine, &c.
Dès qu'une fois l'on s'en dérange,
Envain l'on ſonne ſur ce ton:
Ton, ton, &c.

VII. COUPLETS.

Tomber en défaut, c'eſt un crime,
Mais qui mérite le pardon,
Tontaine, &c.
Le trop d'ardeur qui nous anime
En eſt quelquefois la raiſon,
Ton, ton, &c.

VIII. COUPLET.

Oulvari reprenez courage,
Ce n'eſt pas un ſi grand affront :
Tontaine, &c.
Qui ſe dépite n'eſt pas ſage,
On le répare en tenant bon ;
Ton, ton, &c.

IX. COUPLET.

Aux abois quand la bête eſt miſe,
Profitez de l'occaſion :
Tontaine, &c.
Mais ne ſonnez jamais la priſe ;
La fanfare eſt d'un fanfaron,
Ton, ton, &c.

X. COUPLET.

Ces regles qu'ici je vous donne,
En ai-je fait uſage ? Non.
Tontaine, &c.
A la chaſſe aſſez-bien je ſonne,
Mais je fais toujours creux buiſſon.
Ton, ton, &c.

XI. COUPLET.

Si quelque fois d'une fourée
J'ai fait lever gentil tendron,
Tontaine, &c.

Jamais je n'en fis la curée ,
Pour m'amuser trop à ce ton ,
Ton , ton , &c.

XII. Couplet.

Je fais l'aveu de mes foiblesses ,
Sans imiter ces fanfarons ,
Tontaine , &c.
Qui content de fausses prouesses :
Amans & Chasseurs sont Gascons.
Ton , ton , &c.

AUTRE

LES SERMENS INDISCRETS.

CHANSON.

Sur un air nouveau.

Premier Couplet.



QUand un a- mant vif & tendre
Te



Te promet de t'épou- ſer



Pour t'enga- ger à te rendre,



Il cherche à t'a- bu- ſer. Vois,



Liſon, combien s'y ſont laiſſé



prendre : C'eſt un a- bus De comp-



ter là deſ- ſus.

II. Couplet.

Quand ce beau Berger qui t'aime,
Promet de t'aimer toujours,
Je veux qu'il penſe de même,
Yvre de ſes amours ;
Mais, jeune Iris, ſon erreur eſt extrême :
C'eſt un abus
De compter là-deſſus.

III. Couplet.

Quand Tirſis jaloux t'aſſure
Qu'il renonce à tes attraits,
Et qu'en courroux il te jure
De ne te voir jamais,
D'un ſeul regard tu peux faire un parjure :
C'eſt un abus
De compter là-deſſus.

IV. Couplet.

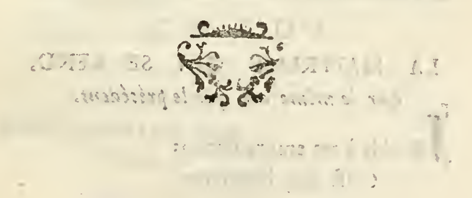
Peut-on ſoi-même, en la vie,
Former un ſtable deſſein ?
Penſe-t-on en maladie,
Comme quand on eſt ſain ?
Nos humeurs ſont notre philoſophie ;
C'eſt un abus
De compter là-deſſus.

V. COUPLET.

On fait, au fort de l'orage,
Des vœux pour s'en garentir;
Mais échapé du naufrage,
Au lieu de les tenir,
On raille encor le Saint ſur le rivage.
C'eſt un abus
De compter là-deſſus.

VI. COUPLET.

Colin auprès de Liſette,
Préfere à tout ſa beauté :
Avec la jeune Nanette,
Il paroît tranſporté.
Ma foi, ce n'eſt qu'un conteur de fleurette;
C'eſt un abus
De compter la-deſſus.



AUTRE
SUR LA COUR.

Sur l'air : Maître d'un joli jardinet.

Cet air ſe trouve à la page 70 du Tome III.

CHERS amis, je quitte la Cour :
C'eſt un ſéjour
Trop à craindre.
On s'y ſert de mille détours,
Il faut toujours
Se contraindre.
Qui fait de ce tracas
Cas,
N'eſt pas trop ſage :
Il y ſouffle ſouvent
Vent
Qui cauſe orage.

AUTRE.
LA MAITRESSE QUI SE REND.

Sur le même air que le précédent.

JE céde à tes empreſſemens
C'eſt trop longtems

Me défendre :
Je ſçai que chacun à ſon tour,
Au Dieu d'Amour
Doit ſe rendre.
Quoiqu'on ait du trompeur
Peur,
Pour ſa malice ;
Eſt-il à ce vainqueur
Cœur
Qui n'obéiſſe ?

AUTRE

Sur le même air que le précédent.

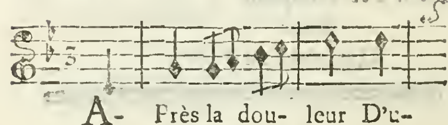
J'AMAIS l'Amour ne nuit, dit-on,
C'eſt la façon
De le faire.
Des plaiſirs ne vous privez pas ;
Mais faites cas
Du miſtere.
Mettez-vous à l'écart ;
Car,
Le monde cauſe ;
Mais qui prend ſes ébats
Bas,
Craint peu la gloſe.

AUTRE.

RETOUR

Après une longue absence.

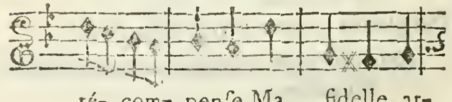
Sur l'air : D'un Menuet nouveau.



A- Près la dou- leur D'u-



ne longue ab- sence, L'Amour



ré- com- pense Ma fidelle ar-



deur. Comme on voit des pleurs Que

verſe l'Au- ro-re ,-Au printems

é- clo- re Mille & mil- le

fleurs , Ain-ſi de mes larmes Naiſ-

ſent mes plai- ſirs ; Un bien plein

de charmes Comble mes de-ſirs.
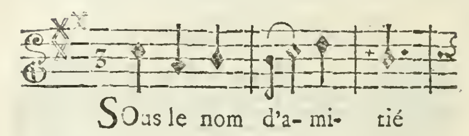


AUTRE.

L'AMITIE'.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

Sur l'air : Ne m'entendez-vous pas.
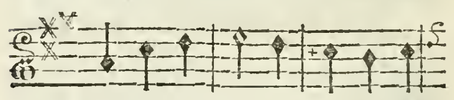
PREMIER COUPLET.



SOus le nom d'a- mi- tié



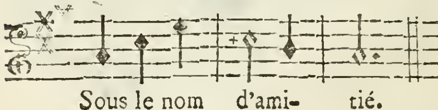
Plus d'un cœur eſt per- fi- de ;



L'in-te- rêt qui le gui-de Eſt



ſou- vent de moi- tié



Sous le nom d'ami- tié.

II. COUPLET.

Sous le nom d'amitié
En finesse on abonde ;
Et la moitié du monde
Trompe l'autre moitié
Sous le nom d'amitié.

III. COUPLET.

Sous le nom d'amitié
Un fol amour se cache :
On voit la moindre attache,
Et souvent la pitié
Sous le nom d'amitié.

IV. COUPLET.

De ma tendre amitié
La cause est légitime ;
Son principe est l'estime,
Et toujours de moitié
De ma tendre amitié.

V. COUPLET.

De ma tendre amitié
Pouriez-vous vous deffendre ?
Non ; vous devez me rendre
Tout au moins la moitié
De ma tendre amitié.

AUTRE.

LE PETIT COLLET.

Sur l'air : V'là c'que c'est que d'aller au bois.

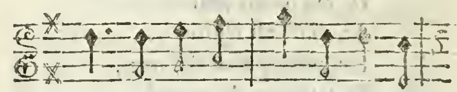
PREMIER COUPLET.



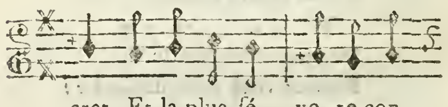
L'Abbé tri- omphe du Plu-



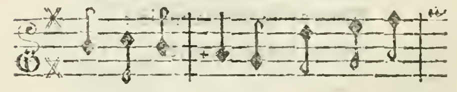
met, V'làç'que c'est qu'un p'tit col-



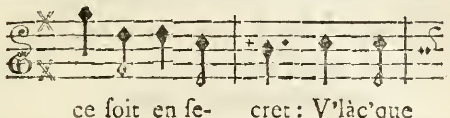
let. On le croit prudent & dis-



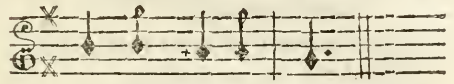
cret, Et la plus sé- ve- re con-



sent à tout fai- re, Pour vû que



ce ſoit en ſe- cret : V'làç'que



c'eſt qu'un p'tit col- let.

II. COUPLET.

Pourvu que ce ſoit en ſecret,
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.
De la façon dont il le fait,
Ni ſa renommée,
Ni ſa bien aimée
Ne riſquent point le quolibet :
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.

III. COUPLET.

Ne riſquent point le quolibet,
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.
Le plumet a trop de caquet,
Et de ſa victoire
N'aime que la gloire.
L'Abbé jouit ; mais il ſe tait :
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.

F vj

IV. COUPLET.

L'Abbé jouit ; mais il ſe tait :
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.
Il fait moins de bruit que d'effet ;
Voici ſa maxime :
L'amour n'eſt point crime ;
C'eſt la façon dont on le fait :
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.

V. COUPLET.

C'eſt la façon dont on le fait ;
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.
N'a-t'il pas raiſon en effet ?
On s'aime ſans crainte ;
On rit ſans contrainte
Lorſque perſonne ne le ſçait :
V'là c'que c'eſt qu'un p'tit collet.
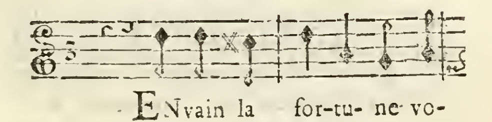


AUTRE.

LE BONHEUR D'OPINION.

Sur l'air : Je veux toujours me coucher ivre.
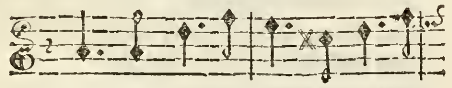
PREMIER COUPLET.



EN vain la for-tu- ne vo-



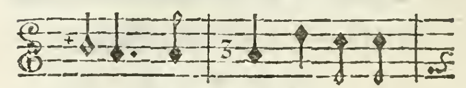
lage, M'a voulu priver de grands



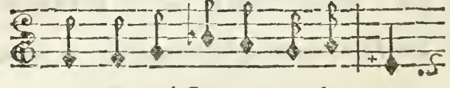
biens ; Ceux des au-tres devien-nent



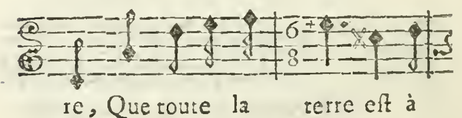
miens, Dès qu'a-vec eux je les par-



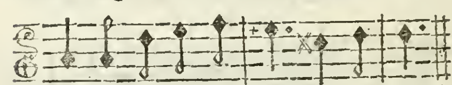
tage : Pour moi j'en ſuis con-



tent & croi Que tou-te la ter-



re, Que toute la terre eſt à



moi, Que toute la terre eſt à moi.

II. COUPLET.

Voici la ſeule différence,
Gens riches, qui ſoit entre nous :
Vous poſſédez des biens ſi doux,
Et moi j'en ai la jouiſſance.
Hé bien ! j'en ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

III. COUPLET.

Quand vous en auriez davantage,
Jamais je n'en ſerai tenté ;

Gardez-en la propriété ;
Mais je m'en réſerve l'uſage :
Pour moi j'en ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

IV. COUPLET.

Pour n'en pas faire la dépenſe
Vos mets m'en ſemblent-ils moins bons ?
Paye qui veut les violons,
Qu'importe : pourvû que je danſe.
Pour moi je ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

V. COUPLET.

Fortune, garde tes largeſſes
Pour rendre mes amis heureux :
Je n'en demande que pour eux,
Et leurs biens feront mes richeſſes :
Pour moi je ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

VI. COUPLET.

De tous les tréſors les plus rares
Je ne ſerai point envieux ;
Mais du moins diſpenſe les mieux
Qu'à des ſots, ou qu'à des avares :
Pour moi je ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

VII. COUPLET.

Ainſi de tout je me rends maître ;
Les plaiſirs giſent dans l'eſprit :
Pour être heureux donc il ſuffit
Qu'on puiſſe s'imaginer l'être :
Ainſi je ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

VIII. COUPLET.

Que trouve-t-on dans mon ſyſtême,
Que l'on puiſſe taxer d'erreur ?
Qu'eſt-ce qui fait le vrai bonheur ?
N'eſt-ce pas d'avoir ce qu'on aime ?
Hé bien ! je ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

IX. COUPLET.

Un cœur qu'Ambition déchire
Jamais ne ſe contentera ;
Moins riche de tout ce qu'il a,
Que pauvre de ce qu'il deſire :
Pour moi je ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

X. COUPLET.

Que penſer ainſi ſoit folie :
Qui m'en guériroit auroit tort.

C'eſt enfoncer mon coffre fort,
Que de m'ôter cette manie :
Pour moi je ſuis content & croi
Que toute la terre eſt à moi.

XI. COUPLET.

Je ne voudrois une couronne
Que pour l'offrir à tes appas ;
Mais par malheur je ne l'ai pas ;
Je n'ai qu'un cœur ; je te le donne :
Pour moi ſi j'ai le tien, je croi
Que toute la terre eſt à moi.

AUTRE

LES VOYELLES.

JE hais les dez, les cartes, le trictrac ;
Je ne bois jamais d'eſcubac,
De ponche, ni de rac.
Peur d'avoir la moindre claque,
Je fuis ſitôt qu'on m'attaque,
Plus vîte qu'un bracque :
Je ne fais point ma cour à *Bergeac* ; *
Et pour groſſir mon ſac
Je ne fais nul micmac ;

* *Ancien valet de chambre du Cardinal de Fleury.*

Je n'ai d'horloge & d'almanach,
Que mon ſeul eſtomach.

Je ſuis épris de la charmante *Iſſec*,
Et je trouve ſon joli bec
Plus frais que le ſorbec;
J'irois pour elle à la Mecque.
Elle eût rendu fou Séneque
D'un ſalamalec:
J'aime autant chez elle un harag pec,
Même du pain tout ſec,
Que perdrix & vin Grec.
O mort! ſi tu la fais échec,
Viens m'enlever avec.

Je ſuis charmé quand je ſuis à pic-nic,
On eſt libre, c'eſt là le hic,
En payant ric à ric.
Je fais quelques vers lyriques,
Mais jamais de ſatyriques;
Ce n'eſt pas mon tic:
Je crains moins la langue d'un aſpic,
Les yeux d'un baſilic,
Que le blâme public;
Je ne fais nul honteux trafic;
Je ſuis dans mon diſtric.

Je ne voudrois pour l'or du monde en bloc,
Le ſort m'eût-il remis au ſoc,
D'aucun bien être eſcroc.
D'un ami rien ne me choque ;
S'il me raille, je m'en mocque,
Sans livrer le choc :
J'aime autant un Forban de Maroc,
Que ce grand Frere Roc,
Tant il a l'air d'un Croc ;
Contre un turban je ferois troc,
Plutôt que contre un froc.

Je hais les eaux de Forge & Balaruc ;
Je ne porte point chez *Bolduc*
D'ordonnance d'*Aſtruc*.
Ne voudrois ſous ma perruque
Porter cautere à ma nuque,
Duſſé-je être Duc :
De ſon corps qui fait un aqueduc,
Devient bientôt caduc,
Fût-il plus fort qu'Heiduc :
Mais le vin eſt, ſuivant Saint Luc,
De tous le meilleur ſuc.



AUTRE.

LA CRITIQUE.

Plusieurs gens de Lettres avoient critiqué quelques Chansons de l'Auteur ; il leur répondit par les couplets suivans.

Sur l'air : Du Cap de bonne Esperance.

Voyez cet air à la page 320 *du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

QUOI ! pour quelques vers lyriques
Que j'ai faits en bel humeur,
Je trouverai cent critiques,
Et passerai pour Auteur ?
De quel droit, troupe pedante,
Osez-vous, lorsque je chante,
Troubler d'innocens loisirs,
Et critiquer mes plaisirs ?

II. COUPLET.

De par le Dieu d'Hypocrêne,
Quand vous seriez faits Censeurs,
Je suis hors de son domaine,
Et me moque des neuf Sœurs.
Je ne rime que pour rire ;
C'est le plaisir qui m'inspire ;
Et tous mes vers sont exquis
S'ils amusent mes amis.

III. COUPLET.

J'aime mieux le badinage
De nos Chanſonniers joyeux,
Que le ſublime étalage
Des rimeurs les plus fameux.
Toujours chercher à bien dire,
C'eſt un travail, un martire :
Il faut trop longtems rêver
Quand on veut ſi bien trouver.

IV. COUPLET.

Preſque toujours il arrive
Qu'un grand Auteur n'eſt qu'un ſot
Un fort ennuyeux convive,
Et qui ne dit pas un mot.
A table il vaut bien mieux faire
Un méchant *laire lan laire*,
Qu'au fond de ſon cabinet
Le plus excellent Sonnet.

V. COUPLET.

Mon vrai Parnaſſe eſt la table;
Bacchus mon ſeul Apollon :
Sa liqueur eſt préférable
A la ſource d'Helicon.
Fi des neuf vieilles Pucelles !
Mon aimable Iris, mieux qu'elles,
Sçait m'inſpirer à propos
Chanſonnettes & bon mots.

AUTRE.

LES PANTINS.

A MADAME COGBERT

De Reims, sur une piéce des Pantins composée par M. Desseaux.

Sur le même air que le précédent.

PREMIER COUPLET.

L'AUTRE jour un Philosophe
Joyeux, aimable, & badin
(Il en est de toute étoffe)
Faisoit danser un Pantin :
En jouant, il examine
De la nouvelle machine
Tous les fils & les ressorts
Qui meuvent ce petit corps.

II. COUPLET.

Or, voici comme ce Sage
Badinoit en raisonnant,
Ou, si l'aimés d'avantage,
Raisonnoit en badinant :
Cette petite figure
Rend, dit-il, d'après nature,
Ce qui nous met tous en train :
Tout homme est un vrai Pantin.

III. COUPLET.

La paſſion dominante
Eſt le fil & le reſſort
Qui, dans une main ſçavante,
Fait tout mouvoir ſans effort.
Il en eſt de toute eſpece,
Car chacun a ſa foibleſſe :
Un cordon, ou rouge ou bleu,
Suffit pour tout mettre en jeu.

IV. COUPLET.

Lorſque pour une coquette
L'Amour nous fait ſoupirer,
Le cordon de la fleurette
Eſt celui qu'il faut tirer :
Une plus grande reſſource,
C'eſt le cordon de la bourſe.
Sitôt qu'on le tirera
La Pantine danſera.

V. COUPLET.

Regardez cette figure
Qui repréſente Themis,
Qui, dit-on, d'une main ſûre
Peſe & met tout à ſon prix :

Dans les biens qu'elle diſpenſe
Qui fait pancher la balance ?
C'eſt un petit filet d'or,
Qui fait aller le reſſort.

VI. Couplet.

Triſſotin le paraſite
A pris, pour ſon protecteur,
Un Financier ſans mérite,
Qui n'a que de la hauteur.
Il encenſe ſon idole
En prodiguant l'hiperbole,
Qu'eſt-ce que fait Triſſotin ?
Il fait danſer ſon Pantin.

VII. Couplet.

Damis aprouve l'ouvrage
Que Martin dit avoir fait ;
Enchanté de ſon ſuffrage,
Le filet fait ſon effet.
Martin ſe croit un Pindare ;
Il vole plus haut qu'Icare ;
Il décide en Souverain ;
Voyez danſer le Pantin.

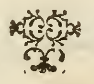
VIII.

VIII. COUPLET.

Gâcon fait l'apothéoſe
De la ſuffiſante Iris :
Il célebre en vers, en proſe
L'objet dont il eſt épris ;
Ne fut-elle qu'une buſe,
L'Auteur l'apelle ſa Muſe :
Il a tiré le filet,
Le reſſort fait ſon effet.

IX. COUPLET.

Pour vous, aimable Thémire,
On a beau vous cajoler ;
Quelque filet que l'on tire,
Rien ne peut vous ébranler.
Philoſophe & ſûre amie,
Vous riez de la folie
De tous les foibles humains,
Et vous mocquez des Pantins.
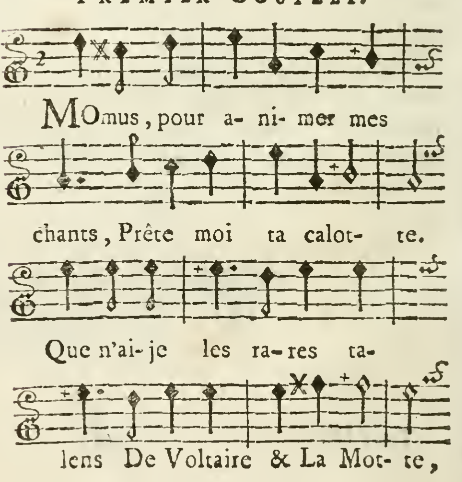


AUTRE.

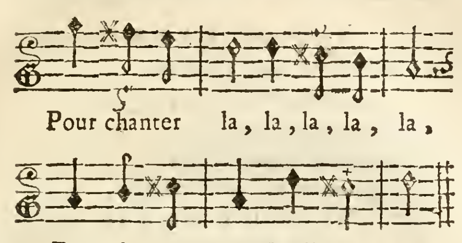
LA BOUILLOTTE,

Remede fameux de Sigogne. Voyez à ce sujet l'annotation qui se trouve à la page 66 du Tome premier. Voyez aussi la note qui est au bas de la page 69 du même volume, & corrigez dans cette note la fin de la seconde ligne. Il y a second Tome ; *il faut* quatriéme Tome. *Voyez enfin les pages 22 du second volume, & 48 du troisiéme.*

Sur l'air : De la Magnotte.

PREMIER COUPLET.





Pour chanter la Bouil- lot- te ?

II. COUPLET.

Sigogne, Efculape nouveau,
L'honneur de ta marotte,
Pour guérir du peuple badeau
Toute la gent falotte,
Inventa la Bouillotte.

III. COUPLET.

Son odeur flatte l'odorat
Plus qu'ambre & bergamotte;
Son goût exquis & délicat
D'abord vous ravigotte;
Et vive la Bouillotte.

IV. COUPLET.

Pour s'abreuver de ce nectar,
Chez lui tout Paris trotte:
Hebé fait à chacun fa part,
Et régit la goulotte
D'où coule la Bouillotte.

V. COUPLET.

Là vous trouvez tout à la fois
La Catin, la Dévote,
Le Béat avec le Grivois,
La Duchesse & Javotte
Qui prennent la Bouillotte.

VI. COUPLET.

Jaloux, qui desirez dormir
Ainsi qu'une Marmotte ;
Vieillard qui voulez rajeunir
Et pousser quelque botte,
Prenez de la Bouillotte.

VII. COUPLET.

Et vous, qui vous êtes froté
Contre une sale cotte,
Et dont Madelon a gâté
Par malheur la culotte,
Prenez de la Bouillotte.

VIII. COUPLET.

Prenez-en pour le mal au cul,
Pour mal à l'épiglote ;
Prenez-en pour un chien perdu :
Même à propos de botte
Prenez de la Bouillotte.

IX. COUPLET.

De cent miracles qu'elle a faits,
J'ai plus d'une anecdote ;

* Beaufremont de tous ſes effets
Tient une exacte note.
Il prône la Bouillotte.

* *Feu M. le Marquis de Beaufremont étoit un des plus grands partiſans de ce remede, comme on peut le voir par les douze derniers vers de la page 68 du premier Tome ; & par la page 48 du troiſiéme.*

AUTRE.

LA BELLE ANGLOISE.

Sur l'air : Ne v'là-t-il pas que j'aime.

PREMIER COUPLET.



J'Avois ju- ré de n'ai-mer plus,



M'offrît- on Ve- nus mê- me :



Tous mes ſer-mens ſont ſu- per- flus ;



Ne v'là-t-il pas que j'ai- me ?

II. COUPLET.

Près des belles de mon pays,
J'étois sûr de moi-même :
Une Angloise vient à Paris,
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

III. COUPLET.

D'amour je bravois le carquois,
Et tout son stratagême ;
Et dès l'instant que je la vois,
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

IV. COUPLET.

Je conviens que je suis plus sot
Que défunt Nicodéme :
Je m'amuse à lui dire un mot ;
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

V. COUPLET.

Tout plaît en elle, tout ravit ;
Sa douceur est extrême ;
Je lui parle ; elle me sourit,
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

VI. COUPLET.

Quel incarnat ! & quelle peau
Plus blanche que la crême !
J'en effleure un petit morceau ;
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

VII. COUPLET.

En vain j'ai recours à Bacchus ;
C'eſt un mauvais ſyſtême ;
Sa belle main verſe ce jus ;
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

VIII. COUPLET.

Je veux m'éloigner ; mais en vain ;
J'avois mal fait mon thême.
Je dis, même abſent, ce refrain :
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

IX. COUPLET.

Qui que ce ſoit, fût-il plus dur
Que n'étoit Poliphème,
S'il la voit, dira (j'en ſuis ſûr :)
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

X. COUPLET.

Ami, tu ſoupires, je croi ;
Ce n'eſt plus un problême :
Tu l'as vue, ah ! dis comme moi :
Ne v'là-t-il pas que j'aime :

XI. Couplet.

Conſole-toi de tes rivaux ;
Tu n'es pas le centiéme :
Car tout lui dit, juſqu'aux échos :
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

XII. Couplet.

Que ces Couplets de notre amour
Soient pour elle l'emblême :
Répétons chacun tour à tour :
Ne v'là-t-il pas que j'aime ?

AUTRE

Pour Madame la Marquise DE SOUVRAI.

L'E'LOGE DE LA SINGULARITE'.

Sur l'air : Vous qui du vulgaire ſtupide.

Il ſe trouve noté à la page 153 *du Tome III.*

Premier Couplet.

Avouez, Iris, ſans ſcrupule,
Un peu de ſingularité,
Loin que ce ſoit un ridicule,

Rien ne ſied mieux à la beauté.
Sitôt qu'une femme eſt jolie,
Tout ce qu'elle fait eſt charmant:
Un caprice, une fantaiſie
Devient en elle un agrément.

II. COUPLET.

Brillez en habit d'Amazone;
Offrez à nos yeux tour à tour
Les traits, les charmes de Bellone,
Et ceux de la Mere d'Amour.
De votre ſexe avec les graces
Du notre ayez les ſentimens;
Et faites toujours ſur vos traces
Voir autant d'Amis que d'Amans.

III. COUPLET.

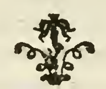
Puiſque nature vous a faite
Pour nous plaire & pour tout charmer,
Sans être prude ni coquette,
Jouiſſez du plaiſir d'aimer.
Quand au goût l'on joint la prudence,
On peut contenter ſes deſirs;
Et, ſans choquer la bienſéance,
Se livrer aux plus doux plaiſirs.

IV. Couplet.

Laiſſez votre ſexe timide
Obéir a d'injuſtes loix ;
Et quoique le nôtre en décide,
Uſez toujours de tous vos droits.
Avec tant d'eſprit, & ſi belle,
Pouvez-vous rien faire de mal ?
Non, ne prenez point de modele ;
Soyez vous-même original.

V. Couplet.

Que les préjugez & l'uſage
Reglent les ſots, les pareſſeux :
Quoi qu'ils ſoient ſuivis par le Sage,
Il ſait ſe mettre au-deſſus deux.
Ce n'eſt qu'une foible barriere
Qu'il peut franchir ſans s'allarmer ;
Ce ſont de ces Grands de la terre,
Qu'on reſpecte ſans les aimer.

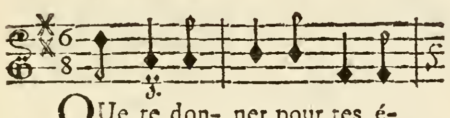


AUTRE.
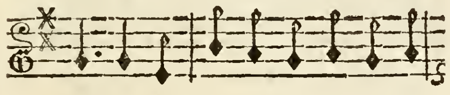
ETRENNES A MANON.

Sur l'air de l'Opera : Chantons le Dieu qui fait éclore.

PREMIER COUPLET.

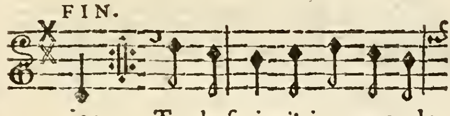


QUe te don- ner pour tes é-



trennes ? Ma foi, Manon, je n'en sçais
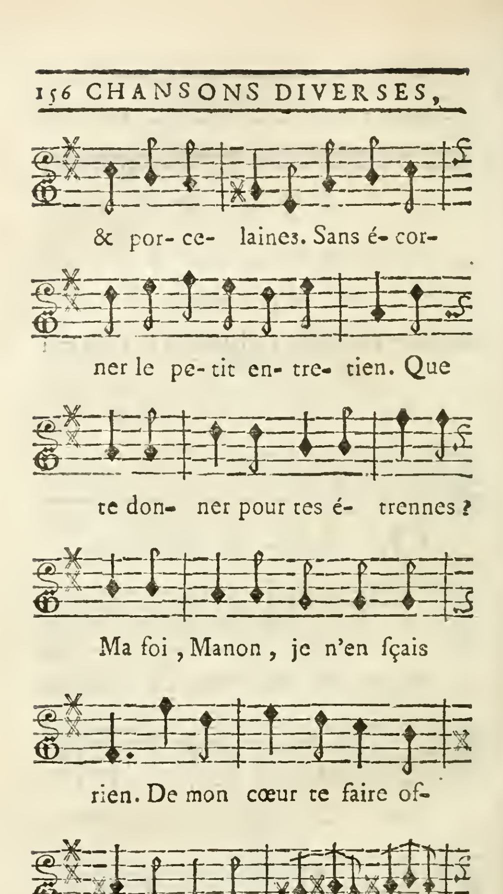
FIN.
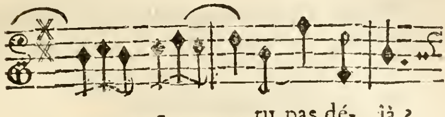


rien. Tu le sçais, j'ai trop peu de



bien, Pour t'ache- ter bi- joux
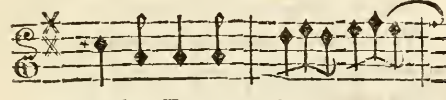

& por- ce- laines. Sans é- cor-
ner le pe- tit en- tre- tien. Que
te don- ner pour tes é- trennes ?
Ma foi, Manon, je n'en ſçais
rien. De mon cœur te faire of-
frande, Hé!ne l'as - -
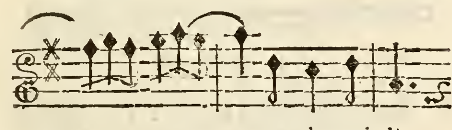


- - tu pas dé- jà ?



Je vois ce que le tien de-



mande : Tu m'en- chan- -



- - tes : le voi- là.



Tu m'en-chantes : le voi- là. Que &c.

II. COUPLET.

Ma foi de pareilles étrennes
Valent mieux que tous les bijoux :

Sans qu'il nous en coute deux ſols ,
En les prenant, tu me donnes les miennes.
Laiſſons les colifichets pour les fols ;
Ma foi, de pareilles étrennes
Valent mieux que tous les bijoux.
Etre aimé de ce qu'on aime,
Quel ſort plus délicieux ?
Mon amour eſt mon bien ſuprême ;
Il m'éleve au rang des Dieux.
Ma foi, de pareilles étrennes
Valent mieux que tous les bijoux :
Sans qu'il nous en coute deux ſols,
En les prenant, tu me donnes les mienes.

AUTRE

A Mademoiselle DE M***

Sur l'air : Du haut en bas.

Premier Couplet.

Quand vous boudez
Vous n'en êtes pas moins charmante :
Quand vous boudez,
Ce joli front que vous ridez
Prend une grace différente ;

Mais vous n'avez point l'air méchante
Quand vous boudez.

II. Couplet.

Quand vous riez,
Que d'éclat ſur votre viſage,
Quand vous riez !
Jeune Iris, ſi vous m'en croyez,
N'affectez point un air ſauvage :
Vous plaiſez cent fois davantage
Quand vous riez.

III. Couplet.

A ſon reveil,
Iris plus brillante que Flore ;
A ſon reveil,
Au ſortir des bras du ſommeil,
Semble une fleur qui vient d'éclore :
Céphale croiroit voir l'Aurore,
A ſon reveil.
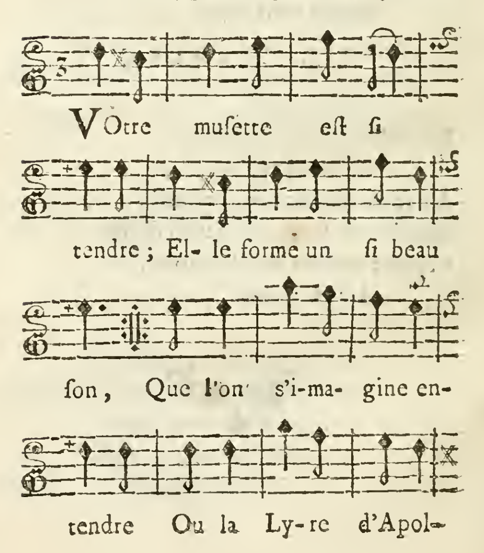


AUTRE

A MONSIEUR DE MONTDORGE,

Receveur de la Chambre aux deniers du Roi, qui avoit fait en chanson le Portrait de sa Maîtresse sous le nom de Lisette.

Sur l'air : Le jeune Berger qui m'engage.

PREMIER COUPLET.









II. COUPLET.

Quand vous célébrez Lisette
Vous vous faites des rivaux ;
Et votre douce Musette
Dit si tendrement vos maux,
Qu'on les envie & qu'on souhaite
De partager des fers si beaux.

III. COUPLET.

Sans doute Lisette est belle,
Et j'en juge à vos transports ;
Il faut être une immortelle
Pour inspirer ces accords :
S'il est vrai qu'elle soit cruelle,
Qu'elle doit se faire d'efforts !

AUTRE

A Mademoiselle PETITPAS,

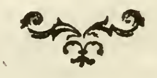
Actrice de l'Opera.

Sur l'air : Ne m'entendez-vous pas.

Voyez la page 128 *du troisiéme volume.*

NE m'entendez-vous pas ?
Dit l'Amour hipocrite.
Maman , quand je vous quitte ,
Je vais à Petit pas :
Ne m'entendez-vous pas ?

FIN
Du premier Livre.





CHANSONS DIVERSES.

LIVRE TROISIE'ME.

POUR LE ROI ET LA FAMILLE ROYALE.

AU ROI,

Sur sa convalescence en 1744.

Sur l'air: Quand je vous ai donné mon cœur.

Cet air est noté à la page 245 *du* Tome II.

PREMIER COUPLET.

ENFIN vos périls sont passés,
Ainsi que nos allarmes ;
Grand Roi, les Dieux ont exaucés
Nos soupirs & nos larmes.
Vous vivez pour nous ; c'est assez :
Quel sort rempli de charmes !

II. COUPLET

Vous-même en avez retiré
Cet avantage extrême,
Que vos maux vous ont assuré
A quel point l'on vous aime ;
Et de tous les biens, à mon gré,
C'est-là le bien suprême.

III. COUPLET.

Vos ancêtres vous ont transmis
Le sceptre & la couronne ;
Mais l'amour est d'un plus haut prix,
Et lui-même il se donne :
Ce bien-là, vous l'avez acquis,
Sans l'aide de personne.

IV. COUPLET.

Le sceptre a des attraits flatteurs :
Son éclat peut séduire
Par les respects & les honneurs
Qu'un grand pouvoir s'attire ;
Mais vous regnez sur tous les cœurs ;
Quel plus aimable empire !

V. COUPLET.

D'Hercule & de ses longs travaux
Sans rappeller l'histoire,

Vous sçavez vous vaincre à propos :
C'est effacer sa gloire,
Et sur le plus grand des Héros,
Remporter la victoire.

AUTRE
POUR LE ROI.

A son retour à Paris après le siége de Fribourg.

Sur l'air : Des billets doux.

Cet air se trouve à la page 261 *du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

J'Ose élever ma foible voix,
Pour chanter le meilleur des Rois
Dont je chéris l'Empire :
Trop joyeux pour ne pas chanter,
Et trop sincere pour flater ;
C'est l'Amour qui m'inspire.

II. COUPLET.

Vive LOUIS *le Bien-Aimé* !
Qu'il est doux d'être ainsi nommé
Par la clameur publique !
Est-il un nom d'un plus grand prix ?
Ce nom tout seul, à mon avis,
Vaut un panégyrique.

III. Couplet.

Vive *le Bien-Aimé* Louis !
Oui, ce ſeul nom eſt le précis
De toute ſon hiſtoire :
C'eſt l'éloge de ſa grandeur,
De ſon génie & de ſon cœur,
Ainſi que de ſa gloire.

IV. Couplet.

Vive Louis *le Bien-Aimé* !
Vainqueur, ſitôt qu'il eſt armé,
Malgré lui, du tonnerre :
Vive *le Bien-Aimé* Louis !
La terreur de ſes Ennemis,
De ſes ſujets le Pere.

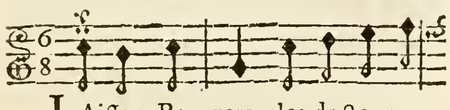
V. Couplet.

Que chacun répéte avec moi :
Vive notre *Bien-Aimé* Roi !
Qu'il eſt digne de l'être !
Il eſt plus grand que ſon pouvoir,
Et le goût prévient le devoir
Auprès d'un ſi bon Maître.

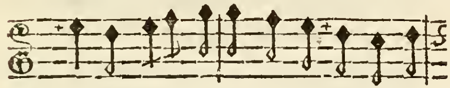
AUTRE
POUR LE ROI.

Cette piece n'a pas encore été imprimée.

PREMIER COUPLET.
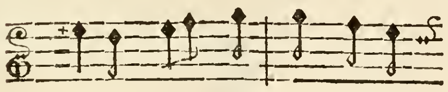


LAissez, Ber- gers, les doctes trom-



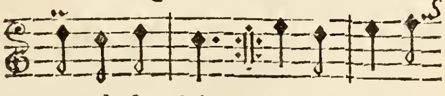
pettes De Louis publi- er les ex-



ploits; Et n'emplo-yez vos tendres mu-



settes Qu'à chan- ter la dou-



ceur de ses loix. Il se plait dans



vos retraites A voir vos jeux aux con-



certs de vos voix. Laiſſez &c.

II. Couplet.

Que l'Étranger le craingne & l'admire ;
Sans l'aimer nous ne pouvons le voir.
Par ſa douceur, des cœurs qu'il s'attire
Il eſt Roi, plus que par ſon pouvoir :
Tel eſt ſon aimable Empire,
Que notre goût prévient notre devoir.
Que l'Étranger le craingne & l'admire,
Sans l'aimer nous ne pouvons le voir.



AUTRE

AUTRE.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Cette piece a été faite par M. l'Abbé de l'Attaignant au nom de M. le Tourneur à qui l'Epitre IX. du quatriéme Livre, pag. 208 du Tome I. est adressée, & qui a montré à MESDAMES *la musique & le Clavecin. Il montroit alors à M. le Dauphin l'accompagnement & les regles de l'harmonie.*

Sur l'air : Des billets doux.

Voyez cet air noté à la page 261 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

AH ! que mon sort est séduisant !
Quoi ? grand Prince, en vous instruisant
Je finis ma carriere :
Vous qui, quand je ne serai plus,
Instruirez par mille vertus
Tous les Rois de la terre.

II. COUPLET.

Vous, né pour un jour être Roi,
Recevoir aujourd'hui de moi
Des leçons d'harmonie !

Tout sera d'accord sous vos loix.
Déja d'une commune voix
L'univers le publie.

III. Couplet.

Tous nos cœurs sont à l'unisson ;
Ne prenez point d'autre leçon
Pour regner & pour plaire,
Que celles qu'un Roi glorieux
Met tous les jours devant vos yeux ;
Louis est votre pere.

AUTRE.

A l'occasion de la petite vérole de Monseigneur le Dauphin.

Sur l'air : De Blot.

Cet air se trouve noté à la page 267 du Tome II.

Premier Couplet.

Aimer & craindre sans foiblesse,
Sçavoir allier la tendresse
Avec la magnanimité,
Tout à la fois Pere & Monarque
Unir la force à la bonté ;
Du vrai Héros telle est la marque.

II. Couplet.

Soutenir l'effort de l'orage,
Préssentir l'horreur du naufrage,
Et n'en point paroître abbatu;
Aussi sensible qu'on peut l'être,
S'enveloper de sa vertu,
Tel est Louis notre cher Maître.

III. Couplet.

Trembler pour un fils que l'on aime,
Sentir une douleur extrême;
Mais par amour & par devoir
Dissimuler toute sa peine;
Mettre en Dieu seul tout son espoir,
Telle est notre adorable Reine.

IV. Couplet.

Servir un Epoux qu'on adore
Dans un mal que le sexe abhore;
Etre sa garde nuit & jour,
Sacrifier en héroïne
Tous ses charmes à son amour,
Telle est notre aimable Dauphine.

AUTRE

Sur sa convalescence.

Sur l'air : Lisette est faite pour Colin.

Cet air se trouve à la page 258 *du* Tome II.

DE notre aimable Souverain
Partageons l'allegresse ;
Célébrons ce charmant Dauphin,
Objet de sa tendresse.
Parques, qui tenez dans vos mains
Le fil de ses années,
Songez qu'au bonheur des humains
Elles sont destinées.

AUTRE

POUR MADAME LA DAUPHINE,

A la naissance de M. le Duc de Bourgogne.

Sur l'air De Blot, *page* 267 *du Tome* II.

PREMIER COUPLET.

DANS notre adorable Dauphine
Nous possédons une Héroïne
Au-dessus de tous nos Héros.

Ceux qu'a le plus vantés l'hiſtoire
Ont moins fait pour notre repos,
Notre bonheur & notre gloire.

II. Couplet.

Oui, conquerir une Province
Eſt moins que nous donner un Prince,
Cet objet de nos tendres vœux,
Ce doux eſpoir de la Couronne
Nous rend mille fois plus heureux,
Que tous les lauriers de Bellone.

III. Couplet.

Ce favori de la victoire *,
Ce Vainqueur tout couvert de gloire,
Objet de nos triſtes regrets,
Qui du même ſang prit naiſſance,
Par ſes exploits & ſes haut faits,
En fit moins qu'elle pour la France.

IV. Couplet.

A ta joie, aimable Princeſſe,
Toute l'Europe s'intéreſſe ;
Et cet événement flatteur
Qui loin de nous chaſſe la guerre,
Ne fait pas notre ſeul bonheur,
Mais celui de toute la terre.

* *Le Maréchal de Saxe.*

V. COUPLET.

Poursuis, comble notre espérance ;
Remplis tous les vœux de la France ;
Donne des freres a ton Fils ;
Au Peuple qui déja t'adore,
Par des bienfaits d'un si grand prix
Tu deviendras plus chere encore.

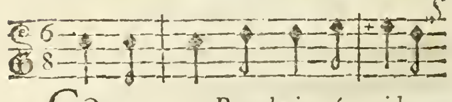
SUR DIFFERENS ÉVÉNEMENS.

SUR LA BATAILLE DE PARME.

LA PARME.

Fanfare de M. Dampierre.

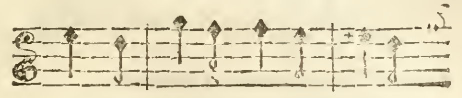
PREMIER COUPLET.



COmment ton Peuple intré- pide,



Lou-is, ne vain-croit-il pas ?



C'est Mi- ner-ve qui pré- side



Aux Con- seils dans tes E- tats ;



Et Mars lui-mê-me qui gui-de



Tes trou-pes dans les com- bats.

II. COUPLET.

Qu'il est heureux d'être pere
    Et Roi de pareils sujets !
Aucun peuple de la terre,
    Avant nous, fut-il jamais
Si terrible dans la guerre,
    Et si galant dans la paix ?

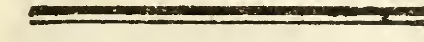
III. COUPLET.

Vingt ans de paix, ſans allarmes,
N'ont point rouillé nos guerriers ;
Et ſans regretter les charmes
De leurs paiſibles foyers,
On les voit courir aux armes,
Changer leur mirthe en lauriers.

IV. COUPLET.

Sonne, ſonne, ami Dampierre,
Ta fanfare à cette fois ;
C'eſt l'image de la guerre
Que l'on trace dans ces bois :
Ici le Cerf eſt par terre ;
Là bas l'Aigle eſt aux abois.



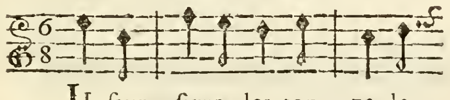


AUTRE

SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

Fanfare du même.
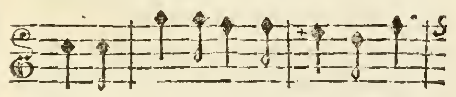
PREMIER COUPLET.



IL faut ſigna- ler ton ze- le,



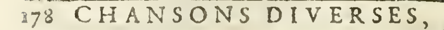
Dampierre, encore u- ne fois:



Qu'une fan- fa-re nou- velle Ré-



ſonne dans nos bois; U- nis





ta trompe a-vec cel-le De la



Dé-esse aux cent voix.

II. COUPLET.

Tes fameux chants de victoire
Méritent bien, selon moi,
L'être au Temple de Mémoire.
Heureux qui, comme toi,
Sçait éternifer la gloire
Et les plaisirs de son Roi!

III. COUPLET.

Philisbourg vient de se rendre,
Et voit tomber ses remparts:
Rhin fougueux, tu fais répandre
Tes eaux de toutes parts;
Mais pourrois-tu la deffendre
Contre un peuple de Césars?

IV. COUPLET.

Ainsi, pour sauver leur ville,
Le Xante & le Simoïs
Font un rempart inutile

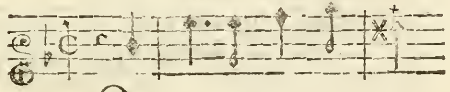
De leurs flots réunis :
Les Dieux protecteurs d'Achile,
Le sont-ils moins de Louis ?

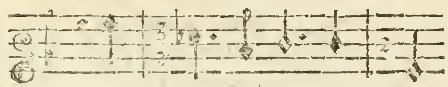
V. Couplet.

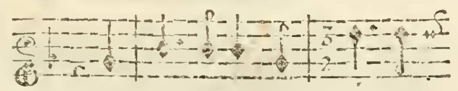
Mais du moins de notre histoire
Ces Héros te sont connus ;
Tu les vis couverts de gloire,
Malgré tes flots émus :
As-tu perdu la mémoire
Du passage de Tholus ?

AUTRE
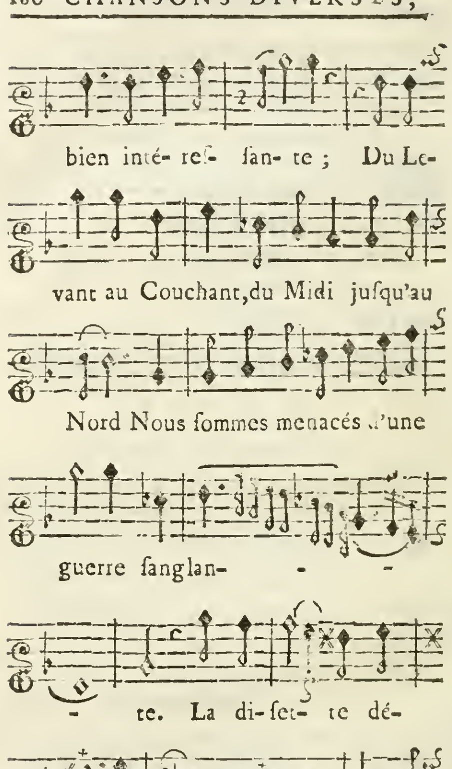
Sur la mort de l'Empereur. *





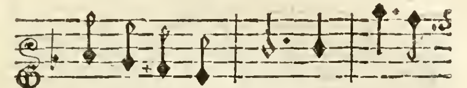


* *Charles* VI.

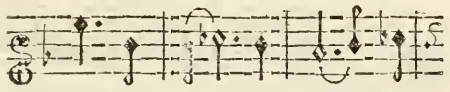

bien inté- reſ- ſan- te ; Du Le-
vant au Couchant,du Midi juſqu'au
Nord Nous ſommes menacés d'une
guerre ſanglan- - -
- te. La di-ſet- te dé-
ja dé- ſole aſſez ces lieux , É-



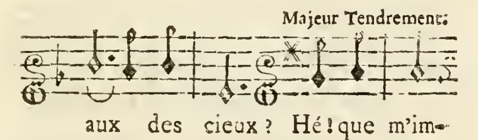
prou-ve- rons-nous donc tous



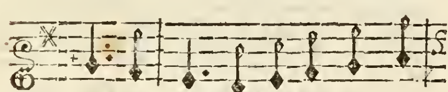
les fléaux des cieux ? É- prouve-



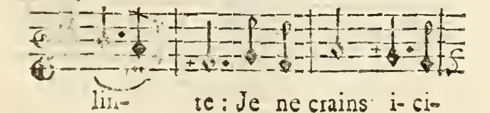
rons-nous donc tous les flé-
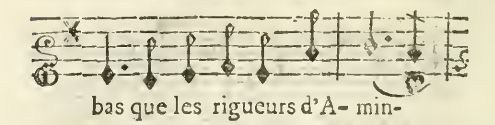


aux des cieux ? Hé ! que m'im-



porte à moi ? dit l'amoureux Phi-
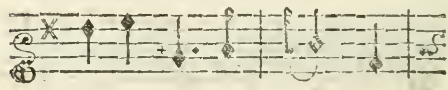


li- te : Je ne crains i- ci-



bas que les rigueurs d'A- min-

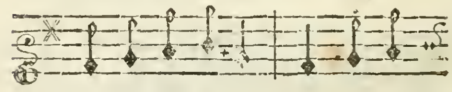
te, Et je ne recon-nois de



maître que ſes yeux. Dans



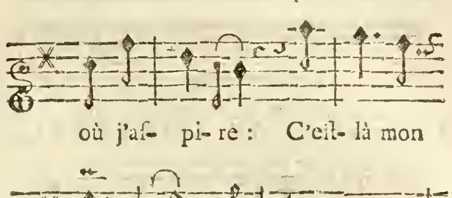
tout le monde en- tier eſt-
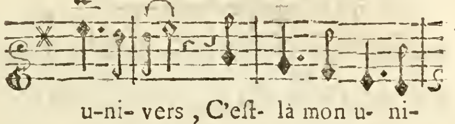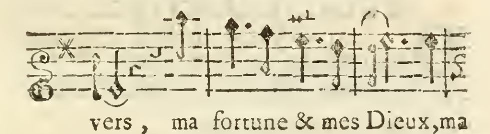


il un autre empi- re Que ce-
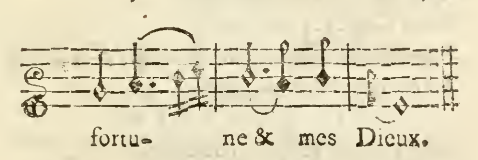


lui de ſon cœur ? C'eſt le ſeul


où j'aſ- pi- re : C'eſt- là mon


u-ni- vers , C'eſt- là mon u- ni-


vers , ma fortune & mes Dieux, ma


fortu- ne & mes Dieux.



AUTRE.

A MADAME DE LOWENDAL,

Sur la prise de Berg-op-zoom.

Sur l'air : De tous les Capucins du monde.

Cet air est noté à la page 267 du Tome II.

PREMIER COUPLET

De Lowendal aimable épouse,
Apprens, sans en être jalouse,
Que ton Héros avec vigueur
Vient d'enlever une Pucelle :
Prens part à sa gloire en ton cœur,
Tu n'avois de rivale qu'elle.

II. COUPLET.

Pour prendre enfin ce pucelage
Il falloit & tout son courage
Et toute son habileté ;
Car de cette vierge indomptée
Telle étoit l'intrépidité,
Que toujours on l'avoit ratée.

III. COUPLET.

Mais tu sçais sa valeur extrême,
Et tu peux juger par toi-même

Si contre un ſemblable vainqueur
Il eſt aiſé de ſe défendre ;
Non, il n'eſt ni place ni cœur,
Qu'il ne force enfin à ſe rendre.

IV. COUPLET.

Chantons ſa nouvelle victoire :
Quelle que puiſſe être ſa gloire,
Quoique rien ne trouble le cours
De ſes exploits & de nos fêtes,
Iſabelle ſera toujours
La plus chere de ſes conquêtes.

AUTRE
A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE SAXE.

Cette Chanſon fut faite à Avenet chez Mlle de Navarre après la bataille de Raucoux.

Sur l'air : De Navarre.

Cet air ſe trouve à la page 153 du Tome III.

PREMIER COUPLET.

DIGNE favori de l'Amour
Ainſi que de Bellone,

Que l'un & l'autre tour à tour,
    Maurice, te couronne.
Quel Héros plus galant que toi !
    Quelle valeur plus rare !
Quel ami plus digne d'un Roi
    De France & de Navarre !

II. Couplet.

Reviens, trop aimable Guerrier,
    Pour qui Mars se déclare :
Viens joindre à ton nouveau laurier
    Le mirthe de Navarre.
Hercule dont tu suis les pas,
    Que ta valeur égale,
Vainqueur au retour des combats
    Soupiroit près d'Omphale.

III. Couplet.

Ton Amante a tous les appas
    De cette aimable Reine,
Comme toi le cœur & le bras
    Du brave fils d'Alcmene.
Triomphez toujours tous les deux
    Par différentes armes,
Toi, par tes exploits glorieux,
    Navarre, par ses charmes.

AUTRE AU MÊME.

A l'occasion de l'Opera de Perſée *où tout le monde accouroit pour y voir le Maréchal de Saxe au retour de ſes campagnes glorieuſes, je dirai que dans celui d'*Armide, *Mlle Metz faiſant le rôle de la Gloire, préſenta au Maréchal dans les balcons du Théâtre où il étoit, une couronne de laurier que ſa modeſtie ne lui permit d'accepter qu'avec beaucoup de peine. Le lendemain le Comte de Saxe envoya à l'Actrice pour dix mille francs de pierreries.*

Sur l'air De Blot, *page 267 du Tome II.*

PREMIER COUPLET.

QUOIQUE l'Opera de Perſée
Soit une vieille piéce uſée,
Remiſe au Théâtre aſſez mal,
D'y courir tout Paris s'empreſſe,
Mais c'eſt notre grand Maréchal
Que l'on y court, & non la Piéce.

II. COUPLET.

Sur le défendeur d'Andromede,
Notre Héros à qui tout cede,
L'emporte en prudence, en valeur ;
Et ſa gloire eſt ſi véritable,
Que l'on peut dire ſans fadeur
Qu'il a réaliſé la fable.

III. COUPLET.

Tout ce qui se dit de Persée,
Sur son casque, sur son épée,
Sur son intrépide valeur,
Surtout sur sa prudence extrême;
Dans l'instant chaque spectateur
En fait l'apostrophe à lui-même.

IV. COUPLET.

Pour suivre en tout l'allégorie,
Junon, c'est la Reine d'Hongrie,
Charles, le monstre qu'il combat;
Et cette Andromede chérie,
C'est la France, c'est tout l'État
Qu'il sauve au péril de sa vie.

AUTRE
SUR LA MORT
De Madame la Duchesse de Chateauroux.

Sur l'air : Lisette est faite pour Colin.

Cet air se trouve à la page 258 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

QU'EST-IL arrivé de nouveau ?
D'où viennent tes allarmes ?

Tendre Amour, pourquoi ton bandeau
Eſt-il mouillé de larmes ?
Au lieu des plaiſirs & des jeux
Qui rioient ſur tes traces,
Dans un ſilence ſérieux
Je vois languir les Graces.

II. COUPLET.

Hélas ! qui n'en ſeroit touché !
Dit le Dieu de Cythere ;
Un objet plus beau que Pſyché,
Plus charmant que ma Mere,
Enfin l'aimable Chateauroux,
Digne objet de l'envie,
Victime des plus rudes coups,
Vient de perdre la vie.

AUTRE.

POUR M. LE DUC DE RICHELIEU,

Sur la priſe de Mahon.
Sur l'air Des Triolets
Cet air ſe trouve à la page 218 *du Tome* III.

PREMIER COUPLET.

QUAND on dit le grand Richelieu,
On n'entend plus ſon Eminence ;

C'eſt l'arriere petit neveu,
Quand on dit le grand Richelieu.
L'oncle étoit grand, j'en fais l'aveu;
Mais c'eſt le Maréchal de France;
Quand on dit le grand Richelieu,
On n'entend plus ſon Eminence.

II. COUPLET.

Des deux Héros du même nom
On peut faire un beau parallele;
Pour moi je ſuis pour le ſecond
Des deux Héros du même nom;
Et le ſiege de Port-Mahon
Vaut bien celui de la Rochelle.
Des deux Héros du même nom
On peut faire un beau parallele.

III. COUPLET.

Fronſac en tout eſt ſon portrait;
Ne craignez pas qu'il dégenere.
Pour la gloire il part comme un trait
Fronſac en tout eſt ſon portrait.
Également il ſemble fait
Et pour l'amour & pour la guerre.
Fronſac en tout eſt ſon portrait;
Ne craignez pas qu'il dégenere.

IV. COUPLET.

Il ſera, comme ſon papa,
Bon au poil & bon à la plume;
Galant, vaillant & cetera,
Il ſera comme ſon papa.
De quel air cet aiglon déja
Porte le tonnerre & l'allume.
Il ſera, comme ſon papa,
Bon au poil, & bon à la plume.

AUTRE

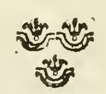
SUR LE MÊME SUJET.

Sur l'air : De la marche des Houlans.

Cet air ſe trouve à la page 293 du Tome II.

VOilà donc
Port-Mahon
Perdu pour Albion,
Cette orgueilleuſe & fiere nation
Si pleine d'ambition,
Et pour nous d'averſion,
Qui dans toute occaſion
Avec indiſcretion,
Inſultoit à notre Pavillon

Et nous attaquoit ſans raiſon.
Si Louis paroît bon
Et doux comme un mouton,
Quand on l'irrite, c'eſt un lion.
A Richelieu, vrai Scipion,
Son brave compagnon,
Il dit : ſoutiens l'honneur de ton nom
Et du Cardinal le renom.
Va me venger de l'affront
Que ces Corſaires nous font.
Richelieu, nouveau Jaſon,
Part & brave l'aquilon.
Quelle premiere leçon
Pour Fronſac & pour d'Egmon,
Que cette expédition
De dure digeſtion ?
Mais j'aurois bien été caution
Qu'il emporteroit la Toiſon.
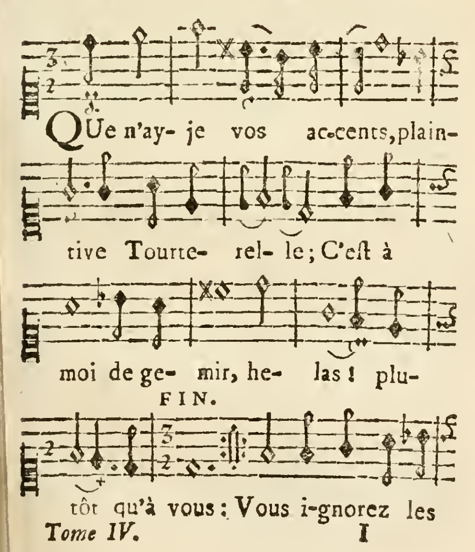


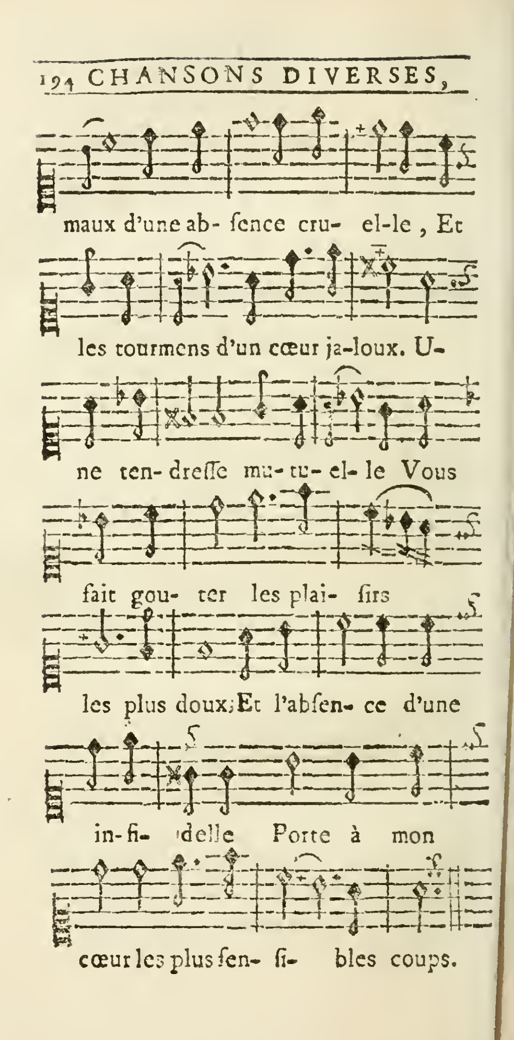
LA VOLIERE.

A MADAME DE LA MARTELLIERE.

Ce Recueil est celui dont il a été fait mention à la page 136 du Tome premier.

LA TOURTERELLE.

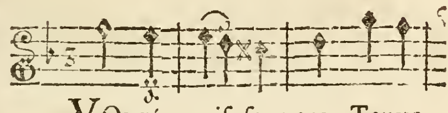



maux d'une ab- ſence cru- el-le , Et
les tourmens d'un cœur ja-loux. U-
ne ten- dreſſe mu- tu- el- le Vous
fait gou- ter les plai- ſirs
les plus doux; Et l'abſen- ce d'une
in- fi- delle Porte à mon
cœur les plus ſen- ſi- bles coups.

AUTRE
LES TOURTERELLES
DE MONSIEUR DORNEL,

Organiſte de Sainte Genevieve.

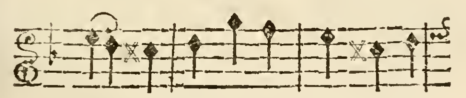
Piéce de Clavecin parodiée.



VOs gé- miſ- ſe-mens , Tourte-

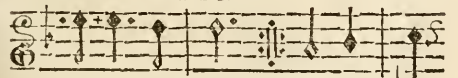


rel- les , vos ac- cens Des par-



faits a-mans Expri- ment & flat-

FIN.



tent les tour-mens. Les plus heu-
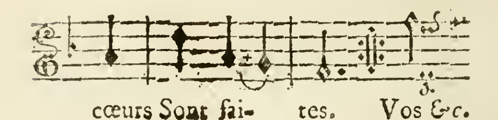


reux a- mours Eprou- vent toujours



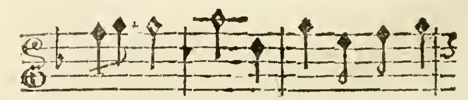
Des peines ſe- crete : Les plain-



tes, les lan-gueurs Pour les tendres



cœurs Sont fai- tes. Vos &c.



Comme vous, D'Amour je ſens les

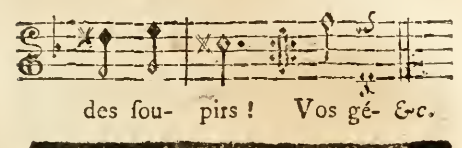


Coups. Qu'ils ſont doux ! Mais au ſein





des plai- ſirs On peut pouſſer
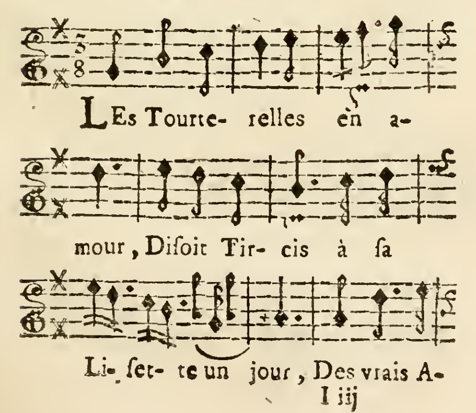


des ſou- pirs ! Vos gé- &c.

AUTRE.

LES TOURTERELLES ET LES MOINEAUX,

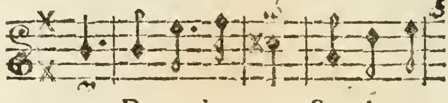
Mouvement gracieux.



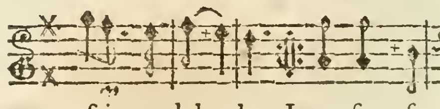
LEs Tourte- relles en a-

mour, Diſoit Tir- cis à ſa

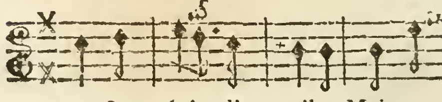
Li- ſet- te un jour, Des vrais A-
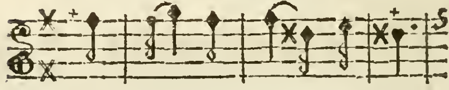


mans , Des vrais amans Sont le par-



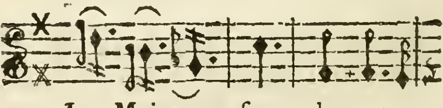
fait model- le : Leurs feux sont



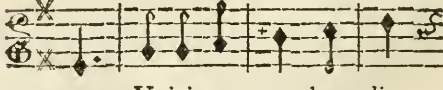
constans , lui dit- elle ; Mais que



leurs tons sont lan- goureux !



Les Moineaux sont plus amou-



reux. Voici ce que leur dit ,

pour fi- nir la querel- le, Le Ber-

ger Phi-lé- mon, l'O- ra- cle
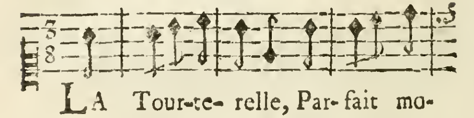
du ha- meau: Que l'A- mante

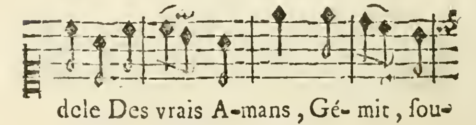
soit Tour- te- rel- le, Et que l'A-

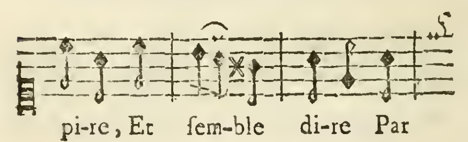
mant soit franc Moineau. neau.

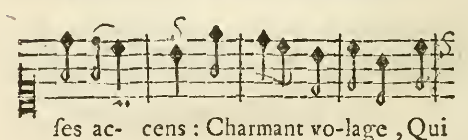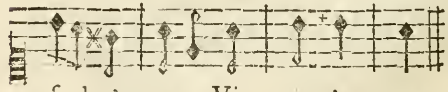


AUTRE
LA TOURTERELLE.
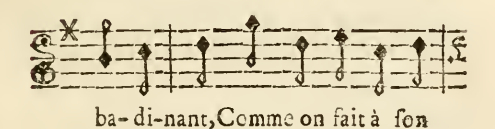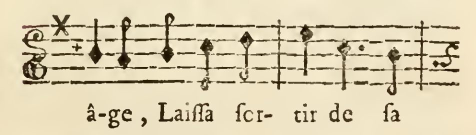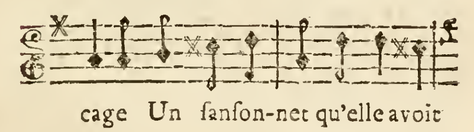










AUTRE.

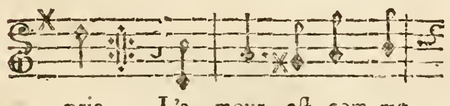
LE SANSONNET.
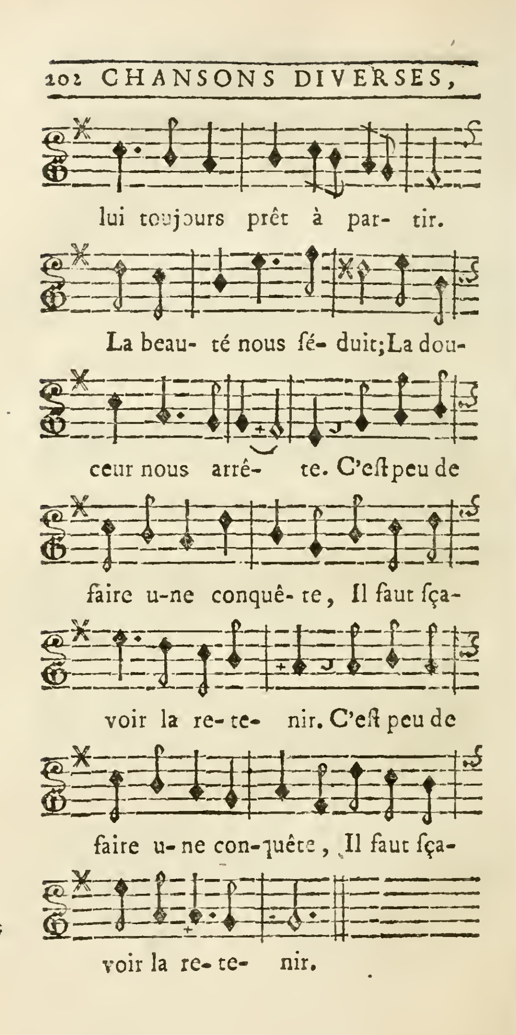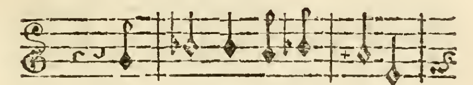











lui toujours prêt à par- tir.
La beau- té nous sé- duit; La dou-
ceur nous arrê- te. C'est peu de
faire u-ne conquê- te, Il faut sça-
voir la re- te- nir. C'est peu de
faire u- ne con- quête, Il faut sça-
voir la re- te- nir.

AUTRE.

LE PHENIX.



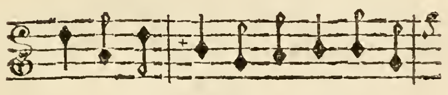
TOut A- mant eſt, à l'en- tendre,
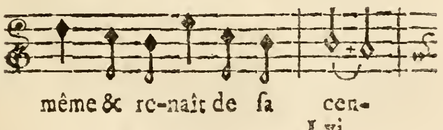


D'A-mour plus d'une fois mort



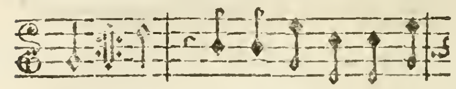
& reſſuſ- ci- té, Comme ce Phé-



nix ſi van- té, Qui ſe brûle lui-



même & re-naît de ſa cen-
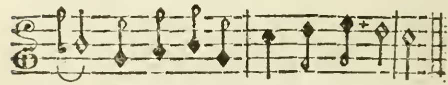


dre. Mais cet Oiseau si merveil-



leux Ne fut ja-mais qu'une chi-



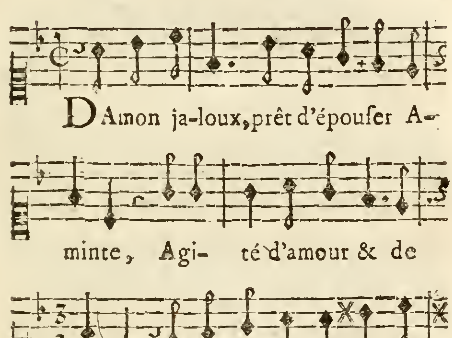
mere ; Ou s'il en est un sous les

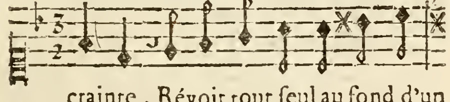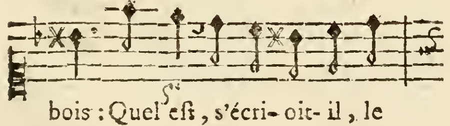


Cieux, Il n'habi-te point à Cithè-re.
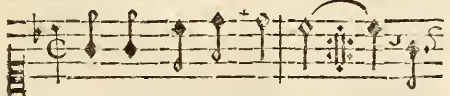


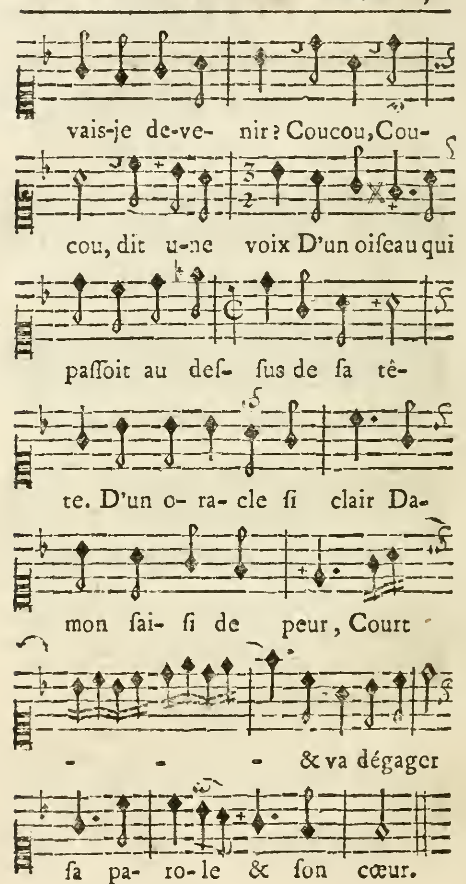
AUTRE
LE COUCOU.





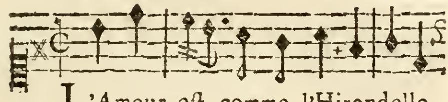





vais-je de-ve- nir? Coucou, Cou-
cou, dit u-ne voix D'un oiseau qui
passoit au des- sus de sa tê-
te. D'un o- ra- cle si clair Da-
mon sai- si de peur, Court
- - - & va dégager
sa pa- ro- le & son cœur.

AUTRE.

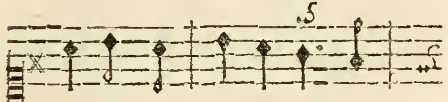
L'HIRONDELLE.



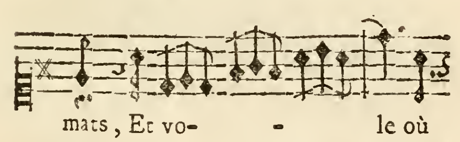
L'Amour est comme l'Hirondelle



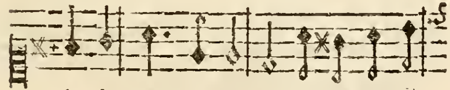
Qui n'aime que les doux climats;
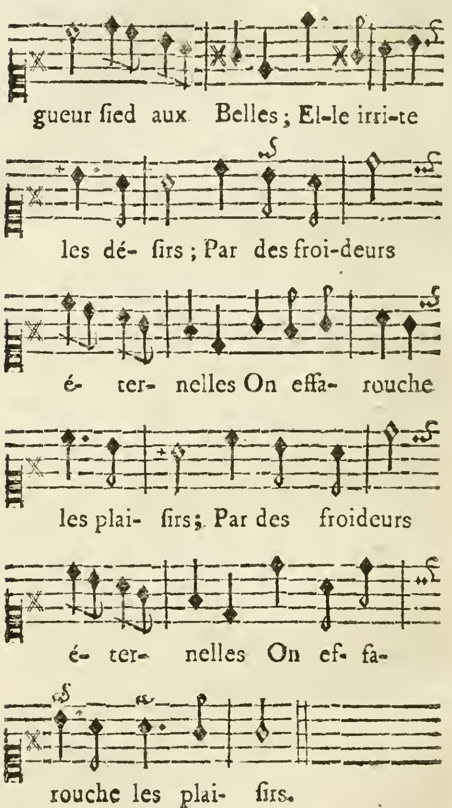


Il craint la gla-ce & les fri-



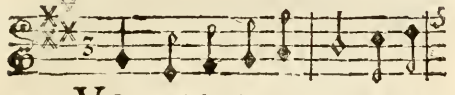
mats, Et vo- - le où



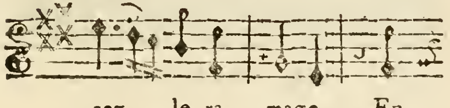
la douceur l'appelle. Un peu de ri-


gueur ſied aux Belles ; El-le irri-te
les dé- ſirs ; Par des froi-deurs
é- ter- nelles On effa- rouche
les plai- ſirs ; Par des froideurs
é- ter- nelles On ef- fa-
rouche les plai- ſirs.

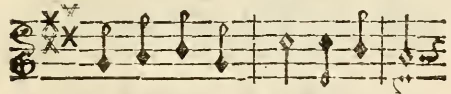
AUTRE
LE ROSSIGNOL.
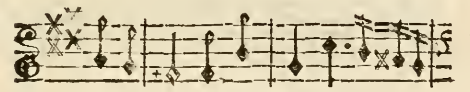


Vous, qui du Roſſi- gnol ad-mi-



rez le ra- mage, En-



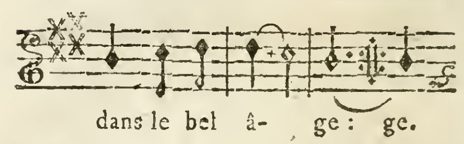
tendez vous, I- ris, ſes ai- ma-



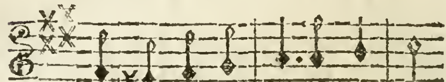
bles leçons? Il vous dit dans ſes



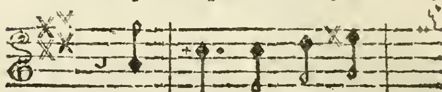
ten- dres ſons : Aimez, ai-mez



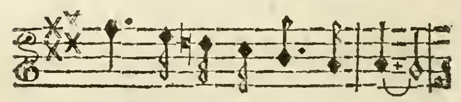
dans le bel â- ge: ge.



Dès qu'il a paſ- ſé le printems,



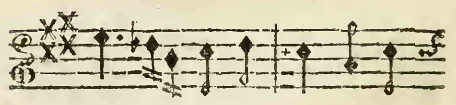
Sa voix dans nos ha-



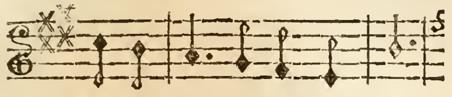
meaux ne ſe fait plus en- ten-



dre. Par ce ſi- lence, I- ris, il



ſem-ble vous ap- pren-dre, Que



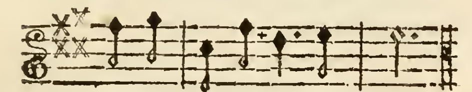
pour ai- mer il n'eſt qu'un tems.



Par ce ſi-lence, I- ris, il



ſemble vous appren-dre, Que



pour ai- mer il n'eſt qu'un tems.



AUTRE
LE ROSSIGNOL.
A MADAME DE VILLEMUR,

En lui envoyant un Roſſignol le jour de ſa fête.

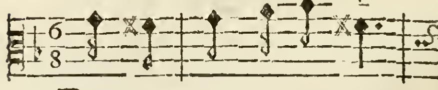
Sur l'air : A l'ombre de ce verd boccage.

Cet air ſe trouve à la page 193 du Tome II.

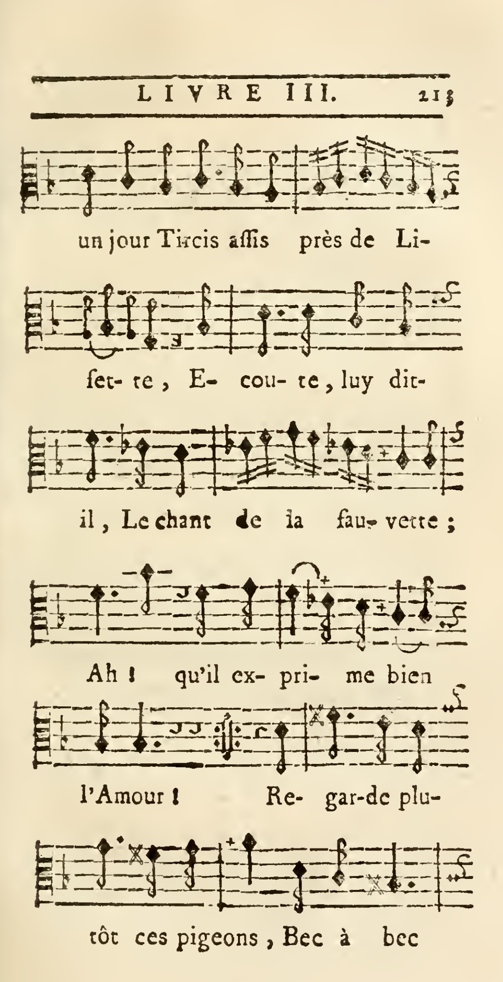
IRIS, je viens vous rendre hommage :
Vous formez les plus tendres ſons ;
Et quoiqu'on vante mon ramage,
Je viens prendre de vos leçons.
Je chante le Dieu de Cythere
Au printems quand je ſens ſes feux ;
Sans aimer, contente de plaire,
En tout tems vous l'exprimez mieux.

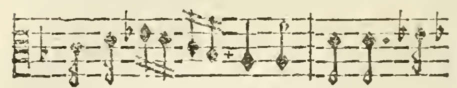
AUTRE
LA FAUVETTE ET LES PIGEONS.

Gracieuſement & Léger.

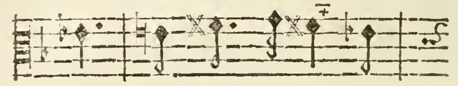


DAns le fond d'un Boſ-quet,

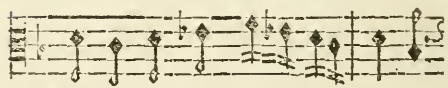

un jour Tircis assis près de Li-
set- te , E- cou- te , luy dit-
il , Le chant de la fau- vette ;
Ah ! qu'il ex- pri- me bien
l'Amour ! Re- gar-de plu-
tôt ces pigeons , Bec à bec
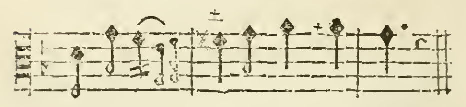


ſe bai-ſer ſans ceſſe ; Ils ſont mu-



ets ; mais leurs façons Ex-



- priment bien mieux la ten- dreſſe,



Que la fau- vette par ſes ſons.

AUTRE
LE PERROQUET.



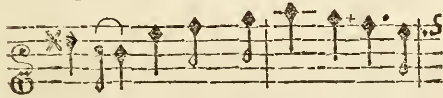
TOn Perroquet & ton A-mant Se



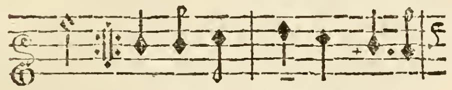
reſſemblent, Phi-lis, on ne peut davan-



tage. L'un eſt d'un très jo-li plu-
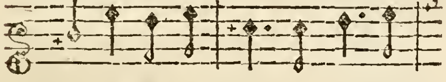


mage, Et l'autre eſt mis fort gala-



ment. Ils jaſent tous deux à mer-



veille ; Ils re- diſent à tout mo-



ment Des mots qui fra-pent notre o-



reille; Mais ſans raiſon ni ſen-timent.

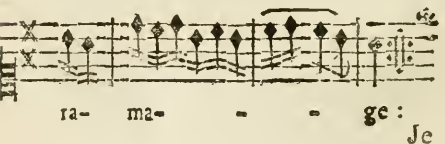
AUTRE
LE COQ.

C'Eſt le Coq de no- tre Vi-
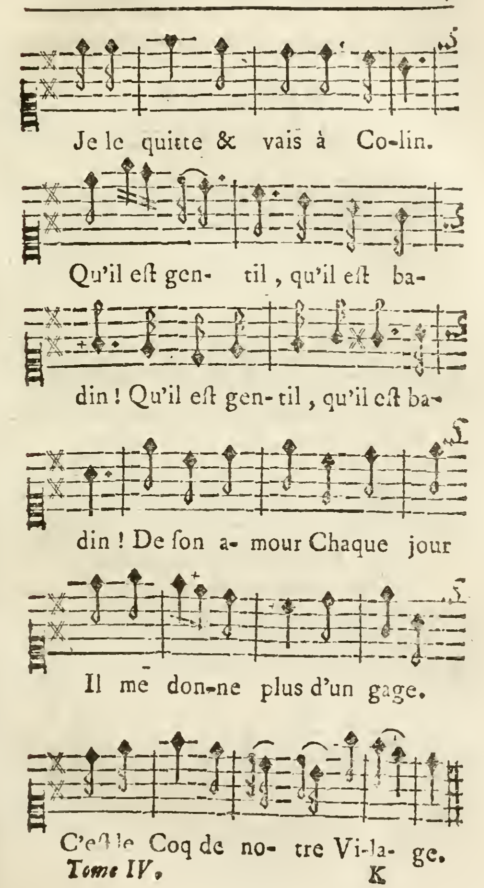
la- ge, Qui m'é- veille dès

le ma- tin; Mon E-poux, ré- veur
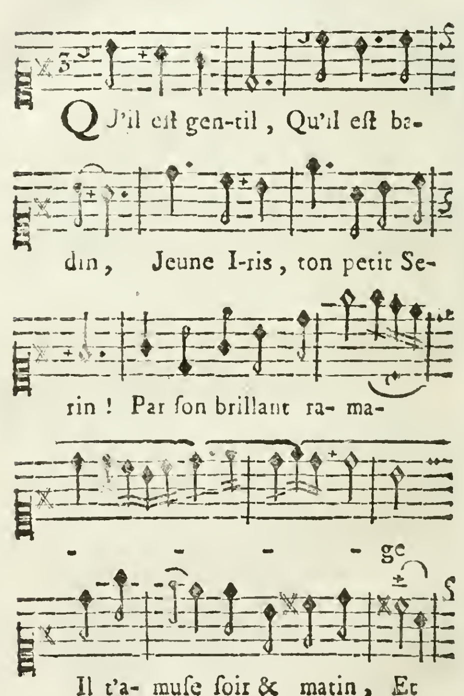
& cha- grin, N'entend ja-mais ſon

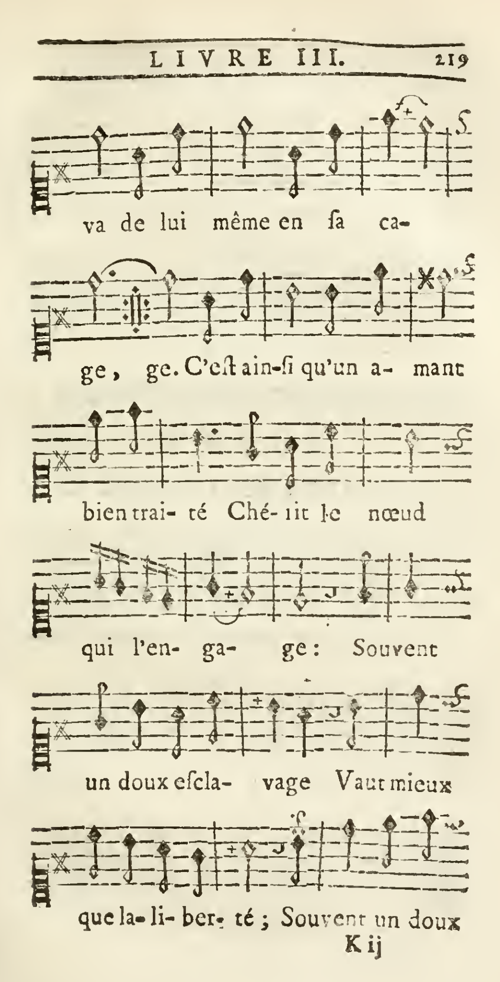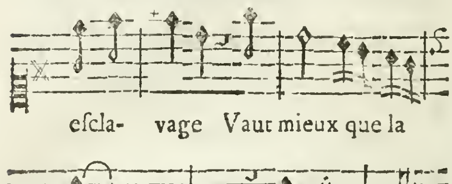


Je

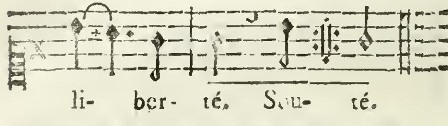

Je le quitte & vais à Co-lin.
Qu'il eſt gen- til, qu'il eſt ba-
din ! Qu'il eſt gen- til, qu'il eſt ba-
din ! De ſon a- mour Chaque jour
Il me don-ne plus d'un gage.
C'eſt le Coq de no- tre Vi-la- ge.

AUTRE
LE SERIN.
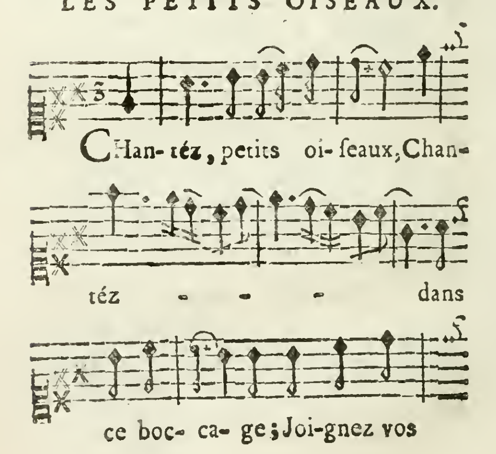



va de lui même en ſa ca-
ge, ge. C'eſt ain-ſi qu'un a- mant
bien trai- té Ché- rit le nœud
qui l'en- ga- ge : Souvent
un doux eſcla- vage Vaut mieux
que la- li- ber- té ; Souvent un doux

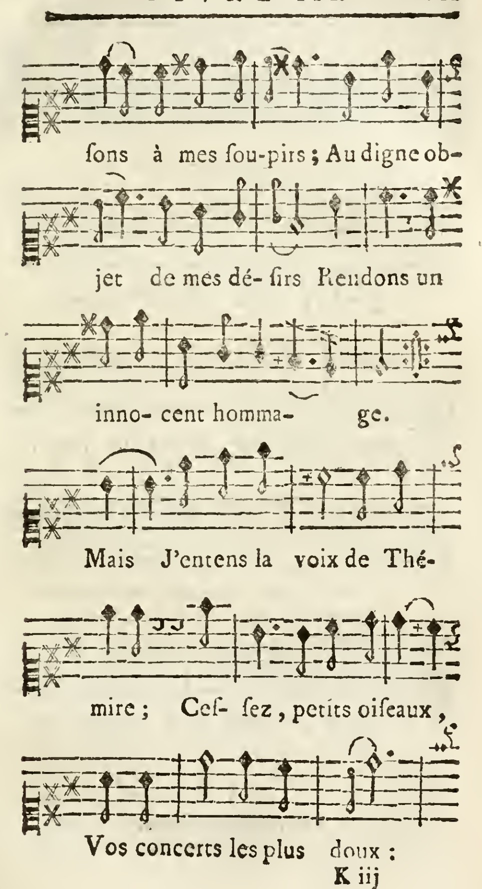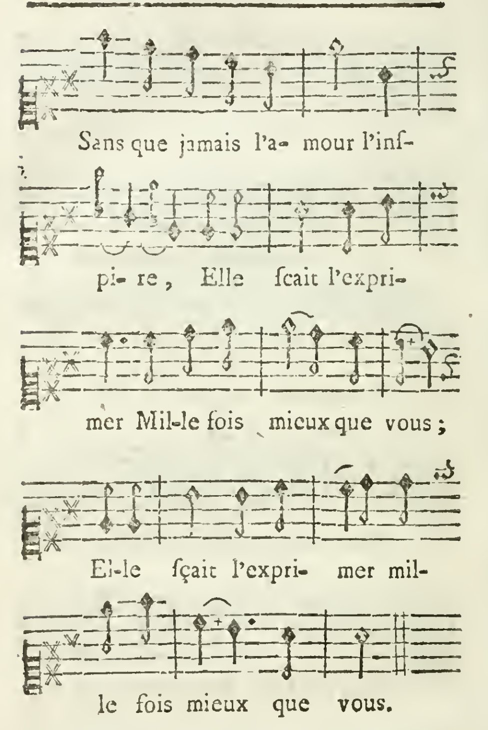




AUTRE

LES PETITS OISEAUX.

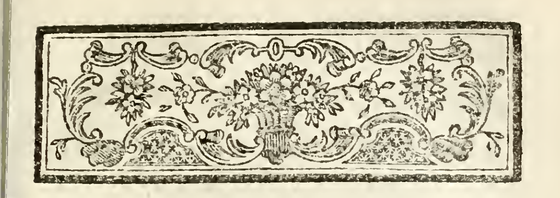



ſons à mes ſou-pirs ; Au digne ob-
jet de mes dé- ſirs Rendons un
inno- cent homma- ge.
Mais J'entens la voix de Thé-
mire ; Ceſ- ſez, petits oiſeaux,
Vos concerts les plus doux :



FIN

Du troiſiéme Livre.



CHANSONS DIVERSES.

LIVRE QUATRIE'ME.

LES THÉMIRÉIDES.

Cette Piéce & les suivantes ont été faites pour Madame Le Leu de Reims qui avoit déja été célébrée dans les volumes précédens. On en avoit fait un Recueil sous le titre de Thémiréides *, parce que l'Auteur donne partout à Madame Le Leu le nom de* Thémire. *Tous ceux qui ont connu cette Dame sçavent combien elle étoit aimable. Sa mort est marquée à la page 247 du deuxiéme volume. Cette premiere piéce est une Réponse à un Billet que Madame Le Leu écrivoit à M. l'Abbé de l'Attaignant , pour l'inviter à aller passer quelques jours chez elle à la campagne.*

RÉPONSE AU PETIT BILLET.

Sur l'air : Des Billets doux.

Cet air se trouve à la page 261 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

JE viens de recevoir enfin
Un billet de ta belle main,
Adorable Thémire ;
Que mon cœur en est enchanté !
Minerve même en vérité,
Ne sçauroit mieux écrire.

II. COUPLET.

Que de plaisir il m'a causé !
Combien de fois l'ai-je baisé
Avant que de le lire !
Sont-ce les plumes qu'à l'Amour
Ta main arrache chaque jour,
Que tu prens pour écrire ?

III. COUPLET.
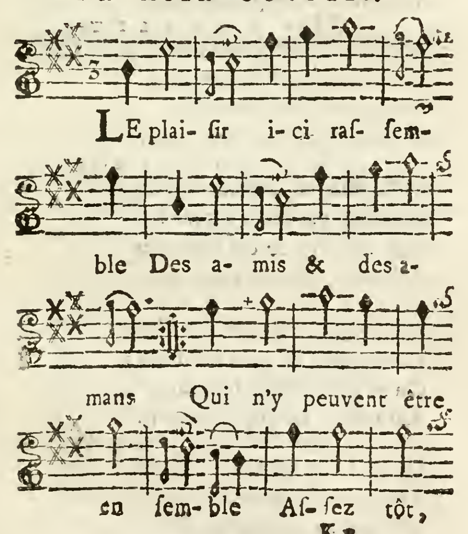
De cette main deux mots flateurs
Valent mieux que cent mille Auteurs
Qu'on perd son temps à lire ;
Ovide écrivit l'art d'aimer ;
Celui de plaire & de charmer,
C'est à toi de l'écrire.

AUTRE
LE SÉJOUR CHAMPETRE.

Cette piéce fut faite à la campagne, chez Thémire où l'Auteur avoit été invité, comme on l'a dit dans l'annotation précédente.

Sur l'air : Assez-tôt, & trop longtems.

PREMIER COUPLET.





II. COUPLET.

Sans cesse on les entend dire :
Ah ! que ces lieux sont charmans !
Peut-on être chez Thémire
Assez-tôt, ni trop longtems ?

III. COUPLET.

Zéphir, Flore & Philomele
Y préviennent le printems ;
On ne peut-être chez elle
Assez-tôt, ni trop longtems ?

VI. COUPLET.

Mille oiseaux sous ces ombrages
Redisent par leurs accens :
Peut-on être en ces boccages
Assez-tôt, ni trop longtems.

V. COUPLET.

Les Amours, les Ris, les Graces
En chorus s'en vont chantans :
On ne peut suivre ses traces
Assez-tôt, ni trop longtems.

VI. COUPLET.

De ces lieux le maître affable
Abonde en vins excellens ;
On ne peut être à sa table
Assez-tôt, ni trop longtems.

VII. COUPLET.

Je ne connois point de gîte
Auſſi bon à tout égard ;
On n'y peut venir trop vite ,
Ni s'enretourner trop tard.

VIII. COUPLET.

De la Maitreſſe & du Maître
Que les airs ſont engageans !
Chez eux l'on ne ſcauroit être
Aſſez-tôt, ni trop longtems.

AUTRE.

LE SOURIS ENCHANTEUR

Après avoir chanté le ſéjour champêtre où il ſe trouvoit avec Thémire, *l'Auteur célebre en détail les charmes de ſon* Héroïne.
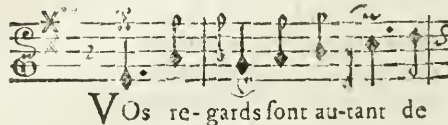
Sur l'air : Lorſque le Dieu de Cithere.

Cet air ſe trouve à la page 87 *de ce volume.*

EST-IL mortel que ne touche
Ce ſouris plein de douceur ?
Eſt-il quelqu'un ſi farouche
Dont il ne perce le cœur ?
Thémire , ſur votre bouche
Ah ! que l'Amour a l'air vainqueur !

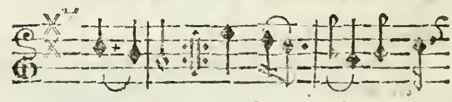
AUTRE
LES TENDRES REGARDS.

Tendrement.

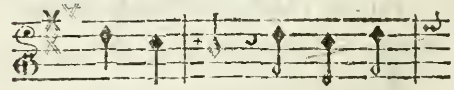


VOs re- gards ſont au-tant de

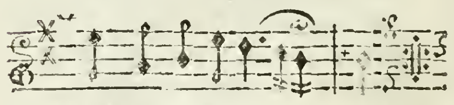
traits Du chamant vainqueur de Cy-



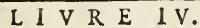
the- re. Qu'ils ſont tendres, qu'ils



ont d'at- traits! Que ces beaux

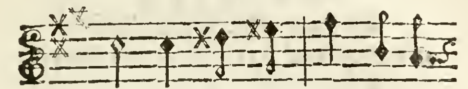


yeux ſont ſûrs de plai- re?

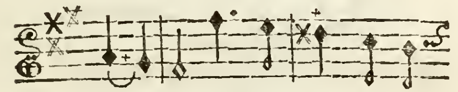




Si leurs o- racles etoient
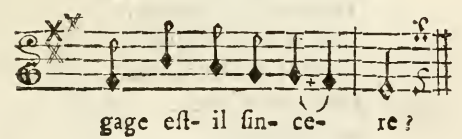


vrais, Qu'ils me rendroient téme-



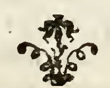
rai- re ! On croi-roit qu'ils ſont



in- diſ-crets; Mais leur lan-



gage eſt- il ſin- ce- re ?



AUTRE.

LA MAIN

Sur l'air : Que de gentilleſſe.

Cet air eſt noté à la page 240 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

QUELLE main charmante,
Appétiſſante !
Dieu ! qu'elle a de graces & d'appas ?
Non, non, la Déeſſe
De la jeuneſſe
N'a pas de plus beau bras.
Sous ſes doigts,
Plus beaux mille fois
Que ceux de l'Aurore,
Que la main de Flore,
Le plaiſir ſemble éclore.
Eſt-il rien de mieux
Sous les cieux ?
Quelle main charmante,
Appétiſſante !
Dieux ? qu'elle a de graces & d'appas !
Non, non, la Déeſſe
De la jeuneſſe
N'a pas de plus beaux bras.

II. COUPLET.

Si le destin,
Du plus glorieux empire
M'avoit fait naître souverain,
L'Amour qui m'inspire,
Auroit, Thémire,
Du Sceptre armé ta main.
Qu'elle main charmante,
Appétissante !
Dieu ! qu'elle a de graces & d'appas !
Non, non, la Déesse
De la jeunesse
N'a pas de plus beaux bras.

AUTRE

LA VOIX.

Voyez cet air à la page 143 du Tome III.

Que vos sons remplis de tendresse,
Vos accens doux & gracieux
Sçavent bien exprimer, Syrene enchanteresse,
L'amour qui brille dans vos yeux !

AUTRE.

LES GRACES.

Sur l'air : De la Musette d'Ajax.

Cet air se trouve à la page 268 du Tome II.

OUI, vous sçavez mieux qu'Armide
Le grand art de tout charmer ;
Et moi je sçais mieux qu'Ovide,
Thémire, celui d'aimer ;
Mais puis-je rester fidelle ?
Non, en vous toujours nouvelle
On croit aimer plus d'un objet ;
Prothée en suivant vos traces,
Épuiseroit son secret ;
Tour à tour toutes les Graces,
Voilà votre vrai portrait.



AUTRE
LES MÉTAMORPHOSES.

Sur l'air: Quand je vous ai donné mon cœur.

Voyez cet air à la page 245 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

QUAND je vous vois dès le matin,
Je crois que c'eſt l'Aurore :
Quand je vous trouve en un jardin,
Je crois y trouver Flore ;
Thémire, en vous je vois enfin
Tout ce que l'on adore.

II. COUPLET.

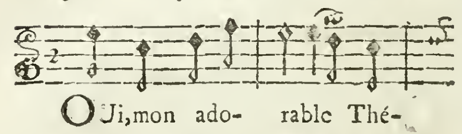
C'eſt Canente, dis-je tout bas,
A votre voix ſonore ;
Et dès que vous formez un pas,
Je dis : c'eſt Terpſicore ;
Enfin je vois dans vos appas
Tout ce que l'on adore.



AUTRE.

LA MIGNATURE.

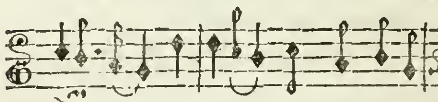
Gratieusement.
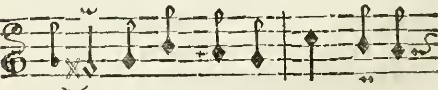


OUi, mon ado- rable Thé-



mire, J'a-perçois fans ceffe & j'ad-



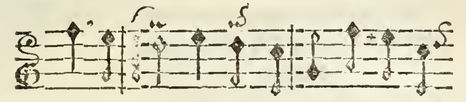
mi- re Des graces dans vos mouve-

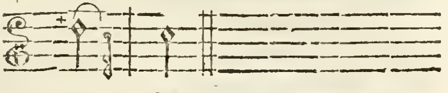


mens, Dans vos moindres faits des mi-



ra- cles, Vos régards font des





AUTRE.

LE PEINTRE FIDELE.

Sur l'air Du Menuet d'Exaudet.

Cet air se trouve à la page 314 *du Tome* II.

C'Est en vain
Que la main
De l'envie,
Thémire, voudroit en laid
Tracer votre portrait;
Mafoi je l'en défie.
Désarmés
Et charmés
D'un sourire,

Vos ennemis vous loüeroient
Dans le tems qu'ils croiroient
Médire.
Pour vous rendre ridicule,
Ils diroient que ſans ſcrupule
Vous prenez,
Enchainez
Par vos charmes,
Beaux & laids, jeunes & vieux,
Que tout rend à vos yeux
Les armes.
Que toujours
Mille amours
Sur vos traces
Par vos ſoins ſont rappellés,
Que vous les engeolés
Par mille & mille graces.
Que leurs traits
Sont défaits
Par les vôtres.
Et que vous faites ſi bien,
Qu'il ne reſte plus rien
Aux autres.

AUTRE.

LA TOILETTE.

Sur l'air : Sans le ſçavoir.

Cet air ſe trouve à la page 308 *du Tome. II.*

PREMIER COUPLET.

J'AI vû Thémire à ſa toilette ;
En un tour de main elle eſt faite ;
C'eſt un plaiſir que de la voir :
A peine un regard elle jette
Pour s'ajuſter ſur ſon miroir,
Et défairoit la plus coquette,
Sans le ſçavoir.

II. COUPLET.

Tout ſon fard n'eſt que de l'eau pure,
Une fleur toute ſa parure,
Ses cheveux ſont du plus beau noir,
Levres de corail, ſein d'albâtre
Qui ſemble forcer le mouchoir ;
L'air vainqueur d'une Cléopatre
Sans le ſçavoir.

III. Couplet.

Dès le matin telle eſt Thémire ;
Ajoutez-y ce doux ſourire
Qui ſemble donner de l'eſpoir.
Un teint de Lis ſemé de Roſes ,
Des graces le vrai réſervoir ,
Des yeux qui diſent mille choſes
Sans le ſçavoir.

AUTRE

LE MAITRE DU GOUT.

Thémire avoit prié l'Auteur de lui donner le goût du chant ; il lui répond par les couplets ſuivants.

Sur l'air : Que vous avez de ſures armes.

Cet air ſe trouve à la page 178 *du Tome III.*

Premier Couplet.

C'Est à l'amour ſeul de t'inſtruire ,
Et de ſeconder tes talens ;
Qu'elle ſyrene , par ſes chants
Mieux que toi l'exprime & l'inſpire ?

II. COUPLET.

De Philomele ſuis les traces ;
Chante ſeule & ſans inſtrument ;
Le meilleur accompagnement
Ne peut valoir celui des graces.
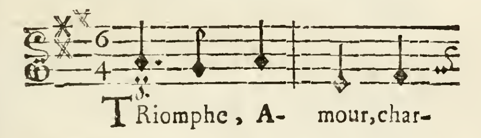
III. COUPLET.
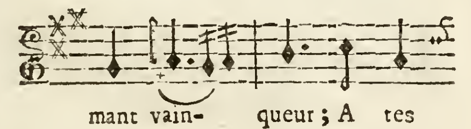
Sans ſçavoir ni loix ni meſure ,
Quel gozier plus doux , plus charmant !
Aucun art ne vaut le talent ;
Et le grand maître eſt la nature.
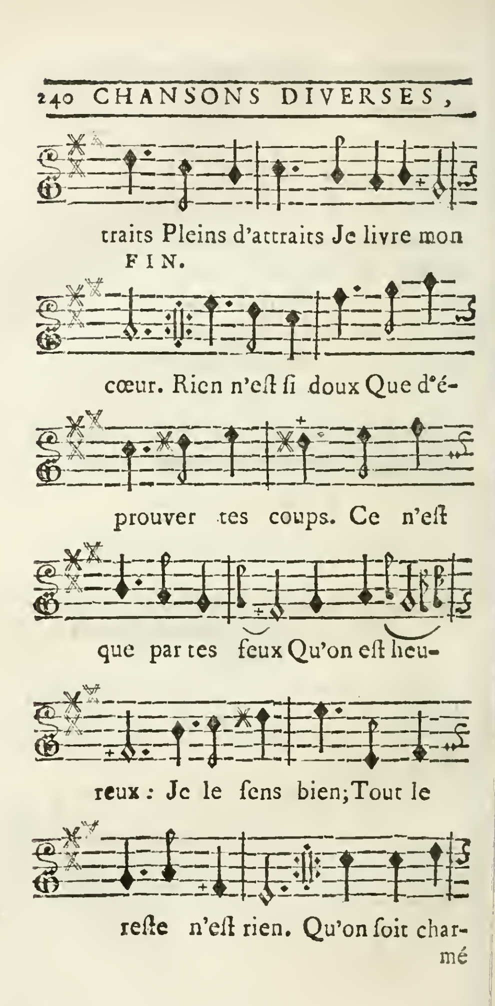
AUTRE.

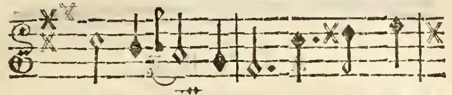
LE PLAISIR D'AIMER.

Charmé des attraits de Thémire , l'Auteur reſſent pour elle les prémiers feux de l'amour.

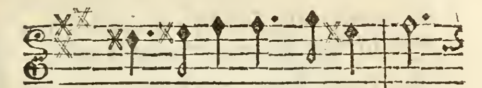




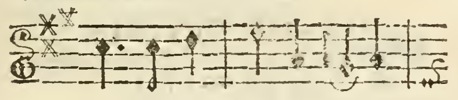

traits Pleins d'attraits Je livre mon
FIN.
cœur. Rien n'eſt ſi doux Que d'é-
prouver tes coups. Ce n'eſt
que par tes feux Qu'on eſt heu-
reux : Je le ſens bien; Tout le
reſte n'eſt rien. Qu'on ſoit char-
mé



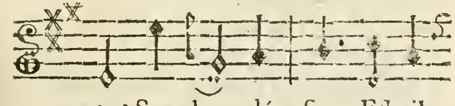
mé Sans être ai-mé ; Du moins on



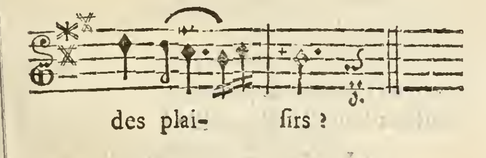
vit ; Autrement on lan- guit.



Eſt- ce exiſ- ter Que vé-gé-



ter ? Sans les dé- ſirs Eſt- il



des plai- ſirs ?

AUTRE
L'AMANT RESPECTUEUX.

L'Auteur enchanté des charmes de Thémire, *lui fait cette déclaration respectueuse.*

Sur l'air : Babet, que t'es gentille.

Cet air est noté à la page 260 du Tome III.

PREMIER COUPLET.

TU peux par ton aspect
Animer une souche ;
Mais un juste respect
Doit me fermer la bouche.
Au fond de mon cœur
Cachons donc l'ardeur
Dont je sens qu'il pétille :
Si j'en suivois le mouvement,
Si j'écoutois le sentiment,
Ah ! je dirois tout uniment :
Morbleu ! qu'elle est gentille !
Morbleu ! qu'elle est gentille !

II. COUPLET.

Une divinité
Toujours trop respectable,

Quoique grace & beauté
Nous la rendent aimable,
Impose des loix,
Étouffe la voïx
Lorsque le cœur pétille.
On ne l'offense pourtant pas
Lorsque, charmé de ses appas,
On soupire & l'on dit tout bas :
Morbleu ! qu'elle est gentille !
Morbleu ! qu'elle est gentille !

AUTRE
LE NOUVEL ANACRÉON.

Charmée de toutes les choses flateuses que l'Auteur disoit si agréablement à Themire, elle lui donna le nom de Nouvel Anacreon.

Sur l'air : Nous sommes précepteurs, &c.

Voyez cet air noté à la page 238 du Tome II

PREMIER COUPLET.

VOus m'apellez Anacréon ;
Je dois donc vous nommer Climene ;
Puisque c'est elle, ce dit-on,
Qui sçut l'arrêter dans sa chaîne.

II. COUPLET.

Vieux comme je ſuis aujourd'hui,
Il fut amant de cette belle;
Je ſuis amoureux comme lui;
Vous n'êtes pas moins belle qu'elle.

III. COUPLET.

Parmi les Ris & les Amours
Il paſſa toute ſa jeuneſſe;
Il fut fixé dans ſes vieux jours
Par cette charmante maitreſſe.

IV. COUPLET.

En changeant tous les jours d'objets
J'ai paſſé mon printems de même;
Mais aujourd'hui c'eſt pour jamais,
Je le ſens bien, que je vous aime.

V. COUPLET.

Il écrit qu'en rêvant un jour,
Il crut voir le Dieu de Cythere,
Chargé de plomb, peſant & lourd,
Qui l'atteignoit dans ſa carriere.

VI. COUPLET.

Le cœur rempli de vos attraits,
Lorſque je dors, à vous je ſonge;
J'ai fait même rêve à peu près;
Et ceci n'eſt pas un menſonge,

VII. COUPLET.

L'Amour, ſans aîle, ſans bandeau,
M'apparut donc la nuit derniere,
Me mettant en main ſon flambeau,
Aux pieds une chaîne légere.

VIII. COUPLET.

Ce Dieu me paroiſſoit plus beau
Et moins badin qu'à l'ordinaire;
Pour votre Anacréon nouveau
L'enigme paroît aſſez claire.

IX. COUPLET.

J'entrevois donc le même ſort,
Climene, & ce rêve préſage
Que je dois juſques à la mort
Vous aimer d'un amour plus ſage.

AUTRE.

LA BEAUTÉ TOUJOURS NOUVELLE.

Sur l'air : L'Amant frivole & volage.

Cet air ſe trouve à la page 317 *du Tome III.*

PREMIER COUPLET.

POUR vous, aimable Thémire,
Je ne tarirai jamais;

Vous verrez toujours ma lyre
Prête à chanter vos attraits ;
Comme en vous toujours je trouve
Quelques nouveaux agrémens,
De même mon cœur éprouve
Mille nouveaux ſentimens.

II. Couplet.

Ah ! que l'on a d'éloquence
Quand on eſt bien amoureux !
Quand on dit ce que l'on penſe,
Ce qu'inſpirent de beaux yeux,
Le fond eſt toujours le même ;
Et l'Amant dans ſes chanſons
N'exprime que, *Je vous aime* ;
Mais c'eſt en mille façons.

III. Couplet.

Vous m'êtes toujours nouvelle ;
Et lorſque je vous revois,
Je vous trouve toujours belle
Plus que la derniere fois ;
C'eſt une façon de dire,
C'eſt une attitude, un pas,
C'eſt un regard, un ſourire
Que je ne connoiſſois pas.

AUTRE.

L'AMANT CONSTANT.

Voyez cet air sur les paroles Je t'offense & n'en suis point maître, *à la page* 115 *du Tome III.*

DE changer je ne suis plus maître ;
Rien ne peut guérir ma langueur.
C'est Thémire qui l'a fait naître,
Amour, raison, tout parle en sa faveur :
Sans l'aimer on ne peut la connoître ;
Pour charmer elle n'a qu'à paroître,
Et l'on ne peut lui refuser son cœur.

AUTRE.

LE REVE.

Sur l'air De la Musette d'Ajax.

Cet air est noté à la page 268 *du Tome II.*

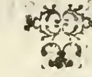
PREMIER COUPLET.

JE goute mille délices
Avec vous toute la nuit ;

J'éprouve mille ſupplices
Près de vous quand le jour luit.
Cette nuit derniere encore
Plein du feu qui me dévore,
Et par un fol amour ſéduit,
Je vous voyois toute émue,
Et plus belle que Junon;
Je n'embraſſois qu'une nue
Comme le pauvre Ixion.

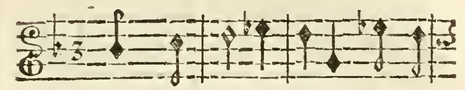
II. COUPLET.

Etes-vous cette Diane
Qu'Endimion amoureux
Croyoit voir dans ſa cabane
Sitôt qu'il fermoit les yeux?
Je jouis quand je ſommeille;
Et dès que je me réveille
Tout fuit; je ceſſe d'être heureux.
Si l'erreur & le menſonge
Cauſent tant de volupté,
Si tel eſt l'effet d'un ſonge,
Que ſeroit la vérité?

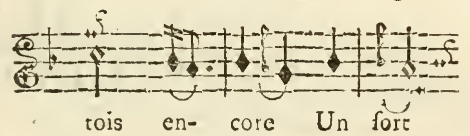


AUTRE.

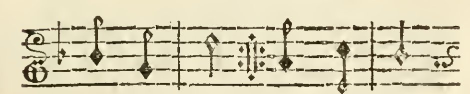
LE RÉVEIL.



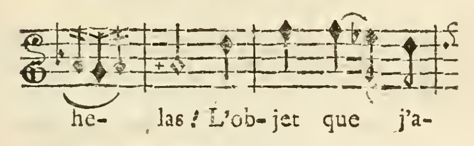
AH ! cruelle au- rore ! Je goû-



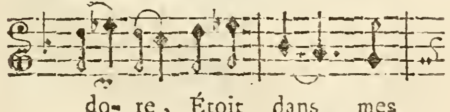
tois en- core Un fort



plein d'ap-pas : Quel dommage,



he- las ! L'ob- jet que j'a-



do- re, Étoit dans mes

bras. Ce n'étoit qu'un

rê-ve ;Mais à mes tourmens De

ſi doux momens Sont u- ne

treve ; Et ce men-ſonge &

cette erreur Sont un vrai bonheur.



AUTRE.

LA PETITE CONSOLATION.

Sur l'air : Ça fait toujours plaisir.

Cet air est noté à la page 195 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

De l'aimable Thémire
Mon cœur est amoureux ;
Elle ne fait que rire
De mes plus tendres feux.
Sa froideur est extrême ;
Je ne puis la fléchir ;
Mais qu'importe ? je l'aime :
Ça fait toujours plaisir.

II. COUPLET.

Quoique sans espérance
J'aime mieux ses rigueurs
Ou son indifference
Que d'être heureux ailleurs.
Si j'osois plus prétendre
Je m'en ferois bannir ;
Mais la voir & l'entendre
Ça fait toujours plaisir.

III. COUPLET.

Cette beauté charmante
Prend plaisir à mes sons,
Et lorsque je la chante
Elle aime mes chansons :
Si j'éxerce ma muse,
C'est pour la divertir :
Du moins quand on amuse
Ça fait toujours plaisir.

IV. COUPLET.

J'y suis sans conséquence ;
Mais mon jaloux rival
Enrage quand il pense
Que je n'y suis pas mal ;
Cela le désespere ;
Il ne peut m'y souffrir ;
Il croit qu'on me préfere ;
Ça fait toujours plaisir.



AUTRE.

LES FRERES QUETEURS.

Sur l'air : Eſt-c' que ça ſe demande.

Cet air eſt noté à la page 263 du Tome III.

PREMIER COUPLET.

THÉMIRE, vous voulez ſçavoir
Si je vous aime encore :
Doutez-vous de votre pouvoir ?
Hélas ! je vous adore.
Mon cœur conſtant toujours vous rend
Ce qu'il faut qu'il vous rende ;
Mais par vous-même jugez-en :
Eſt-c' que ça ſe demande ?

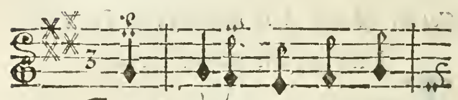
II. COUPLET.

Ah que vos yeux ſont ſéducteurs !
Que leur regard eſt tendre !
De ces aimables enchanteurs
Quel cœur peut ſe deffendre ?
De ces charmans Freres quêteurs
Que l'éloquence eſt grande !
Baiſſez-les donc ces yeux vainqueurs ;
Eſt-c' que ça ſe demande ?

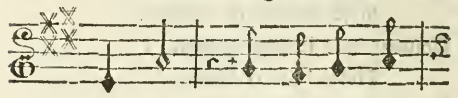
AUTRE.

LA TENDRE PLAINTE.

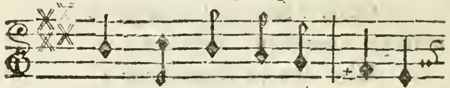
Au moment de quitter Thémire l'Auteur lui adreſſe ce couplet.



GRands Dieux! Qu'ils ſont heu-



reux Ceux qui peuvent tou-



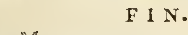
jours vous voir & vous ſuivre !

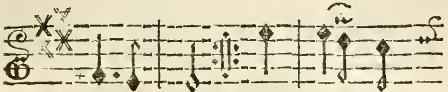


Eſt-il un ſort plus doux Que



de pouvoir paſſer ſes jours

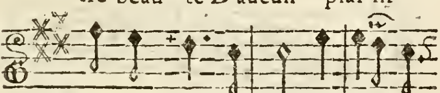

FIN.


a-vec vous ? Lorſ- que l'on
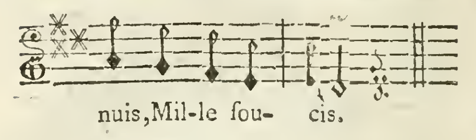

a gou- té Quelque temps le plai-

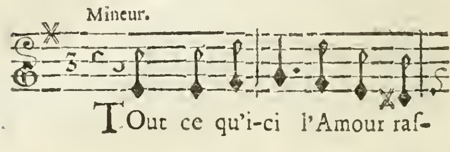

ſir d'y vi-vre, D'au-cune au-
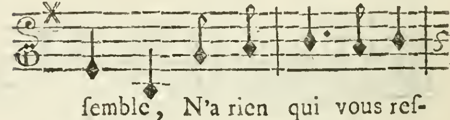

tre beau- té D'aucun plai-ſir

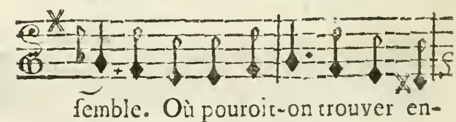

on n'eſt plus ten- té ; Et l'abſen-
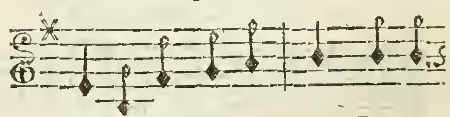

ce nous livre A mille en-

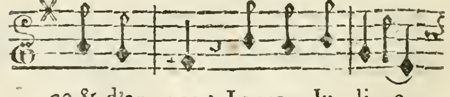

nuis, Mil-le ſou- cis.

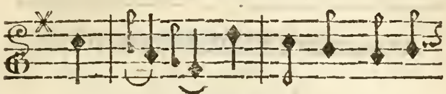

Mineur.
TOut ce qu'i-ci l'Amour raſ-


ſemble, N'a rien qui vous reſ-

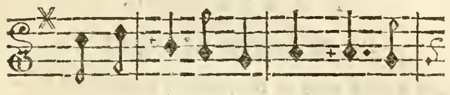

ſemble. Où pouroit-on trouver en-


ſemble Tant d'agré- mens, De gra-
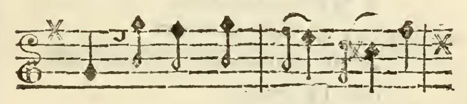

ce & d'ap- pas ? Laure, Ju- li- e,



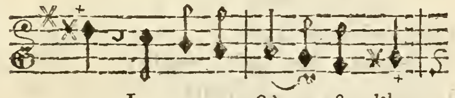
Lef- bi- e, A- minte, Cori-



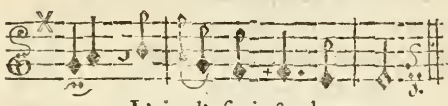
ne, Dé- li- e ne vous valoient



pas. En vous tout eſt en- chan-



teur, Le cara- ctè- re & l'hu-



meur, L'air, l'eſprit & le cœur.

Au Majeur.

AUTRE.

L'ABSENCE.

Sur un menuet de l'Opera.

Cet air est noté à la page 257 du Tome III.

NON l'Absence
Ne sçauroit affoiblir mes feux
Ni ma constance.
Non l'absence
Ne me rend pas moins amoureux.
Au cher objet
Que j'adore en secret
Malgré moi sans cesse je pense ;
Et tout, sans lui ressembler,
Ne sert qu'à le rappeller.
Non le tems ni l'absence
Ne sçauroit affoiblir mes feux
Ni ma constance.
Non l'absence
Ne me rend pas moins amoureux.
Tout ce qu'on voit ici
De charmant ou de joli
Ne sçauroit m'engager

Un ſeul moment à changer.
En comparant leurs traits
Avec tes attraits,
Aimable Thémire,
Sans ceſſe on m'entend dire :
Rien ne peut affoiblir mes feux
Ni ma conſtance.
Non l'abſence
Ne me rend pas moins amoureux.

AUTRE
LES REGRETS.

Sur l'air : Ne v'la-t-il pas que j'aime.

Cet air eſt noté à la page 149 *de ce volume.*

PREMIER COUPLET

QUE le tems coule lentement
Loin de ce qu'on deſire !
Mais qu'il vole rapidement
Auprès de ma Thémire !

II. COUPLET.

Les beaux jours ſont indépendans
De Flore & de Zéphire ;

Et l'hiver même ils ſont charmans
Auprès de ma Thémire.

III. Couplet.

Je déteſte à préſent Paris
Et l'air qu'on y reſpire ;
Je dirois de même à Cypris
Éloigné de Thémire.

IV. Couplet.

Je ne peux plus dans un repas
Boire, chanter, ni rire.
Trop triſte quand je ne vois pas
Les yeux de ma Thémire.

V. Couplet.

Aux petits ſoupers de la Cour
Je dirois au Roi : Sire,
Chacun peut avoir ſon amour ;
Moi, j'aime ma Thémire.

VI. Couplet.

Vous êtes heureux d'être Roi ;
On chérit votre empire ;
Mais que je me plais ſous la loi
De ma belle Thémire !

VII. Couplet.

Quand je ſerois parmi les Dieux
Dans le céleſte Empire,

Je ne me trouverois pas mieux
Si j'étois ſans Thémire.

VII. Couplet.

Peu tenté du nectar divin,
Hébé m'entendroit dire
Qu'il n'en eſt point que de la main
De l'aimable Thémire.

IX. Couplet.

Rien ne me plait dans mille objets
Que tout le monde admire,
Quand je compare leurs attraits
Avec ceux de Thémire.

X. Couplet.

Au milieu des Ris & des Jeux
Je rêve, je ſoupire ;
Mais mon ennui m'eſt précieux
Quand je ſonge à Thémire.

XI. Couplet.

Je ſerois tout près de mourir
Du plus cruel martire,
Qu'il ſuffiroit pour me guérir
D'un regard de Thémire.

AUTRE

LA LYRE.

Parodie d'un air du Jugement de Paris.

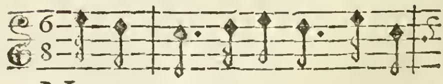
Cet air se trouve à la page 87 *du Tome III.*

SI mes chanſons, adorable Thémire,
Quelques momens amuſent ton loiſir,
Je tiens ma Lyre,
L'Amour m'inſpire;
Mais de te voir je n'ai plus de plaiſir.
Quand on ſoupire
Que peut-on dire ?
Ah ! l'on ne peut que gémir !

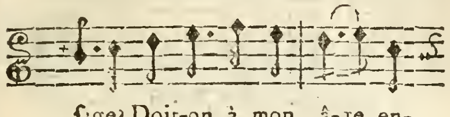
AUTRE

LE BON AMI.

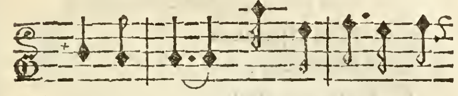
PREMIER COUPLET.



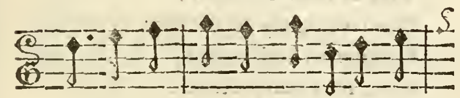
N'Eſt-il pas aſſez tems d'être



ſage? Doit-on à mon â-ge en-
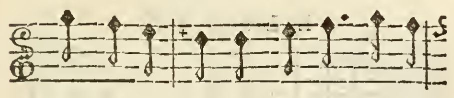


core ai- mer ? Mais,me di-ra Thê-



mi-re , Vo- tre cœur ſoupi-re ;Quels



vœux prétend- il for- mer ? Ceux



d'un a-mi tendre Qui,ſans rien pré-



tendre, S'il peut ſeulement Vous voir



& vous en-tendre, Se-ra con- tent.

II. Couplet.

Comme étoit près de la belle Hortenſe
Sans folle eſperance
Saint Evrémont,
De plaiſirs je ſoupire
Près de vous Thémire;
Mes rivaux m'y ſouffriront
Comme un ami tendre;
Qui, ſans rien prétendre
S'il peut ſeulement
Vous voir & vous entendre
Sera content.

AUTRE
L'ENVIE.
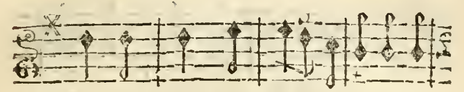


LAiſſez gron- der, Laiſſez déci-

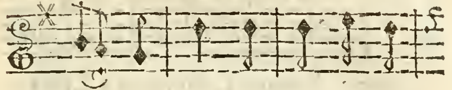


der Ces laides har- pies Dont

le
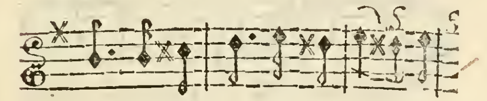


le cou-roux, Com-me fu- ries, S'a-



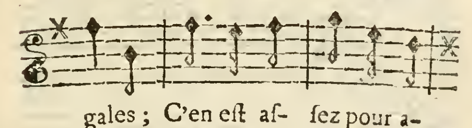
char-ne à vous : Sur les plus jo-



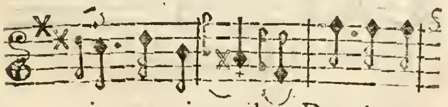
li- es Tom-bent leurs coups.



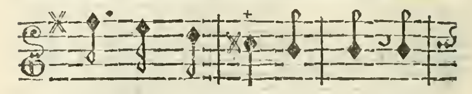
Vous ne pou-vez point trouver d'é-



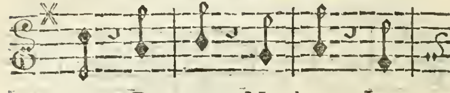
gales ; C'en eſt aſ- ſez pour a-



voir cent ri- va- les, Dont le cha-



grin Vous at- taque en- vain. Ser-



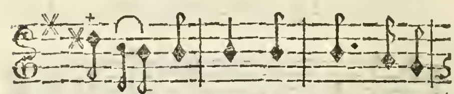
pens Rampans, Mordans, Leurs



traits retournent ſur eux, Et



leur en- vi- e, Leur ja- lou-



ſi- e N'en font que mieux Triom-



pher vos beaux yeux.
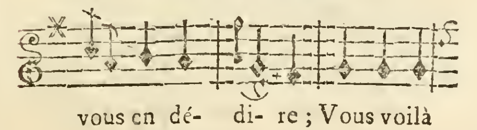
AUTRE

LA GRAND-MAMAN.

Dans le tems que l'Auteur étoit à la campagne, on vint annoncer à Thémire que Madame Mareſchal, ſa fille, venoit d'acoucher.



NOn, vous ne pouvez plus
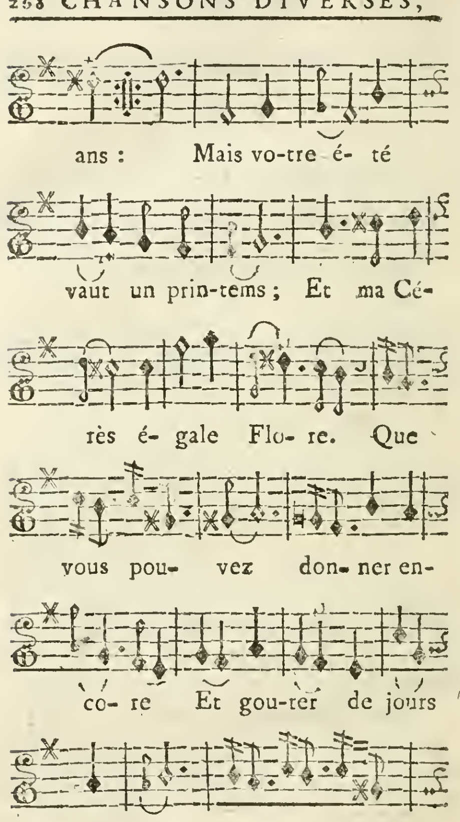


vous en dé- di- re ; Vous voilà

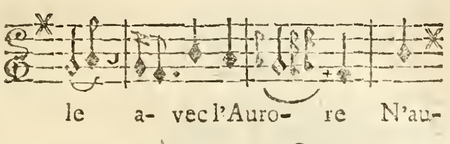


grand-Ma- man, Thé- mi- re ;



Toute autre eût paſſé ſes beaux


ans : Mais vo-tre é- té
vaut un prin-tems ; Et ma Cé-
rès é- gale Flo- re. Que
vous pou- vez don- ner en-
co- re Et gou-ter de jours
char- mans ! Non, non, Cépha-





AUTRE.

LA PROPHÉTIE.

Sur l'air : Du Menuet d'Exaudet.

Cet air se trouve à la page 314 *du Tome II.*

VOus vivrez ;
Vous plairez
A tout âge ;
En vous tout charme & ravit ;
Ah ! Thémire l'esprit
Sied si bien au visage !
Nos beaux jours
Sont bien courts ;
Beauté passe ;

Mais il eſt d'autres attraits,
Et que le tems jamais
N'efface.
La douceur du caractere,
Un cœur ſenſible & ſincere,
Et d'un goût
Juſte en tout
La fineſſe,
Thémire, eſt ce qui fera
Qu'on vous adorera
Sans ceſſe.
Des amis
Bien choiſis
Et durables
A d'infideles amans,
Volages, inconſtans,
Sont toujours préférables.
Les attraits
De Céres
Chaſſent Flore;
Et d'un beau ſoleil couchant
L'éclat vaut bien ſouvent
L'Aurore.

AUTRE.

LA MERE DES RIS ET DES JEUX

Sur l'air : L'autre jour étant assis.

Voyez cet air noté à la page 269 du Tome *III.*

Premier Couplet.

Non, vous n'avez point passé
Les jours charmans du bel âge ;
Je ne vois rien d'effacé
Aux traits de votre visage ;
  Voilà toujours ces yeux
  Pleins d'esprit, de finesse,
  Ce souris gracieux,
  La même gentillesse.

II. Couplet.

Vous avez sçu tout charmer,
Thémire, dès votre aurore ;
Quand on y joint l'art d'aimer
On en est plus belle encore ;
  Pour donner de l'amour
  Dans ce degré suprême,
  Il le faut à son tour
  Connoître par soi-même.

III. COUPLET.

Qu'il vous a donné d'attraits !
Que vous lui prêtez de charmes
Sçavoir aiguiser ses traits
Et bien préparer ses armes,
C'est-là votre grand art ;
Il rampe sur vos traces ;
Et d'un simple regard
Vous commandez aux Graces.

IV. COUPLET.

Je crois être dans les Cieux
Lorsque je vous accompagne,
Il ne m'importe en quels lieux,
A la ville, à la campagne ;
Par tout les jours charmans
Que vous faites éclore
Y sont indépendans
De Zéphire & de Flore.

V. COUPLET.

Quand vous êtes loin de nous
Aucun plaisir ne m'amuse ;
Toujours occupé de vous
J'éxerce pour vous ma Muse ;

Je dis aux Jeux, aux Ris
Qui veulent me diſtraire :
Allez, enfans chéris,
Me chercher votre mere.

VI. Couplet.

Il ſort un ſon ſi flatteur
De votre divine bouche,
Qu'il va juſqu'au fond du cœur
Attendrir le plus farouche ;
Elle ſçait s'exprimer
D'une façon ſi tendre,
Qu'on ne peut ſans aimer
Vous voir, ni vous entendre.

VII. Couplet.

Vous aſſaiſonnez de ſel
Tout ſuivant ſa juſte doze.
Et votre eſprit naturel
Fait valoir la moindre choſe ;
Quel eſt votre pouvoir ?
Quels talens ſont les vôtres ?
C'eſt peu que d'en avoir,
Vous en donnez aux autres.

VIII. Couplet.

Tout ce qu'ont dit autrefois
Les inventeurs de la fable,

Je le crois quand je vous vois ;
Vous le rendez vraiſemblable ;
D'un coup d'œil le ſouci
Par vous ſe change en roſes ;
Vous pouvez d'un ſouris
Faire une Apothéoze.

AUTRE

L'ADIEU DES PETITS OUVRAGES.

L'Auteur abſent de Thémire lui envoya, en un petit recueil, les chanſons qu'il avoit faites pour elle ſous le titre de Thémireïdes.

Sur l'air : Quand vous entendez le doux Zephyre.

Voyez cet air à la page 329 du Tome III.

QUAND vous verrez ces petits enfans ;
Souvenez-vous de leur pauvre pere ;
Songez que de ſes vrais ſentimens,
Vous ſeule êtes la mere.
Si quelque fois
Le ſon de ſa voix,
Ses vers, ſes accens vous ont ſemblés doux ;
Ce gout ſi tendre
Qu'il ſçavoit prendre

N'étoit dû qu'à vous.
Heureux, content, tant qu'il vous verra,
Il chantera comme Philomele;
Mais abſent de vous il gémira
Comme la tourterelle.

AUTRE.
LA DÉDICACE.

Sur l'air : Non, non, non, je n'en veux pas davantage.

Cet air ſe trouve à la page 111 *du Tome III.*

PREMIER COUPLET.

REÇOIS, Sirene charmante,
Ce Recueil de mes chanſons;
Si ta voix tendre & touchante
Veut y mêler ſes beaux ſons:
Je ſuis bien ſûr du ſuffrage
Et des neuf ſœurs & d'Apollon;
Non, non, non,
Il n'en faut pas d'avantage.

II. COUPLET.

Tout ce qui ſort de ta bouche
Doit pénétrer juſqu'aux cieux;
A tes ſons le plus farouche

Sentira de tendres feux ;
Les graces de ton ramage
En donneront à la chanſon.
Non, non, non,
Il n'en faut pas d'avantage.
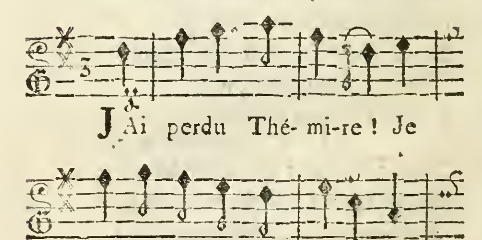
AUTRE.

PLAINTE

Sur la mort de Thémire.

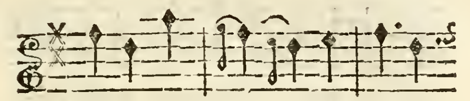
Cette piece & la ſuivante n'ont point paru dans le recueil des Thémireides. Ce recueil étoit imprimé deux ans avant la mort de Madame Le Leu. M. l'Abbé de l'Attaignant a donné ce témoignage public de ſa douleur par ces deux chanſons qui n'ont jamais paru.

Sur l'air : J'ai perdu Climéne.





prochain or-meau! Pleurez, Muſes,



Graces, Qui ſui- vez ſes traces;

FIN.



Voi- là ſon tom- beau. Vous



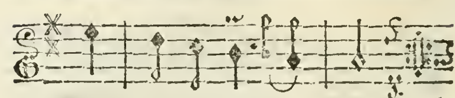
n'avez plus de Mere, Ris, A-



mours, Plaiſirs & Jeux; Rien ne peut



plus me plaire, Me diſ- traire



Dé- ſor-mais dans ces lieux. J'ai.



A- mour, briſe tes armes, E-
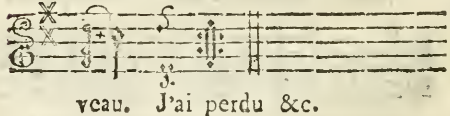


teins ton flam-beau; Ah! ſous ton



ban-deau Tes lar- mes A tes



charmes, Donnent un é-clat nou-



veau. J'ai perdu &c.

AUTRE

Sur le même sujet.



NOs re-grets sont super- flus ;



Objet plein de charmes, Su- jet
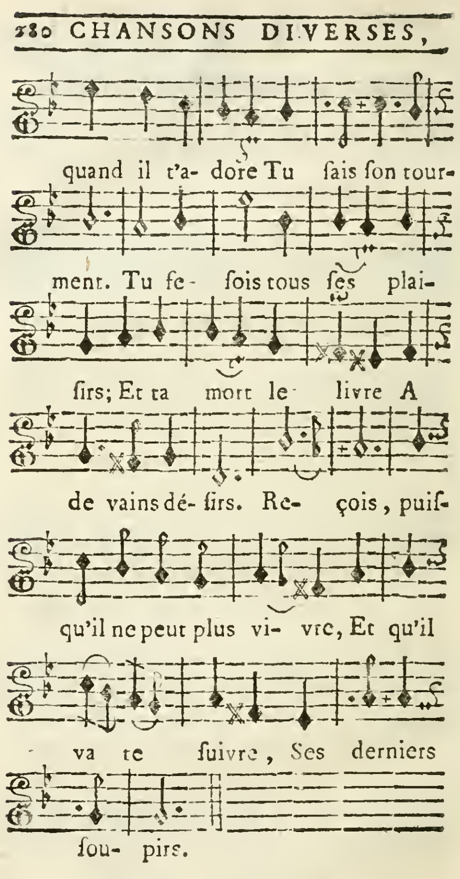


de mes larmes, Hélas ! tu n'es



plus ; Constamment un tendre a-



mant Te ché- rit en- core, Et



FIN

Du quatriéme livre



CANTIQUES.

LIVRE CINQUIÈME.

On n'a pas dû retrancher du Recueil des Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant, *le genre d'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur. Ses Cantiques imprimés dans le* Journal Chrétien, *se chantent dans un très grands nombre de Paroisses de France, où plusieurs Curés qui lisent ce* Journal, *en distribuent des copies à leurs paroissiens. C'est M. l'Archevêque de Reims qui a engagé l'Auteur à se livrer à ce genre de travail pour lequel M. l'Abbé de l'Attaignant avoit déja montré beaucoup de facilité dans quelques pieces sacrées, inserées dans ce* Recueil. *L'ordre de cet illustre Prélat, l'intention de la Reine qui avoit désiré que notre Poëte exerçat sa muse sur des sujets moins prophanes, le conseil de quelques amis, & plus que tout cela, son goût particulier & sa facilité à traiter ces sortes de matieres, ont fait éclore tous les mois plusieurs pieces qui furent ainsi annoncées par l'Auteur du* Journal Chrétien.

» Vous apprendrez avec plaisir, qu'une de » nos Muses, qui ne s'attend pas que je lui » répéte ici les éloges flatteurs que lui ont » attirés ses chants prophanes, va consacrer » son talent, si connu, à des objets plus di» gnes de l'exercer, & plus propres à l'im» mortaliser. Sa facilité pour versifier, la » connoissance de la musique qu'il posséde, » le goût qu'il a pour l'exécution du chant, » promettent en ce genre tout ce qu'on peut » attendre d'un Poëte qui réunit à ces talens » celui de sçavoir penser avec finesse, & » peindre ses pensées avec agrément. »

Ceux qui pourroient être surpris de voir des chants prophanes réunis dans un même recueil avec des Cantiques spirituels, n'ont qu'à lire ce que l'Auteur dit lui-même de ce mélange dans l'Epitre adressée à M. l'Abbé de la Porte, page lxxj *du Tome premier.*

DÉDICACE
A LA REINE.

Sur l'air Du Menuet d'Exaudet.

Voyez cet air noté à la page 314 *du Tome II.*

QU'IL m'est doux,
Quand pour vous,
Grande Reine,
Renonçant à mes chansons,

A de plus nobles ſons
J'oſe éxercer ma veine !
Le deſir
D'obeir
Me tranſporte ;
Mais la harpe du ſaint Roi
N'eſt-elle pas pour moi
Trop forte ?
Non, non, la vertu m'inſpire ;
Elle regne en cet empire.
Que d'attraits !
Sous vos traits
Qu'elle eſt belle !
Quel cœur peut ne pas l'aimer,
Et ne pas s'enflamer
Pour elle ?
Apollon,
Cupidon,
Muſes, Graces,
Je rougis, vaines beautés,
Fauſſes Divinités,
D'avoir ſuivis vos traces.
Du vrai Dieu
En tout lieu
Les merveilles
Valent mieux à célébrer ;
Je vais leurs conſacrer
Mes veilles.

L'EXISTENCE DE DIEU.

Sur l'air : A l'ombre de ce verd bocage.

Cet air se trouve à la page 193 du Tome II.

L'Auteur développe ici avec une précision qui ne les affoiblit point, les preuves invincibles de l'existence de Dieu par l'existence des êtres finis. Du plus brillant de tous les êtres il passe au plus vil de tous les insectes pour tirer ensuite de l'ame de l'homme la démonstration d'un Créateur intelligent. La fin du Cantique rend au mieux cette pensée de l'Ecriture, qui renferme tout le systême de l'Atheisme : Dixit, insipiens in corde suo : non est Deus.

PREMIER COUPLET.

Tous les êtres dans leur langage
Célebrent un Dieu Créateur :
Il n'est rien qui ne rende hommage
Dans l'univers à son auteur.
L'astre brillant de la lumiere,
Par son éclat majestueux,
Dans tout le cours de sa carriere,
L'annonce, en parle à tous les yeux.

II. COUPLET.

Il eſt ſa plus parfaite image,
Si Dieu pouvoit ſe concevoir;
Notre œil, qui de loin l'enviſage,
De trop près n'oſe plus le voir.
Je connois un Dieu, je l'adore;
De ſes bienfaits mon cœur jouit:
Quel eſt-il en ſoi? Je l'ignore;
Et ſon trop d'éclat m'éblouit.

III. COUPLET.

Des inſectes de la nature
Le plus vil & le plus petit
Nous annonce par ſa ſtructure
Le Dieu puiſſant qui l'a produit.
Quel ſpectacle plus magnifique,
Que les organes de ſon corps!
Quelle admirable mécanique
Que ſes inviſibles reſſorts!

IV. COUPLET.

Ce que je ſens en moi qui penſe,
Ne prouve-t-il pas clairement
Qu'il eſt une autre intelligence
Qui doit penſer parfaitement?
L'homme raiſonneroit en ſage
Sur les moyens & ſur la fin;
Et l'auteur d'un ſi bel ouvrage
Seroit un aveugle deſtin!

V. Couplet.

Non, le ſyſtême de l'impie
Ne ſubſiſte que dans ſon cœur;
Et c'eſt plutôt une folie
Qu'un ſentiment ou qu'une erreur.
Ou, ſi quelque tems il ſommeille
Et goute un calme ſéducteur,
Le cri de l'univers l'éveille
Et lui rapelle un Créateur.

AUTRE.

LA FOI COMMENCÉE.

Sur l'air : Votre cœur, aimable aurore.

Cet air eſt noté à la page 304 du Tome II.

Dans cette piece le Poëte chante les avantages ineſtimables de la Foi. Combien ne doit pas être ſatisfaiſant pour le cœur de l'homme le point de vue ſous lequel il la préſente comme ſa plus douce conſolation dans ſes maux & le plus ferme appui de ſon bonheur? La plupart des couplets ſont terminés par des penſées heureuſes.

Premier Couplet.

Tout eſt doux & rien ne coute,
Quand on croit bien bien vivement.

Dans la plus pénible route
On marche légérement.
Mais auſſitôt que l'on doute,
Tout devient peine & tourment.

II. COUPLET.

Par un rayon d'eſpérance
Un mortel eſt conſolé
Dans la plus vive ſouffrance
Dont il puiſſe être accablé :
La foi tient lieu d'évidence ;
Le vrai ſemble dévoilé.

III. COUPLET.

Quel ſort plus digne d'envie
Que d'être bien raſſuré !
On peut voir ſans jalouſie
Le riche au plus haut degré,
Quand aux biens de l'autre vie
Son bonheur eſt comparé.

IV. COUPLET.

Un mortel dans ſa croyance
Bien ferme & bien aſſuré,
Eſt heureux ſitôt qu'il penſe
Au bien pour lui préparé ;
Et c'eſt en jouir d'avance
Que d'en être pénétré.

V. COUPLET.

Dieu puiſſant, Dieu que j'adore,
J'eſpere dans ta bonté.
Mais ma foi trop foible encore
N'eſt qu'une incrédulité :
Aide-moi, Dieu que j'implore ;
Je cherche la vérité.

VI. COUPLET.

Ma raiſon, lumiere obſcure,
Ne me ſert qu'à m'égarer ;
Ta parole toujours ſûre
Seule a droit de m'éclairer ;
Sans la Grace, la nature
Ne ſçauroit rien opérer.



AUTRE.

AUTRE
LA FOI RAISONNÉE.

Sur l'air Du Vaudeville d'Epicure.

Cet air se trouve à la page 157 du Tome III.

On rassemble ici les principaux motifs qui forcent la raison à croire l'infaillibilité d'un Dieu qui parle, & les preuves qu'ont donné les Apôtres par les miracles, les Martyrs par leur témoignage, que ce Dieu a parlé. Dans les deux derniers couplets on réfute les objections frivoles des incrédules qui rejettent les mysteres de la religion, parce que la raison ne les conçoit pas.

PREMIER COUPLET.

UN Dieu meurt pour nous, quel prodige!
Peux-tu le croire, ma raison?
Oui, tu le dois, puisqu'il l'éxige:
Réflechir, n'est plus de saison:
Tout mystere est incontestable
Sitôt que Dieu l'a révelé;
Eh! qui peut être plus croyable?
Il te l'annonce; il a parlé.

II. Couplet.

Il a parlé par ſes Prophêtes
Qui l'ont prédit cent & cent fois ;
Par les Apôtres interprêtes
De ſes dogmes & de ſes loix ;
Ils ont prouvé par des miracles
Qu'en tout ils étoient inſpirés :
Et leurs écrits ſont des oracles
Qui doivent être révérés.

III. Couplet.

Les martyrs témoins oculaires
Des merveilles du Tout-puiſſant,
Auroient-ils pû, pour des chimères,
Prodiguer leurs biens & leur ſang ?
Quel intérêt ou quelle gloire
Eût animé leur fermeté,
Sans la grace qui nous fait croire
Et ſoutenir la vérité ?

IV. Couplet.

Raiſon & foi, pour nous conduire ;
Nous tiennent lieu de deux flambeaux :
Tous deux enſemble doivent luire,
Mais leurs effets ſont inégaux.
Raiſon, dont l'abus eſt à craindre
Lorſqu'elle veut tout décider,
Court ſouvent riſque de s'éteindre :
Alors la Foi doit nous guider.

V. COUPLET.

Quoi, ſans nous connoître nous-mêmes,
Nous prétendons tout concevoir ?
Juſqu'au fond des décrets ſuprêmes
Nous voulons pénétrer & voir ?
Eh ! Quelle arrogance plus folle,
Quand on ne peut rien éclaircir,
De ne pas croire à la parole
De l'Etre qui ne peut mentir.
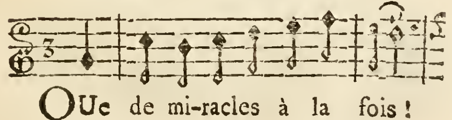
AUTRE.
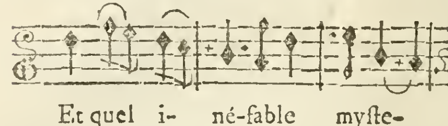
LE MYSTERE DE L'INCARNATION.

Sur l'air : Les cœurs ſe donnent troc pour troc.
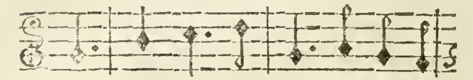
On eſt frappé de trouver dans ſix ſtances fort courtes, tout l'eſſentiel de ce myſtere ineffable. Les deux premieres ſurtout ſont admirables par la préciſion ; il n'y a pas un mot qui ne porte, & qui ne tienne au myſtere de l'Annonciation.

PREMIER COUPLET.





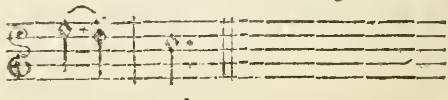
Et quel i- né-fable myſte-



re ! Un Dieu naît pour mourir en



Croix ! Une cha- ſte Vierge eſt ſa



me- re !

II. Couplet.

Par un effet ſurnaturel ,
Au tems prédit elle eſt féconde ;
Et c'eſt ſon auteur éternel
Que cette Vierge met au monde.

III. Couplet.

Contre Dieu l'homme avoit péché :
Ne pouvant expier ſon crime ,
Il falloit que d'amour touché ,
Dieu même s'offrît pour victime.

IV. COUPLET.

Il daigne devenir mortel
Pour racheter l'homme coupable ;
Et pour ſauver le criminel
Il prend un corps au ſien ſemblable.

V. COUPLET.

Grand Dieu ! quelle eſt la profondeur
De tes décrets impénétrables !
Fais moi croire & grave en mon cœur
Ces vérités inconcevables.

VI. COUPLET.

Et toi, de qui l'humilité
Du Verbe increé te fit mere ,
Au Dieu que tes flancs ont porté
Vierge ſainte, offre ma priere.

AUTRE.
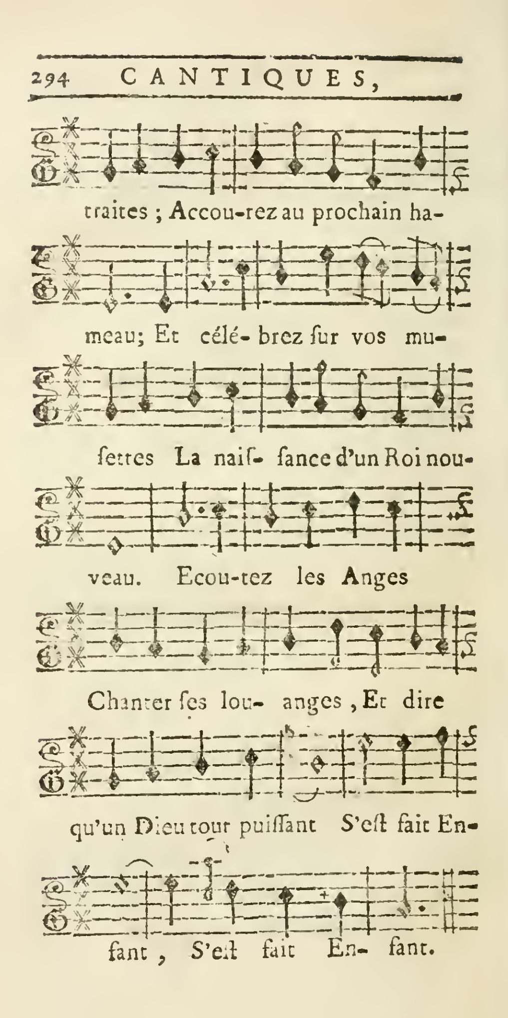
LA NATIVITÉ.

Sur l'air : C'eſt un enfant.

PREMIER COUPLET.



SOr- tez , Bergers, de vos re-


traites ; Accou-rez au prochain ha-
meau; Et célé- brez ſur vos mu-
ſettes La naiſ- ſance d'un Roi nou-
veau. Ecou-tez les Anges
Chanter ſes lou- anges , Et dire
qu'un Dieu tout puiſſant S'eſt fait En-
fant , S'eſt fait En- fant.

II. COUPLET.

Les Rois du plus lointain rivage
Chargés d'Or, de Mirrhe & d'Encens,
Lui viennent rendre leur hommage;
Ils l'attendoient depuis long-tems:
Ils vont reconnoitre
Leur ſonverain maître
Qui dans un état indigent
N'eſt qu'un enfant. (*bis.*)

III. COUPLET.

Hérode, quelle eſt ta furie?
Tu condamnes ce nouveau né;
Mille innocens perdront la vie,
Tant tu crains d'être détrôné.
Quelle injuſte haine!
Que ta crainte eſt vaine!
Eſt-ce à ton ſceptre qu'il prétend?
C'eſt un enfant. (*bis.*)

IV. COUPLET.

C'eſt lui qui donne les couronnes;
L'univers reconnoît ſes loix;
Il fait deſcendre de leurs Trônes
A ſon gré les plus puiſſans Rois.
Son bras ſur la terre
Lance le tonnerre;
Mais dans un état different
C'eſt un enfant. (*bis.*)

V. COUPLET.

Quel eſt l'homme à qui Dieu révèle
Ce myſtere de ſa bonté ?
Comment ſa nature éternelle
S'unit à notre humanité ?
C'eſt au ſeul fidele
Plein d'amour, de zele,
Qui porte un cœur pur, innocent
Comme un enfant. (*bis.*)

AUTRE.

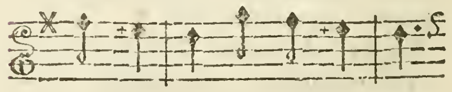
LA CIRCONCISION.

Sur l'air : Vous qui déſirez ſans fin.

PREMIER COUPLET.



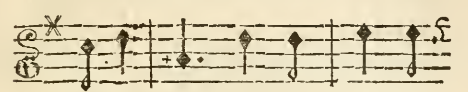
SEigneur, je puis déſor-mais Mou-



rir en paix, Mourir en paix :



Mes yeux ont vû mon Sauveur, Ce



Rédemp- teur Qu'autre- fois les



ſaints é- crits A-voient pro- mis.

II. Couplet.

L'Eſprit Saint avoit parlé
Et révélé (*bis.*)
Qu'un Dieu ſe rendroit mortel
Dans Iſrael.
Ses oracles ſont remplis ,
Sont accomplis.

II. Couplet.

Dans mes bras, dans ce ſaint lieu
Je tiens mon Dieu. (*bis.*)
Les prémices de ſon ſang
Qu'il y répand ,
Sont le prélude en ce jour
De ſon amour.

III. Couplet.
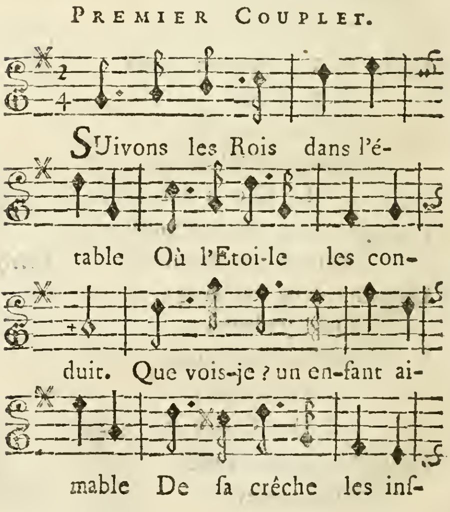
Il doit le répandre entier
Pour expier (*bis.*)

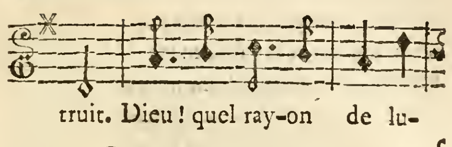
Tous les crimes des pécheurs
Par ses douleurs,
Et nous faire par sa mort
Un heureux sort.

AUTRE.
L'EPIPHANIE.

Sur l'air : Que chacun de nous se livre.

PREMIER COUPLET.

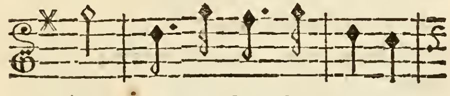




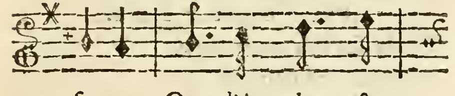
truit. Dieu! quel ray-on de lu-



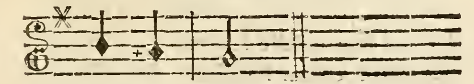
mie-re Frape mes yeux & mon



cœur? Dans le ſein de la mi-



ſe-re, Que d'é- clat &



de gran- deur!

II. COUPLET.

Ah! c'eſt le Dieu du tonnerre!
Venez fléchir les genoux;
Adorez, Rois de la terre,
Un Roi plus puiſſant que vous.

Suivez l'exemple des Mages ;
D'un cœur pur les ſentimens
Sont de plus dignes hommages
Que l'Or, la Mirrhe & l'Encens.

III. COUPLET.

Ce n'eſt point chez lui qu'éclatte
L'or ni le riche vernis ;
La pourpre ni l'écarlatte
Ne forment point ſes habits ;
Son inviſible couronne
Pour les yeux n'a point d'attraits ;
Une Crêche fait ſon trône ;
Une Etable eſt ſon palais.

IV. COUPLET.

Que la foi ſoit votre guide
Pour arriver ſurement
Juſques au cieux où réſide
Un Dieu qui s'eſt fait enfant.
Le vrai ſage qu'elle éclaire
Sur notre obſcur horiſon
En préferent ſa lumiere
A celle de la raiſon.

V. COUPLET.

Quand la grace nous apelle,
Gardons-nous de réſiſter ;
Suivons ce guide fidele ;

Quittons tout ſans héſiter :
Craignons de perdre de vue
Cet aſtre qui, dans la nuit
Comme du haut de la nue,
Nous éclaire & nous conduit.
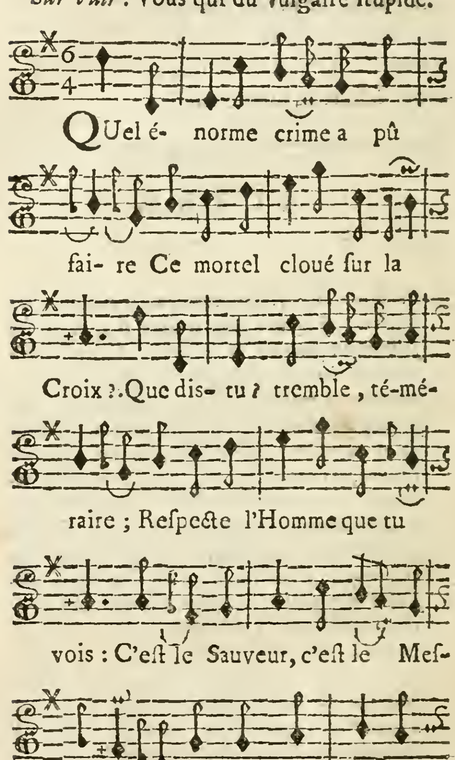
AUTRE.

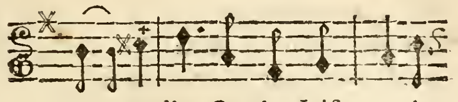
LA PASSION.

Cette piece doit faire comprendre combien les hommes à talens gagneroient à traiter les ſujets que fournit la Religion. Ce qu'on remarque ici avec plaiſir, c'eſt que tout ce morceau paroît dicté par le ſentiment. On y ſent l'Auteur pénetré des grandes vérités qu'il exprime. Le tour qu'il a pris pour les rendre, a paru heureux. Il ſuppoſe un Gentil qui arrive à Jeruſalem au moment où le Sauveur eſt élevé ſur la croix. Frappé de la honte du ſupplice, il s'informe du crime qui a pû le mériter. Un fidele inſtruit des prophéties, & témoin des prodiges qu'a operés l'Homme-Dieu, les développe. Dans le moment même le Sauveur expire, & les merveilles qui accompagnent ſa mort, donnent lieu à l'étonnement qu'exprime la derniere ſtance à l'occaſion de l'endurciſſement des Juifs.

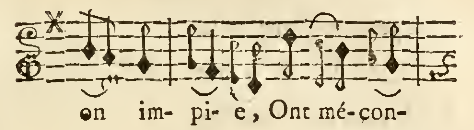
PREMIER COUPLET.

Sur l'air : Vous qui du vulgaire ſtupide.
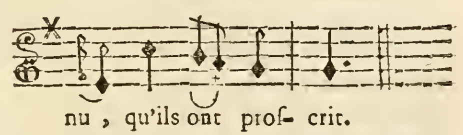




ont prédit ; Que les Juifs , nati-



on im- pi- e , Ont mé-çon-



nu , qu'ils ont prof- crit.

II. Couplet.

C'eſt celui qui reçut l'hommage
Des Anges , des Bergers , des Rois ;
Qu'en vain Hérode dans ſa rage
Voulut immoler autrefois :
Celui dont l'ombre ſalutaire
Rendoit la vie & la ſanté ;
Celui dont la mort volontaire
Nous ouvre l'immortalité.

III. Couplet.

D'Abraham tel le fils unique
Par ſon pere à Dieu fut offert ;

Tel ce ſerpent allégorique
Que Moyſe éleve au deſert;
De l'homme pour laver le crime
Dieu livre ſon fils aujourd'hui :
Il n'étoit point d'autre victime
Qui pût être digne de lui.

IV. COUPLET.

Il eſt venu pour ſatisfaire
Par ſon ſuplice & par ſa mort
A la juſtice de ſon pere;
De l'homme il a ſubi le ſort.
L'innocent va perdre la vie
Pour le coupable trop aimé;
Sa miſſion eſt accomplie;
Le ſacrifice eſt conſommé.

V. COUPLET.

Le voile ſacré ſe déchire;
La terre commence à trembler;
L'aſtre du jour ceſſe de luire;
L'univers va-t-il s'écrouler?
Quels cris, quel funebre murmure
Sortent du fond des monumens?
Dieu ſouffre; & toute la nature
Semble partager ſes tourmens.

V.I. COUPLET.

Dépositaires des oracles
Que le Fils de l'Homme a remplis,
Juifs, témoins de tant de miracles,
Quoi, vous demeurez endurcis !
Votre œil se ferme à la lumiere :
Hélas ! votre incrédulité
Étoit prédite & nécessaire
Pour prouver sa divinité.

AUTRE.

LA RÉSURRECTION DE N. S. J. C.

Sur l'air : Près de la jeune Thémire.

Cet air est noté à la page 92 du Tome III.

On trouvera dans ce Cantique des contrastes heureux, raprochés avec autant de justesse que de précision.

PREMIER COUPLET.

JONAS sort de la baleine
Brillant d'un éclat nouveau :
Malgré la prudence humaine,
Jesus-Christ sort du tombeau.

Le marbre épais qui le couvre
Céde à l'effort de ſon bras ;
La terre obéit & s'ouvre ;
Il eſt vainqueur du trépas.

II. Couplet.

Votre vaine politique
Contre tout enlevement,
Ne rend que plus autentique
Un ſi grand évenement,
O Juifs ; de vos ſentinelles
L'exacte ſévérité
En fait des témoins fideles
Du Sauveur reſſuſcité.

III. Couplet.

Quelle merveille inouie !
Quel inconcevable accord !
Un Dieu pour nous perd la vie ;
L'homme eſt vainqueur de la mort :
Dieu qui prend notre nature
Sujette à l'infirmité,
Fait part à la créature
De ſon immortalité.

IV. Couplet.

O combat trop admirable
De la vie & de la mort !
O naufrage ſecourable
Qui nous jette dans le port !
Dieu livre ſon fils pour gage
De notre rédemption ,
Et couronne ſon ouvrage
Par ſa Réſurrection.

V. Couplet.
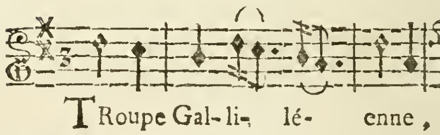
Dans une double nature ,
Homme & Dieu tout à la fois ,
Créateur & créature ,
De l'homme il ſubit les loix ;
La mort du corps qu'il habite
Prouve ſon humanité ;
L'effort qui le reſſuſcite
Prouve ſa divinité.

AUTRE.
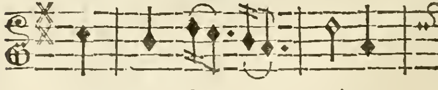
L'ASCENSION.
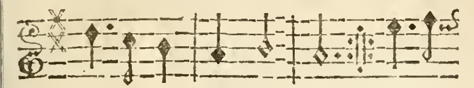
Ce Cantique est dans le gout des Romances. Le ton simple & de sentiment s'y fait principalement remarquer comme celui qui doit regner dans cette espèce de Poësie. C'est un dialogue entre un Etranger qui trouve les Apôtres encore assemblés sur la Montagne des Oliviers après que Jesus-Christ fut élevé dans le ciel, & un de ces mêmes Apôtres qui raconte à cet Etranger le prodige dont ils ont été témoins, & les suites qu'il doit avoir.

PREMIER COUPLET.





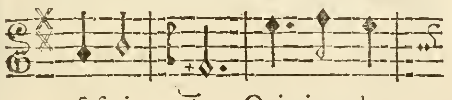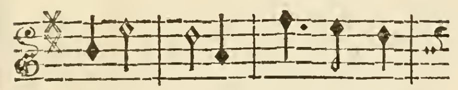




Admi-rez-vous aux Cieux ? Helas!
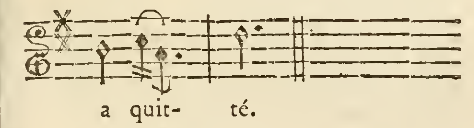


c'eſt notre maître Mort & reſ-



ſuſ-ci- té, Qui vient de



diſpa- roitre, Et qui nous



a quit- té.

II.e COUPLET.

Ce globe de lumiere
Qui frappe encor nos yeux,
Juſqu'au ſein de ſon pere
L'éleve dans les cieux.

Il daignoit apparoître
Tous les jours dans ces lieux
Pour nous faire connoitre
Son état glorieux.

III. COUPLET.

Quand de cette maniere
Au Ciel il eſt monté,
C'eſt la preuve derniere
De ſa Divinité :
Sa carriere eſt remplie ;
O regrets ſuperflus !
Hélas ! dans cette vie
Nous ne le verrons plus !

III. COUPLET.

Sa voix qui nous appelle,
Doit nous faire eſperer
Une gloire éternelle
Qu'il va nous préparer :
L'Eſprit Saint doit deſcendre
Sur nous dans peu de jours ;
Nous devons tout attendre
De ſon puiſſant ſecours.

IV. COUPLET.
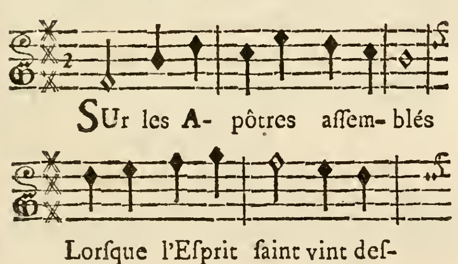
Il remplira nos ames
De tous ſes dons vainqueurs

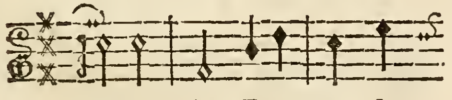
Et de ſes vives flames
Embraſera nos cœurs :
Sur la terre & ſur l'onde
Courant nous expoſer ;
Alors par tout le monde
Nous irons l'annoncer.

AUTRE.
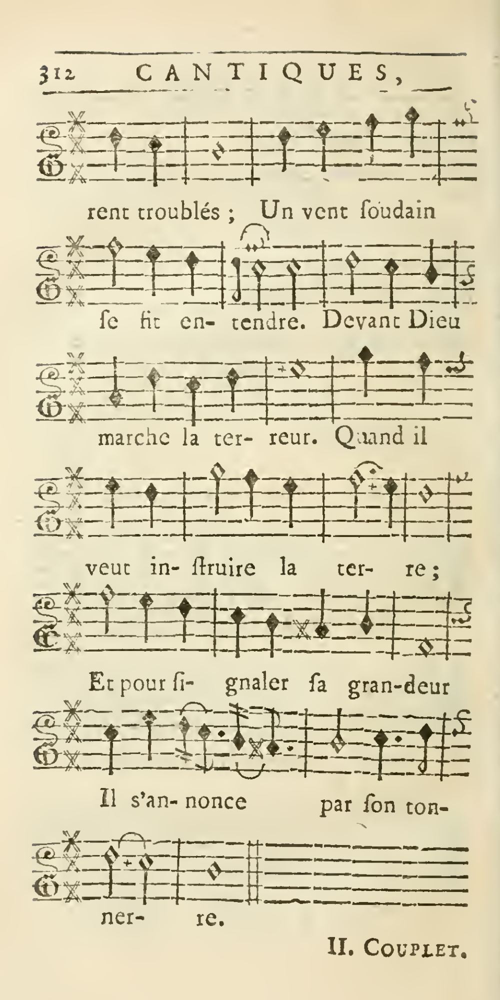
LA DESCENTE DU S. ESPRIT.

PREMIER COUPLET.





cen-dre, Les Elé- mens fu-


rent troublés ; Un vent ſoudain
ſe fit en- tendre. Devant Dieu
marche la ter- reur. Quand il
veut in- ſtruire la ter- re ;
Et pour ſi- gnaler ſa gran-deur
Il s'an- nonce par ſon ton-
ner- re.

II. Couplet.

II. COUPLET.
Tendre troupeau, rassurez-vous;
N'appréhendez rien de ces flâmes;
Ce feu, qui n'a rien que de doux,
Ne doit embraser que vos ames.
Souvenez-vous que Jesus-Christ
Dans ses adieux pleins de tendresse,
Vous promit son divin Esprit :
Il tient aujourd'hui sa promesse.

III. COUPLET.
Déjà je vous vois tous remplis
Des transports d'une sainte ivresse;
Dans l'instant vous êtes instruits
Des mysteres de sa sagesse;
Déja vos cœurs sont animés
De zele ardent & de courage;
Et déjà vous vous exprimez
En toute sorte de langage.

IV. COUPLET.
Courez, allez porter vos pas
Dans tous les lieux où l'on respire;
Affrontez perils & trépas;
Prêchez ce Dieu qui vous inspire.
Mille lauriers vous sont offerts;
Vous devez en ceindre vos têtes;
Jusques au bout de l'univers
Allez étendre vos conquêtes.

V. COUPLET.

Eſprit Saint, Eſprit Créateur,
Qui ſeul peux convertir nos ames,
Viens ſur ma bouche & dans mon cœur
Les purifier de tes flames.
Donne de la force à mes chants
Pour annoncer ce qu'il faut croire :
Inſpire-moi de doux accents
Dignes de célébrer ta gloire.

AUTRE.

LA FETE DIEU.

Sur l'air : Des Folies d'Eſpagne.

Cet air eſt noté à la page 63 de ce volume.

Le Poëte réunit ici dans quelques ſtances ce que la foi nous oblige de croire ſur le myſtere ineffable de l'Euchariſtie. On doit lui faire un mérite de ſçavoir allier dans ſes chants la nobleſſe & la ſimplicité qu'exige d'une part la ſublimité des vérites de notre ſainte religion, & de l'autre le genre de poëſie auquel il eſt aſſujetti. On a ſurtout été frappé du quatriéme Couplet.

PREMIER COUPLET.

DE notre Dieu c'eſt aujourdhui la fête ;
Semons des fleurs ſur ſes pas en tous lieux ;

Miniſtres ſaints, couronnez votre tête,
Et que vos chants s'élevent juſqu'aux cieux.

II. Couplet.

I en deſcend, non au bruit du tonnerre,
Comme autrefois, quand il donna ſa loi;
C'eſt ſon amour qui le rend à la terre;
Mais il n'eſt vû que des yeux de la foi.

III. Couplet.

Peuple choiſi, nous avons l'avantage
Qu'un Dieu ſi grand habite parmi nous:
Mais s'il n'étoit caché ſous un nuage,
Son trop d'éclat nous éblouiroit tous.

IV. Couplet.

Il eſt ainſi, par un art ineffable,
Tout à la fois Homme & Dieu Créateur;
Humble client & juge inéxorable,
Victime offerte & ſacrificateur.

V. Couplet.

Son propre ſang eſt un divin breuvage;
Pour nous ſa chair eſt un céleſte pain;
De ſon amour quel plus prétieux gage
Dieu pouvoit-il donner au genre humain?

AUTRE.

ASPIRATION A DIEU

D'une ame pécheresse.

Sur l'air : Ne v'la-t-il pas que j'aime.

Voyez cet air noté à la page 149 *de ce volume.*

PREMIER COUPLET.

SEIGNEUR, faites parler la foi
Et taire la nature ;
Je sens l'empire que sur moi
A pris la créature.

II. COUPLET.

De suivre votre aimable loi
Mon desir est sincere ;
Mais j'ai deux volontés en moi,
L'une à l'autre contraire.

III. COUPLET.

Vous êtes le souverain bien
Et la beauté suprême ;
Hors vous, tout le reste n'est rien ;
Et c'est ce rien que j'aime.

IV. COUPLET.

Commandez, j'obéis; Seigneur,
Que faut-il que je faſſe ?
Mais pour animer mon ardeur,
Donnez-moi votre grace.

V. COUPLET.

Jamais, ſans ſon divin ſecours,
Je ne romprai ma chaine;
Et je ſuccomberai toujours
Au penchant qui m'entraine.

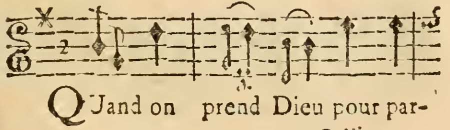
VI. COUPLET.

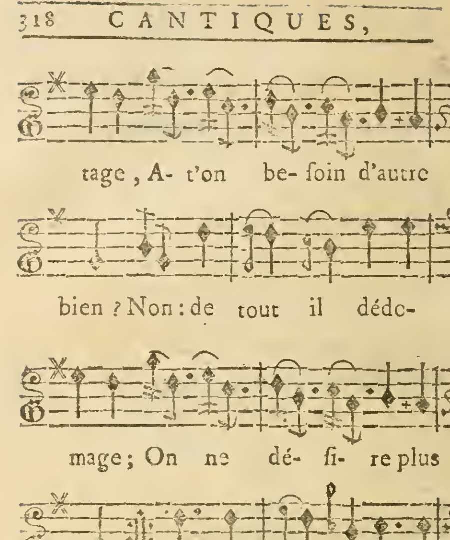
J'attends tout de votre bonté;
Écoutez ma priere;
Soutenez mon infirmité;
C'eſt en vous que j'eſpere.

AUTRE.

LA CONFIANCE EN DIEU.

Sur l'air : Quand on ſçait aimer & plaire.

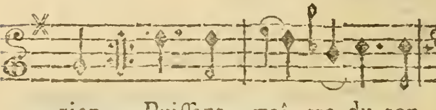




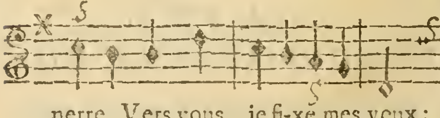
tage, A- t'on be- ſoin d'autre

bien ? Non : de tout il dédo-

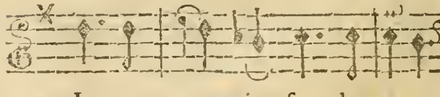
mage ; On ne dé- ſi- re plus



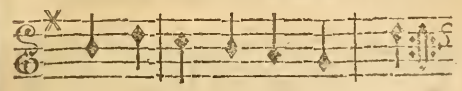
rien. Puiſſant maî- tre du ton-



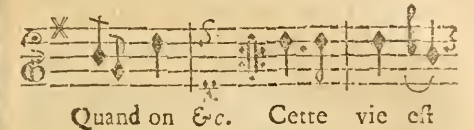
nerre, Vers vous je fi-xe mes yeux :



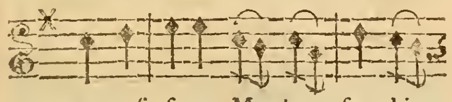
Je ne veux rien ſur la terre ;



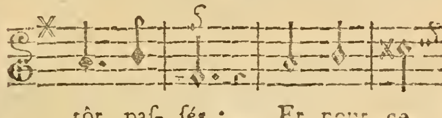
Mon tre-ſor eſt dans les Cieux.



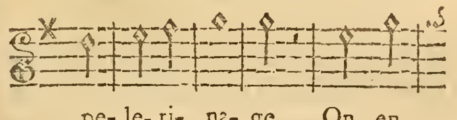
Quand on &c. Cette vie eſt



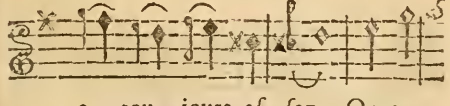
un paſ- ſage ; Mes jours ſont bien-
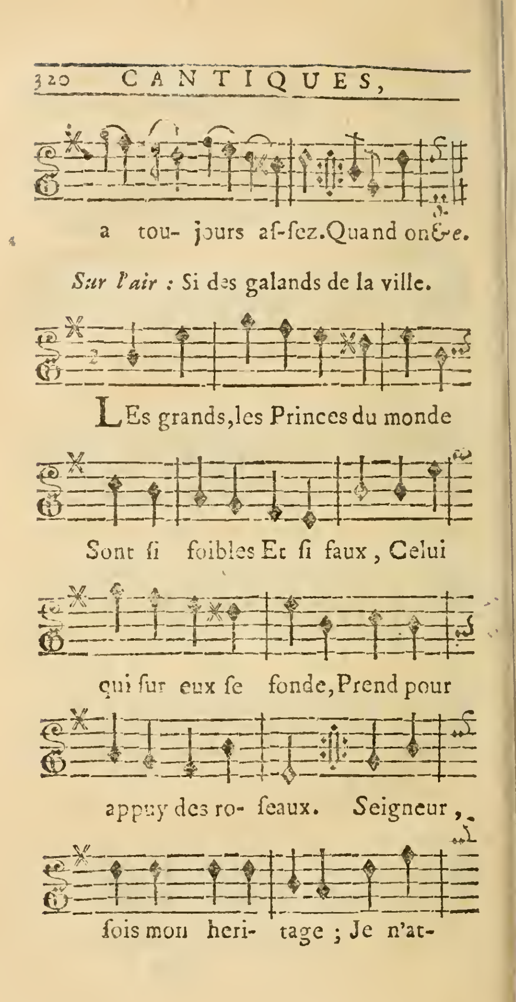


tôt paſ- ſés ; Et pour ce

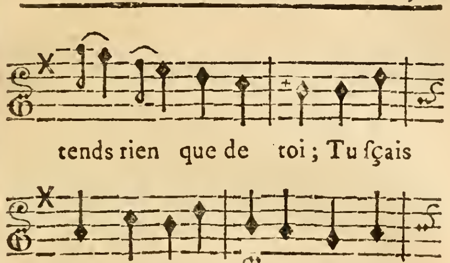


pe- le- ri- na- ge On en



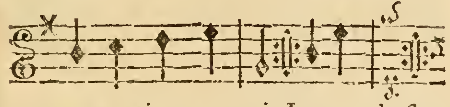
a tou- jours aſ- ſez ; On en


a tou- jours af-fez. Quand on &c.
Sur l'air : Si des galands de la ville.
LEs grands, les Princes du monde
Sont fi foibles Et fi faux, Celui
qui fur eux fe fonde, Prend pour
appuy des ro- feaux. Seigneur,
fois mon heri- tage ; Je n'at-

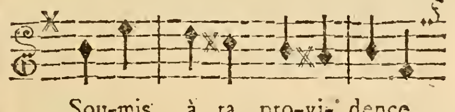


tends rien que de toi ; Tu ſçais

mieux, ô Pere ſa-ge, Ce qui
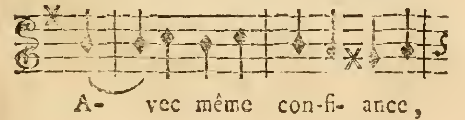


me convient que moi. Les grands, &c.



Sou-mis à ta pro-vi-dence
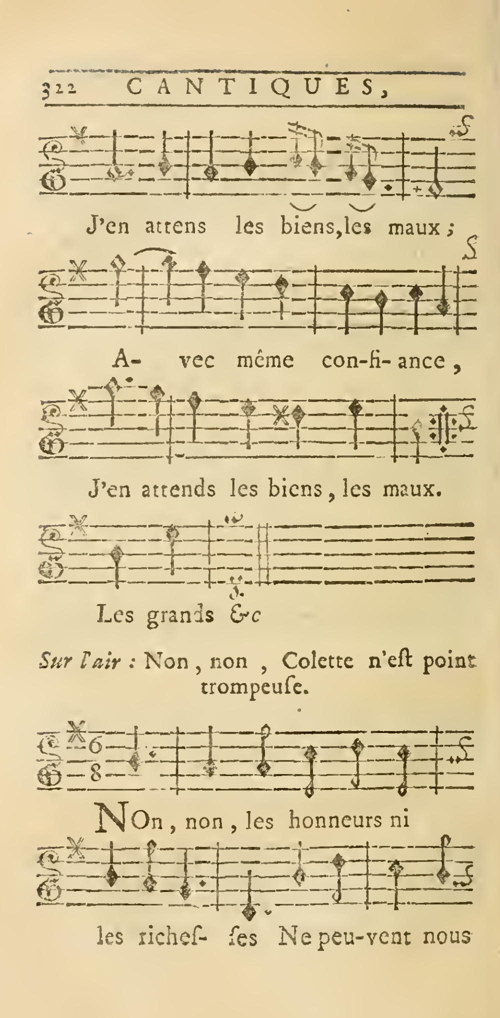


Qui nour-rit juſqu'aux oi- ſeaux



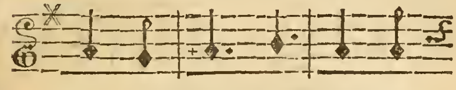
A- vec même con-fi- ance,

O v

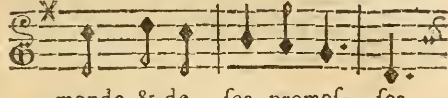


Sur l'air : Non, non, Colette n'eſt point trompeuſe.





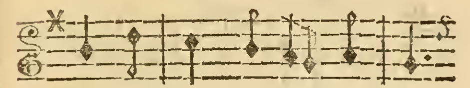
rendre heu-reux ; Je ris du



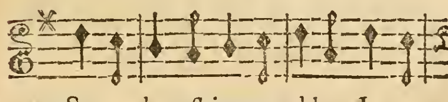
monde & de ſes promeſ- ſes ,
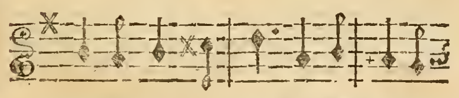


Dieu ſeul peut remplir mes vœux ;
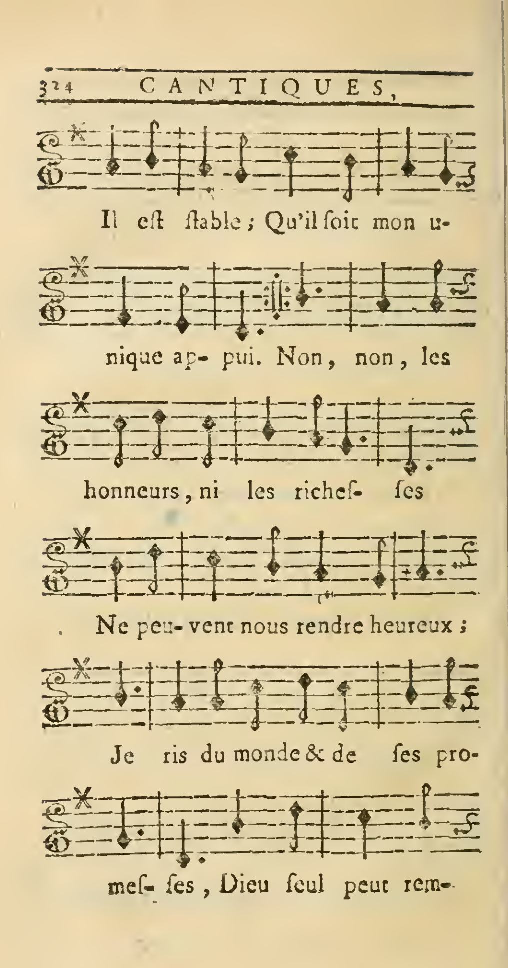


Dieu ſeul peut rem-plir mes vœux.

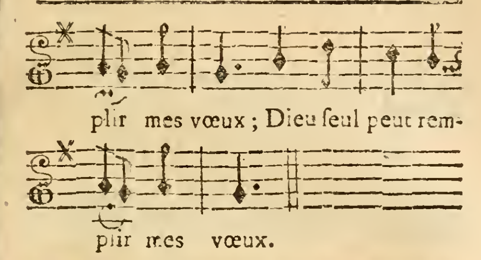


Sa parole eſt immu- able ; Je ne



compte que ſur lui ; Il eſt ſolide


Il eſt ſtable ; Qu'il ſoit mon u-
nique ap- pui. Non, non, les
honneurs, ni les richeſ- ſes
Ne peu- vent nous rendre heureux ;
Je ris du monde & de ſes pro-
meſ- ſes, Dieu ſeul peut rem-

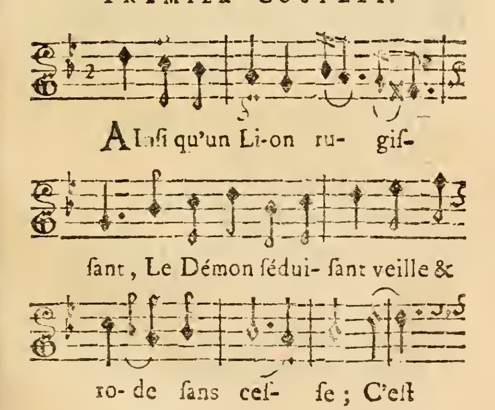


AUTRE.

LE MOMENT PRÉTIEUX.

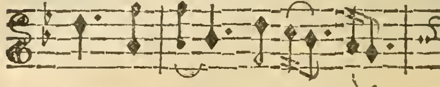
Sur l'air : Dieu ! quel moment !

PREMIER COUPLET.

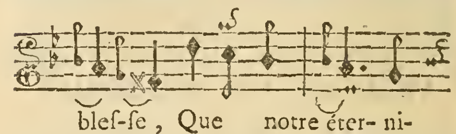




ſouvent d'un mo- ment ; Oui ,



d'un mo- ment , D'une foi-



bleſ-ſe , Que notre éter- ni-

té dé- pend.

II. Couplet.

David , ce Roi chéri des cieux ,
Jette un œil curieux
Sur les bains d'une femme ;
Il s'arrête un moment :
Dieu , quel moment ! l'amour l'enflâme ,
Cauſe ſon crime & ſon tourment.

III. Couplet,

Jonathas déſobéiſſant
Voit du miel en paſſant ;

Il ſe laiſſe ſéduire ;
Il en goute un moment ;
Dieu, quel moment ! puiſqu'il en expire
En gémiſſant amèrement.

IV. COUPLET.

Samſon révèle ſon ſecret
Au cher & traitre objet
D'une indigne tendreſſe ;
Il s'endort un moment ;
Dieu, quel moment ! il perd ſa treſſe,
Et périt miſerablement.

V. COUPLET.

Voyageons ſans nous arrêter,
Et ſans vouloir gouter
Des plaiſirs ſur la route :
Ils durent un moment ;
Mais quel moment ! puiſqu'il en coute
Un ſi rude & ſi long tourment.

VI. COUPLET.

Ah ! que le monde a d'agrément,
Et qu'il paroît charmant
Dans le cours du bel âge !
Mais au dernier moment,
Dieu, quel moment ! qu'on enviſage
Ce monde bien differemment !

VII. COUPLET.

Le bon larron en expirant
Offre à Jesus mourant
Son suplice & sa peine;
Il saisit le moment;
Dieu, quel moment ! Jesus l'emmene
Avec lui dans le firmament.

VIII. COUPLET.

Songeons à la mort tous les jours,
Et que ce soit toujours
Ce penser qui nous guide.
Non, ce n'est qu'un moment;
Mais, quel moment ! puisqu'il décide
Ce qu'on est éternellement.

AUTRE.

PARAPHRASE DU *DE PROFUNDIS.*

Sur l'air : Je vas revoir, &c.

Cet air est noté à la page 267 de ce volume.

C'EST du fond du tombeau que je t'implore,
Dieu puissant, Dieu que j'adore,
Tu vois mes maux & mes douleurs :
Laisse-toi fléchir par mes pleurs :

Ah ! quel doit être mon ſupplice
Si tu n'entends que ta juſtice !
Mais de ta bonté ſouviens-toi,
Et que s'offrant en ſacrifice,
Ton propre fils eſt mort pour moi.

AUTRE.

LA MORT CHRÉTIENNE.

Sur l'air : Des billets doux.

Cet air eſt noté à la page 261 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

L'IMPRUDENT affronte la mort ;
Le coupable craint ſon abord ;
Le malheureux l'apelle ;
Le ſage ſçait s'y préparer,
Sans la craindre ou la deſirer ;
Quel plus digne modèle ?

II. COUPLET.

Tel eſt, non du ſage payen,
Mais du philoſophe chrétien,
Le parfait caractére :
Il reconnoit un Dieu vangeur ;
Mais il ſçait qu'il eſt un Sauveur
En qui ſeul il eſpere.

III. Couplet.

Ah ! qu'un mortel eſt malheureux
Qui n'attend qu'un néant affreux
Au ſortir de ce monde ;
Qui croit, étouffant ſes ſouhaits,
Qu'il va retourner pour jamais
Dans une nuit profonde.

IV. Couplet.

Plus malheureux qui, ſans avoir
Le plus léger rayon d'eſpoir,
N'attend que le ſupplice ;
Et qui de ſon maître irrité,
Ne comptant plus ſur la bonté,
Ne craint que ſa juſtice.

V. Couplet.

Heureux celui qui de ſon corps
Voyant affoiblir les reſſorts,
Sent ſon ame immortelle,
Et compte, en quittant ce bas lieu,
Aller jouir au ſein de Dieu,
D'une gloire éternelle.

VI. Couplet.

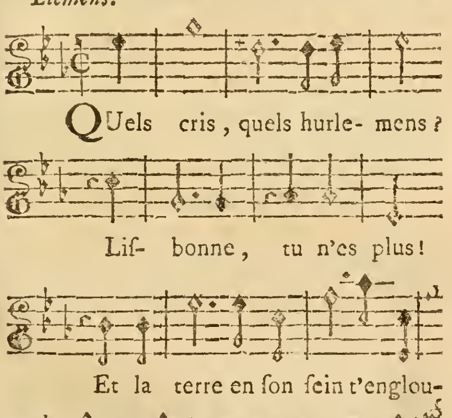
Heureux celui qui de ſes jours
Voit finir le pénible cours
Comme un pelerinage ;
Et qui n'enviſage la mort
Que comme un favorable port
Après un long orage.
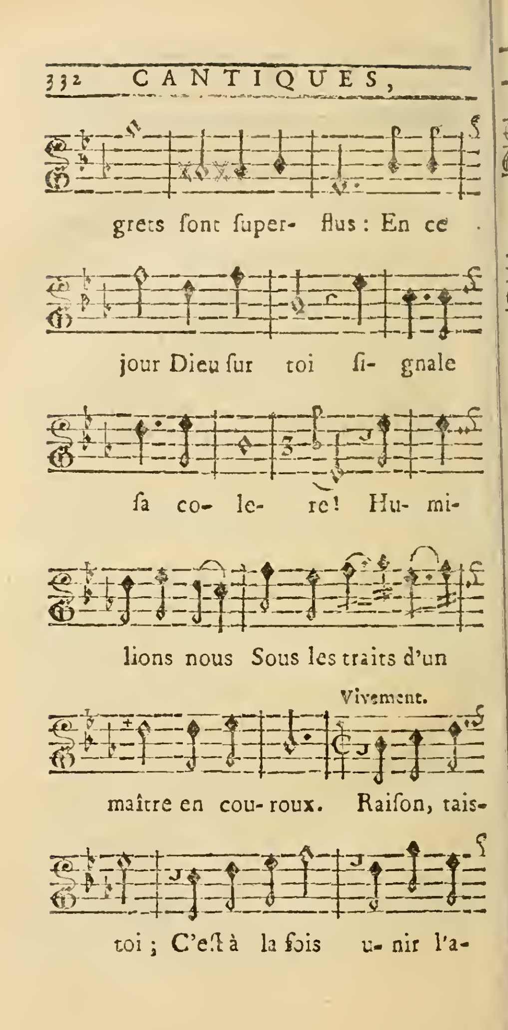
AUTRE.

LE DÉSASTRE DE LISBONNE.

Sur l'air : Les Temps ſont arrivés.

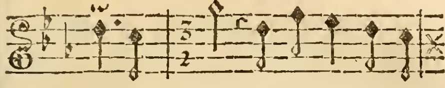
Cette parodie ſera ſûrement applaudie des connoiſſeurs, pour l'intelligence du deſſein, & pour le rapport heureux des expreſſions & des idées avec les grands traits qui ont fait admirer conſtament ce ſublime morceau de muſique, tiré de l'Opera des Elemens.



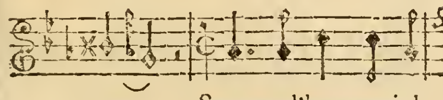

grets font fuper- flus : En ce
jour Dieu fur toi fi- gnale
fa co- le- re! Hu- mi-
lions nous Sous les traits d'un
Vivement.
maître en cou- roux. Raifon, tais-
toi ; C'eſt à la fois u- nir l'a-
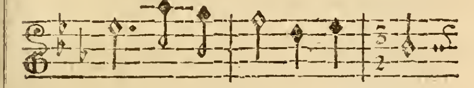


mour avec l'effroi. Dieu peut, quand



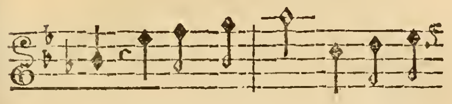
il lui plaît, renverser la na-
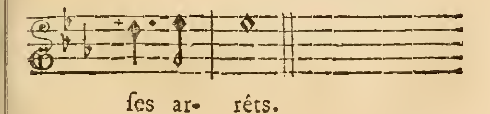


tu-re Sans que l'homme ait le



droit de for- mer un mur- mu-



re ; Foibles su- jets, Respe-ctez



ses ar- rêts.

AUTRE.

L'ELOGE DE LA VIE RELIGIEUSE.
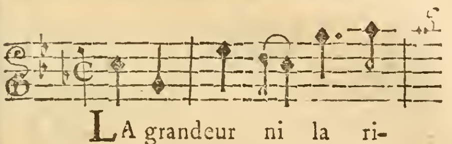
Sur l'air de la Paſſacaille d'Armide.

Cet air ſe trouve à la page 203 *du Tome II.*

LEs vertus ont choiſi pour azile
Ce ſéjour reſpectable & tranquile.
Que ces lieux ſont charmans
Pour les cœurs innocens !
Liberté, tu ne vaux pas nos chaînes.
Malgré tous les récits que du monde on entend :
Si ce monde n'avoit pas ſes peines,
Mille riches mortels ne ſe plaindroient pas tant ;
Profitons d'un lieu ſi favorable ;
La mort vient ; la vie eſt peu durable,
Et pour l'éternité les biens ne ſervent plus :
Ces faux biens que l'on perd ſont pour jamais perdus.

AUTRE.

LA VANITÉ DES BIENS DE CE MONDE.

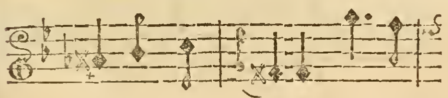


LA grandeur ni la ri-

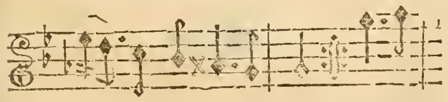
chef- fe Ne font point le par-



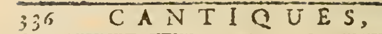
fait Bonheur : Nos dé- firs nous

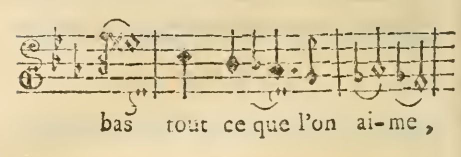


trompent fans ccf- fe ; Dieu peut



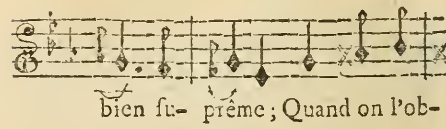
feul remplir notre cœur. I-cy



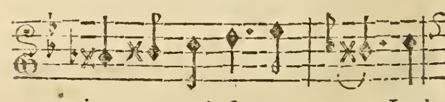


bas tout ce que l'on ai-me,

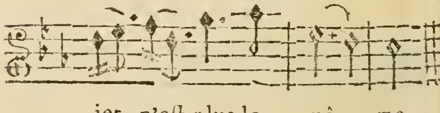
Quand on l'at- tend, Pa-roît le



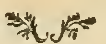
bien ſu- prême; Quand on l'ob-



tient, on voit ſon er- reur; L'ob-



jet n'eſt plus le mê- me.



AUTRE.

AUTRE
L'AUMONE.

Sur l'air : Quand vous entendrez le doux Zephyre.

Cet air se trouve à la page 329 du Tome *III.*

QUAND vous voyez un pauvre gémir,
Souvenez-vous qu'il est votre frere ;
Que de l'aider & le secourir,
Des loix c'est la premiere.
C'est un devoir de la charité,
De la probité, de l'humanité,
Qu'on doit lui rendre
Sans rien attendre,
Et sans vanité.
On est payé du bien que l'on fait
Par le plaisir qu'on sent à le faire ;
Pour un grand cœur est-il en effet
Un plus noble salaire ?

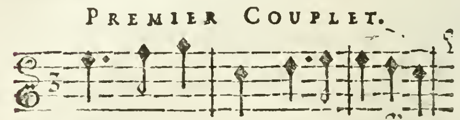


AUTRE.

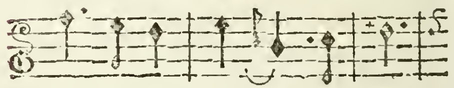
L'ÉLOGE DE LA VERTU.

Sur l'air : Nous vivons dans l'innocence.

PREMIER COUPLET.
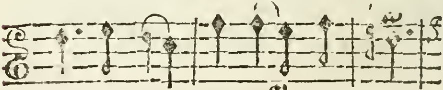


Quand on vit dans l'innocen- ce ,
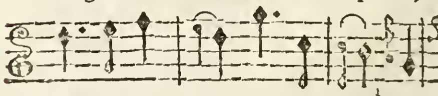


Quel bonheur a plus d'at- traits ?
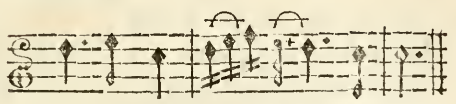


Sen-tir dans ſa conſci- en- ce



Régner le calme & la paix ,



C'eſt avoir la jou- iſ- ſan- ce



II. COUPLET.

Faire à ſon prochain qu'on aime
Ce qu'on voudroit qu'il nous fît,
Se pouvoir dire à ſoi-même :
On m'eſtime, on me chérit ;
C'eſt-là le bonheur ſuprême,
Et l'honnête homme en jouit.

III. COUPLET.

Regarder ſans jalouſie
Les grands au deſſus de nous ;
Aider avec modeſtie
Ceux que Dieu met au-deſſous ;
C'eſt-là l'état de la vie,
Le plus ſûr & le plus doux.

VI. COUPLET.

Par l'envie ou l'avarice
Un cœur qui ſe ſent ému,
Dans un éternel ſuplice
Vit agité, combattu :
Et tout prouve que le vice
Coûte plus que la vertu.

V. Couplet.

Etre content du partage
Que l'on a reçu des cieux,
En faire un utile usage,
Quel sort plus délicieux !
Par tout l'homme le plus sage
Est toujours le plus heureux.

VI. Couplet.

Des dehors du vrai mérite
Le tartuffe revêtu,
Dessous le masque hipocrite
Tremble d'etre reconnu ;
Et par un aveu tacite
Rend hommage à la vertu.

AUTRE.
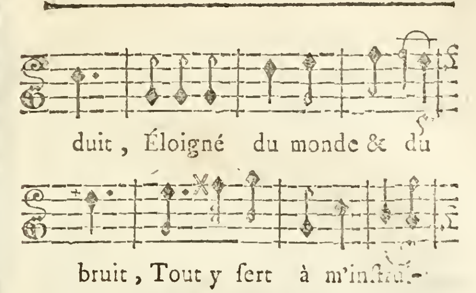
LE SOLITAIRE.
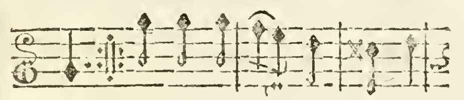
Sur un air nouveau. On peut le chanter aussi sur l'air : des Billets doux, *noté à la page 261 du Tome II.*

Premier Couplet.

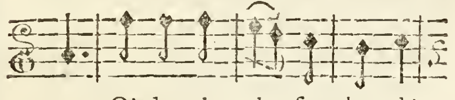


QUe je me plais dans ce ré-
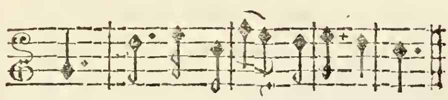




re. La nature eſt un livre ou-



vert Où dans le plus ſom- bre dé-



ſert, Il eſt ai- ſé de li- re.

II. COUPLET.

J'admire l'immuable cours
Des ans, des ſaiſons & des jours.
Sans forger de ſyſtême,

Sans vouloir ſonder ſes decrets,
J'adore en Dieu qui les a faits,
Sa puiſſance ſuprême.

III. COUPLET.

Lorſque la nuit vient à ſon tour
Me cacher les beautés du jour
Sous ſes voiles funébres,
Ainſi, dis-je, l'homme eſt en ſoi:
Dès le moment qu'il perd la foi,
Il n'eſt plus que ténebres.

IV. COUPLET.

Quand nos champs ſont ſemés de fleurs,
Et brillent de mille couleurs,
Quels plus charmans ſpectacles!
De ces divers oiſeaux le chant,
Pour le ſage qui les entend,
Sont tout autant d'oracles.

V. COUPLET.

L'inſtinct ſûr de tant d'animaux
Pour prévoir ou guérir leurs maux,
Leurs ſoins & leur adreſſe,
Du plus grand juſqu'au plus petit,
Tous d'un Dieu qui les a produit,
Me montrent la ſageſſe.

VI. COUPLET.

Nos jours coulent comme ton eau,
Dis-je, en voyant un clair ruiſſeau
Qui rend ſon bord fertile ;
O trop heureux, ſi dans leurs cours,
Je faiſois comme toi toujours
Quelque choſe d'utile.

AUTRE.

LA SOLITUDE.

Sur l'air : Dans nos hameaux la paix & l'innocence.

Cet air eſt noté à la page 300 *du Tome* III.

PREMIER COUPLET.

CHARMANS oiſeaux de ce riant bocage,
Chantez, chantez, redoublez vos concerts ;
Par vos accens rendez un digne hommage
Au Dieu puiſſant qui régit l'univers :
Par vos doux ſons, votre tendre ramage ;
Vous inſpirez l'innocence & la paix ;
Et vos plaiſirs du moins ont l'avantage
Que les remords ne les ſuivent jamais.

II. Couplet.

Aimables fleurs, qui parez ce rivage,
Et que l'Aurore arrose de ses pleurs;
De la vertu vous me tracez l'image
Par l'éclat pur de vos vives couleurs.
Si vous sechez au sein même de Flore,
Et ne brillez souvent qu'un jour ou deux;
Votre parfum aprés vous dure encore:
De la vertu simbole prétieux.

III. Couplet.

Charmant ruisseau, qui dans cette prairie
En serpentant précipites ton cours,
Tel est, hélas! celui de notre vie:
Comme tes eaux, s'écoulent nos beaux jours.
Tu vas te perdre à la fin de ta course,
Au sein des mers d'où jamais rien ne sort;
Et tous nos pas, ainsi dès notre source,
Toujours errans nous menent à la mort.

IV. Couplet.

Petits moutons qui paissez dans la plaine,
Que j'aime a voir votre docilité!
Au moindre mot du berger qui vous mêne,
Vous le suivez avec fidélité.
Si des pasteurs choisis pour nous conduire,
Nous écoutions comme vous la leçon,
Des loups cruels voudroient en vain nous nuire:
Souvent l'instinct sert mieux que la raison.

V. COUPLET.

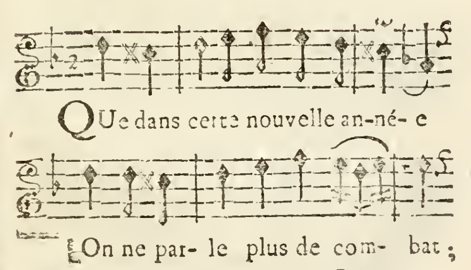
Cher papillon, qui d'une aîle légère,
De fleur en fleur voles ſans t'arrêter,
De nos deſirs tel eſt le caractère :
Aucun objet ne peut nous contenter.
Nous courons tous de chimere en chimere,
Croyant toujours toucher au vrai bonheur ;
Mais ici-bas, c'eſt en vain qu'on l'eſpere ;
Et Dieu peut ſeul remplir tout notre cœur.
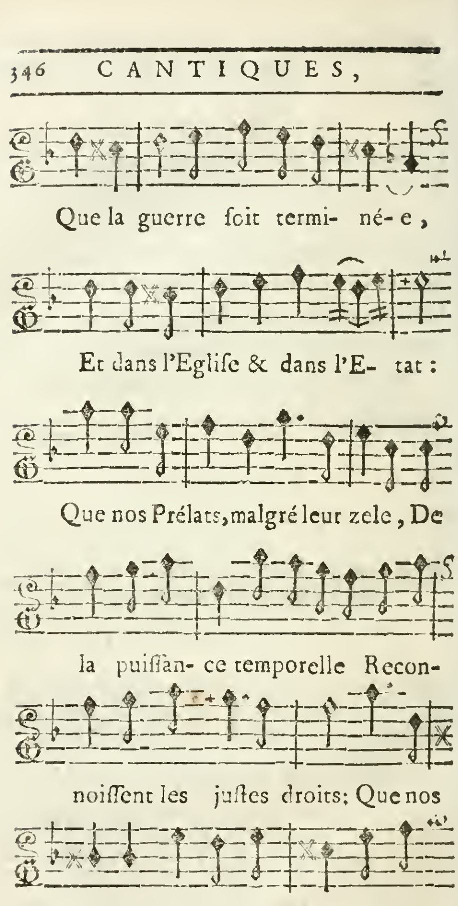
AUTRE.
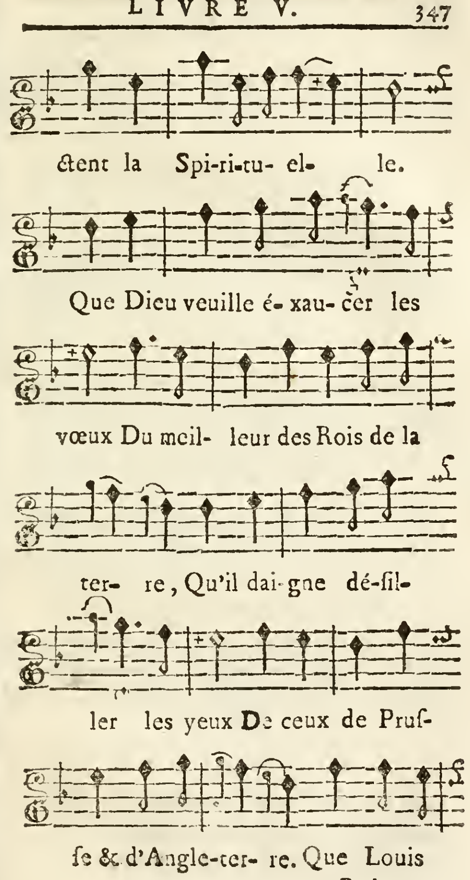
ETRENNES

D'un bon Catholique & d'un bon Citoyen, au Public pour l'année 1757.

PREMIER COUPLET.



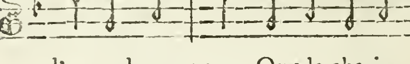

Que la guerre foit termi- né- e,
Et dans l'Eglife & dans l'E- tat:
Que nos Prélats, malgré leur zele, De
la puiffan- ce temporelle Recon-
noiffent les juftes droits; Que nos
dignes Soutiens des Loix Refpe-

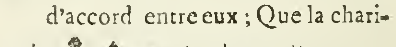

ctent la Spi-ri-tu- el- le.
Que Dieu veuille é- xau- cer les
vœux Du meil- leur des Rois de la
ter- re, Qu'il dai-gne dé-fil-
ler les yeux De ceux de Pruſ-
ſe & d'Angle-ter- re. Que Louis

juſte & glô-ri- eux Rende tous ſes

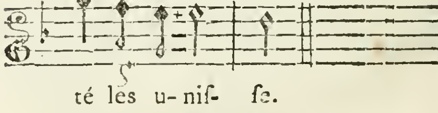
Sujets heu- reux Par ſa bon-té, par

ſa ju-ſti- ce; Qu'ils ſoient toujours





d'accord entre eux; Que la chari-



té les u-niſ- ſe.

II. COUPLET.

Que l'on agiſſe en Moliniſte,
Et comme maître de tout bien;
Qu'on rende grace en Janſeniſte,
Comme de ſoi ne pouvant rien;

Que ſans diſputer ſur le terme ,
Mais d'accord du ſens qu'il renferme ,
On conſerve la charité ,
Dont la perte a toujours été
De tous maux la cauſe & le germe.

III. Couplet.

Que de la Conſtitution
Par tout reçue , enregiſtrée,
On ne faſſe plus mention ;
Qu'elle ſoit cloſe & reverée :
Comme dans tant d'autres états
Qu'ici l'on n'en diſpute pas ,
Et qu'on reſpecte le Saint Pere :
Chez les plus ſages potentats
On ſçait la garder & ſe taire.



AUTRE.
ACTIONS DE GRACES

Pour nos victoires remportées sur les Anglois en 1756 & 1757.

Sur l'air : Que de feux, tant de charmes, &c. *Parodie de l'Europe galante, notée à la page 98 du Tome III.*

PREMIER COUPLET.

NOus avons remporté la victoire ;
A Dieu seul il faut en rendre gloire.
L'homme fait ce qu'il peut,
Et Dieu tout ce qu'il veut.
Quels canons égalent son tonnerre,
Contre le Tout puissant à quoi sert la valeur ?
Il n'est point de héros sur la terre,
Sans son divin secours, qui puisse être vainqueur.

II. COUPLET.

Adorons les decrets, la puissance
Du Dieu fort qui protége la France ;
Qui de ses ennemis
Fait triompher LOUIS.
Il le rend vainqueur de l'Angleterre ;

Mais ſes lauriers ſont teints du ſang de ſes ſujets ;
C'eſt toujours un fléau que la guerre ;
Par nos vœux redoublés demandons lui la paix.

AUTRE.

L'EMPLOI DU TEMS.
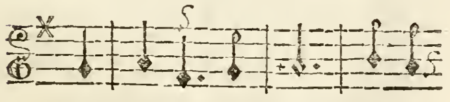
Sur l'air : Plus inconſtans que l'onde & le nuage.
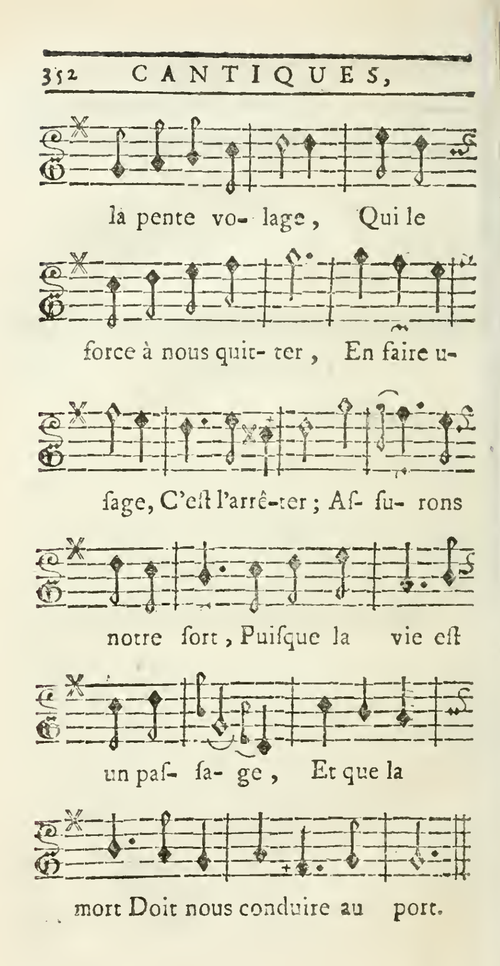


PLus incon-ſtant que l'onde &



le nu- a- ge , Le tems s'enfuit ; ta-



chons d'en pro- fi- ter. Malgré


là pente vo- lage, Qui le
force à nous quit- ter, En faire u-
sage, C'eſt l'arrê-ter ; Aſ- ſu- rons
notre ſort, Puiſque la vie eſt
un paſ- ſa- ge, Et que la
mort Doit nous conduire au port.

AUTRE
POUR LA FETE DE S. JOSEPH.

Sur l'air : De Navarre.

Cet air est noté à la page 159 *du Tome III.*

PREMIER COUPLET.

GARDIEN de la virginité
De la plus chaste Epouse,
Et témoin de sa sainteté,
Quoi ! ton ame est jalouse ?
Faut-il qu'un Ange exprès des Cieux
Descende & te rassure,
T'instruise & disculpe à tes yeux,
Des vierges la plus pure.

II. COUPLET.

Il vole, & Dieu l'envoye exprès
Pour deffendre sa mere.
Écoute ; ô Joseph, les secrets
D'un sublime mystere.
C'est par l'œuvre du Saint-Esprit
Que Marie est féconde ;
C'est le Sauveur ; c'est Jesus-Christ
Qu'elle doit mettre au monde.

III. COUPLET.

Joſeph étonné, mais ſoumis
Adore dans ſon ame
Un Dieu qui paroîtra ſon fils
Et que porte ſa femme :
Veillez, dit l'Ange à cet Epoux
Plein de reconnoiſſance :
Nous partagerons avec vous
Le ſoin de ſon enfance.

IV. COUPLET.

Pour le ſauver des noirs complots
D'un tiran parricide,
Je vous ferai fuir à propos ;
Je ſerai votre guide :
Je veillerai du haut des airs
Sur l'enfant & la mere ;
La nuit dans l'horreur des deſerts
Je ſerai leur lumiere.

V. COUPLET.

Il dit, & Joſeph plein de foi
Sent redoubler ſon zele :
Puiſſions-nous croire ainſi que toi
Ce que Dieu nous révele !
Grand ſaint, du céleſte ſéjour
Entens notre priere,
Et ſois ici bas à ton tour
Notre Ange tutélaire.

AUTRE.

L'ASSOMPTION DE LA Ste VIERGE.

Sur l'air De Blot.

Cet air est noté à la page 267 du Tome II.

PREMIER COUPLET.

VIERGE, des Vierges la plus pure,
Que la grace & non la nature
Fit naitre pour notre bonheur,
Voici le jour de ta victoire;
Dieu, ton Fils & notre Sauveur,
T'enleve aujourd'hui dans sa gloire.

II. COUPLET.

Il est vrai, divine Marie,
La mort triompha de ta vie;
Ton fils subit le même sort;
Mais il veut aussi que sa mere
Triomphe à son tour de la mort,
Et s'envole aux cieux toute entiere.

III. COUPLET.

Il veut que ton corps adorable
Dont il naquit dans un étable,
Comme le sien, soit glorieux:

Comme le ſien, qu'il reſſuſcite ;
Pour aller jouir dans les cieux
De tout le bonheur qu'il mérite.

IV. Couplet.

Vierge ſans tache, Reine auguſte,
Un ſi beau triomphe étoit juſte.
Quoi ? le maître de l'univers
Auroit permis que de ſa mere
Le corps pur fût rongé des vers
Comme la plus vile matiere ?

V. Couplet.

Non, non, divine autant qu'humaine ;
Ni du péché ni de ſa peine
Tu ne peux avoir hérité :
Dieu qui choiſit ton corps lui-même
Pour prendre notre humanité,
Lui devoit cet honneur ſuprême.

VI. Couplet.
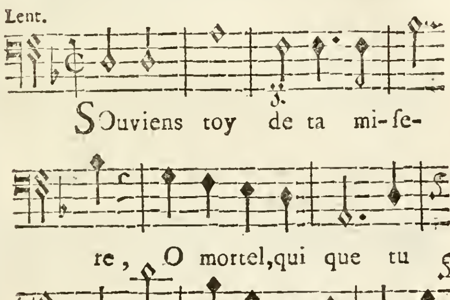
Mais que dis-je ? ce n'eſt qu'aux Anges
A bien célébrer tes louanges ;
En toi tout eſt miraculeux.
Ta mort, ta vie & ta naiſſance ;
C'eſt à nous de t'offrir nos vœux,
Et d'implorer ton aſſiſtance.

AUTRE

POUR LE JOUR DES CENDRES.

Paraphrase de ces paroles : Memento homo : *Parodie de l'Acte du Destin de l'Opera de* Thetis & Pélée.

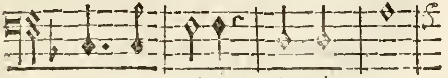
Lent.
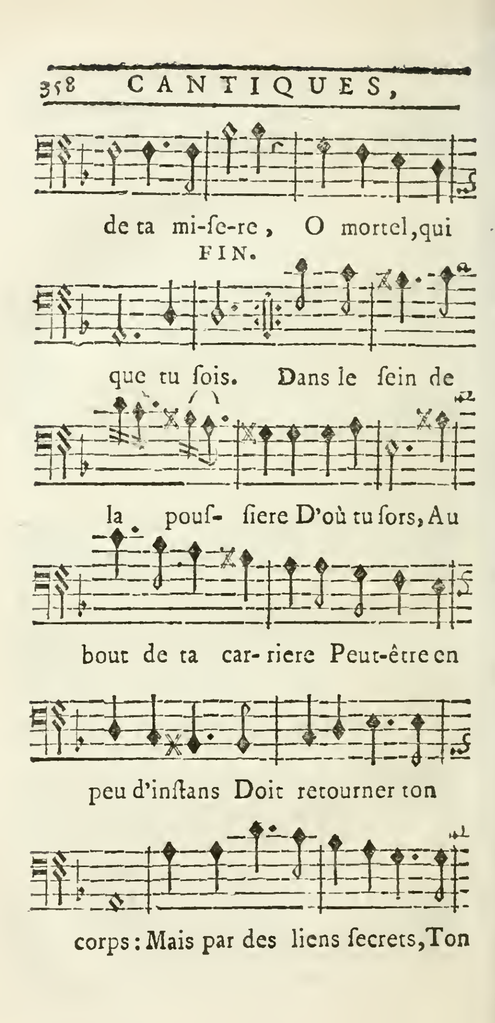


fois. Ces cendres que tu vois, Sont

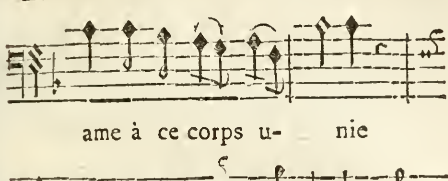


de tous les humains l'o-rigi-
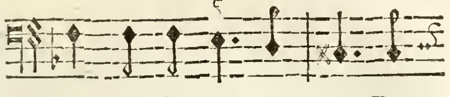


ne pre- miere ; Souviens toy


de ta mi-ſe-re, O mortel, qui
FIN.
que tu ſois. Dans le ſein de
la pouſ- ſiere D'où tu ſors, Au
bout de ta car- riere Peut-être en
peu d'inſtans Doit retourner ton
corps : Mais par des liens ſecrets, Ton



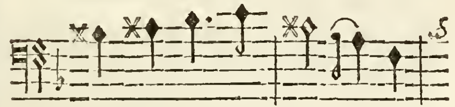
ame à ce corps u- nie
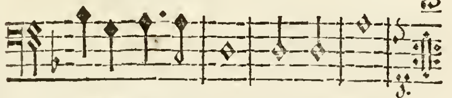


Doit jou-ir à, ja- mais Des



biens d'une autre vi- e ; Ou ,



pour toujours pu- ni- e , Ex-



pi-er tes for-faits. Souviens toy, &c.



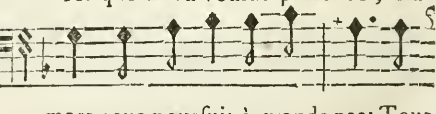
C'eſt en-vain qu'un mortel pleu-

re, ge- mit, ſou- pire; Rien

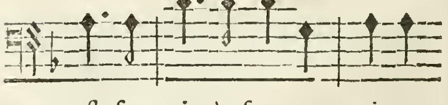
ne peut retar- der le mo- ment

du tré- pas: Rien ne change l'ar-

rêt que Dieu voulut preſcrire; La



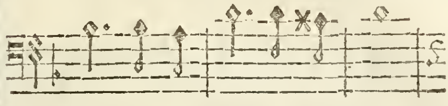
mort nous pourſuit à grands pas: Tout



eſt ſou- mis à ſon em- pire;
Les



Les Bergers & les plus grands



rois Sont ſu- jets à ſes loix ;
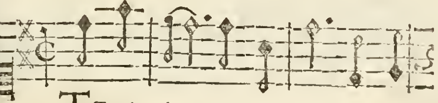


Souviens toy &c. *Juſqu'au mot*, FIN.

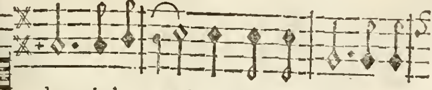
AUTRE.

LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Sur l'air : Téméraire buveur.



TEmé-raire en-ne- mi, dont l'au-



dace inhu- maine Préten- doit immo-

ler les Chrétiens ſous tes coups, Qu'il
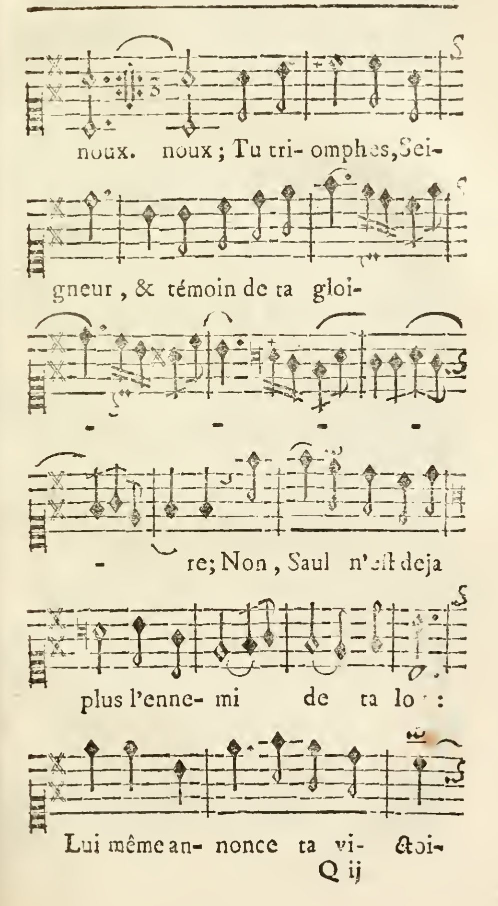
m'eſt doux de te voir renver- ſé

ſur la rêne, Trembler -

- - - -

- - - & d'Ana-

nie embraſ- ſer les ge-


noux. noux ; Tu tri- omphes, Sei-
gneur , & témoin de ta gloi-
- - - -
- re; Non , Saul n'est deja
plus l'enne- mi de ta lo :
Lui même an- nonce ta vi- ctoi-

- - - - re ; Il

eſt le hé- ros de la foy ;

Lui même an- nonce ta vi- ctoi-

- - - - - -

- - - re ; Il
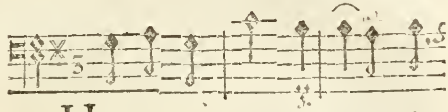
Lent.

eſt le hé- ros de la foy ; Il
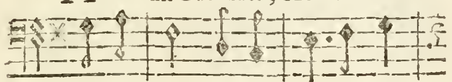
eſt le hé- ros de la foy.

AUTRE.

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINTS.



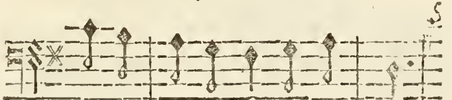
HEureux Sol-dats, Hé- ros vic-
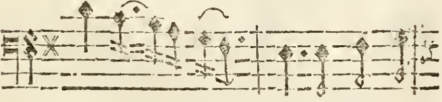


tori- eux, Jouif- fez de la
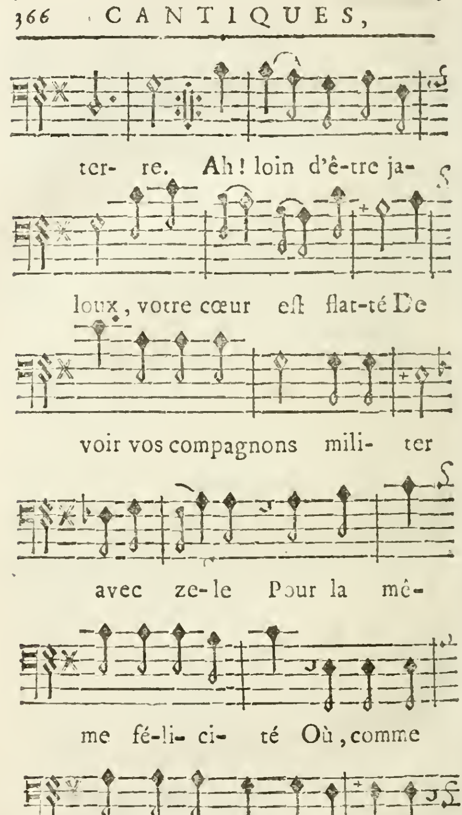


paix au fé- jour du ton- nerre,



Et pro- tegez du haut des Cieux



Ceux qui com- battent fur la


ter- re. Ah ! loin d'ê-tre ja-
loux , votre cœur eſt flat-té De
voir vos compagnons mili- ter
avec ze-le Pour la mê-
me fé-li- ci- té Où , comme
vous, l'homme Dieu nous appelle ,
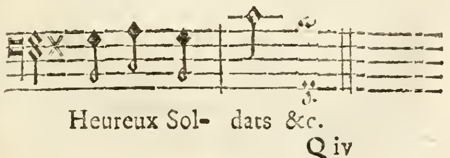
Et le prix que ſa mort pour

tous a me-ri- té. Il n'a vou-

lu s'u- nir à notre hu-mani-

té, Que pour l'aſſoci- er à

ſa gloire im- mor- tel- le.



EPITRE
DE M. TANNEVOT
A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

Sur ſes Cantiques & autres Poëſies ſacrées.

Tandis que M. l'Abbé de l'Attaignant célébroit par des Poëſies faciles & touchantes, les myſteres de notre ſainte Religion, & les plus beaux préceptes de ſa morale ; tandis que les voix du peuple fidèle faiſoient retentir nos temples de ces chants ſacrés, & que le Public y applaudiſſoit, un bon appréciateur des talens, parce qu'il en a beaucoup lui-même, rendoit juſtice aux Poëſies ſacrées de notre Auteur dans l'Epitre ſuivante. On a déja vû des vers de M. Tannevot adreſſés à M. l'Abbé de l'Attaignant dans les volumes précédens.

DÈs ton aurore, épris des doctes Sœurs,
Ardent à leur ravir ces fleurs
Que moiſſonnoient Anacréon, Horace,
Diſciple du Dieu de Delos,
Tu fis de tes accens retentir le Parnaſſe,
Et plus ſouvent Gnide & Paphos :
Touchant, mais dangereux délire
Que je vois avec joie expirer ſur ta lyre.

Loin d'ici ces erreurs, fleau de la raiſon.
Diſparoiſſez, fantômes de la Fable ;
Ne verſez plus votre poiſon
Sur un Eſprit qu'une ardeur ineffable
Pénetre dès plus ſaints tranſports....
Qu'entends-je! ô ciel! quels ſublimes accords!
L'Olympe s'ouvre ; & l'*Attaignant* y puiſe
Les concerts de David & les chants de Moyſe,
Les oracles certains de la Divinité,
Et la figure & la réalité.

O ſons mélodieux qu'anime la cadence,
Écho de la ſainte Cité,
Imprimez dans mon cœur les loix, la connoiſſance
De l'éternelle vérité!

Digne fruit des talens! qu'heureuſes ſont les veilles
Qui du Très-Haut célebrent les merveilles!
Cher l'*Attaignant*, jouis de ton bonheur.
Les dons que tu reçus émanent du Seigneur:
Ce n'eſt pas de ce fleuve interrompre la courſe,
Que de le faire, ami, remonter vers ſa ſource;
Et ſon onde ſacrée, en refluant ſoudain,
Plus abondante encore innondera ton ſein.

RÉPONSE

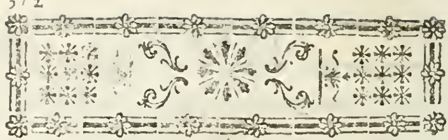
DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

AMI, qui ſur la double cime
Avez Horace pour voiſin,
Que vous me ſemblez magnanime,
De flatter d'un air ſi benin
Un Chanſonnier puſillanime,
Et qui trop longtems libertin
Ne chanta que l'enfant malin,
Dont il fut toujours la victime !
Quand l'amour du bien nous anime,
Comme vous quand on eſt humain,
C'eſt avec douceur qu'on s'exprime ;
Avec bonté l'on nous réprime ;
On penſe bien de ſon prochain ;
Loin de lui reprocher ſon crime,
Au coupable l'on tend la main
Pour le détourner de l'abîme
Dont il prenoit le grand chemin ;
Ou, comme un adroit Médecin,
On n'ordonne qu'un doux régime
A celui qu'on veut rendre ſain,
Sans le faire mourir de faim ;
Telle eſt votre aimable maxime :

Sans critiquer avec chagrin
L'abus que j'ai fait de la rime
Par plus d'un couplet trop badin ;
Vous me louez ſur ce qu'enfin ,
Oſant prendre un ton plus ſublime ,
Je célebre l'amour divin :
Pour m'affermir dans ce deſſein ,
Il me ſuffit de votre eſtime.

FIN
Du quatriéme & dernier Tome.





SUPPLEMENT.

Les Piéces ſuivantes ont été compoſées durant le cours de l'impreſſion des quatre volumes, & n'ont pû être placées dans leur rang. On les a miſes à la fin, ſelon l'ordre dans lequel elles ont été compoſées.

EPITRE
A Monsieur TANNEVOT

Qui avoit envoyé à l'Auteur le Poëme de M. le Comte d'Eſ... intitulé : le Plaiſir, rêve. *En renvoyant le Poëme à M. Tannevot, M. l'Abbé de l'Attaignant l'accompagna de cette Epitre qui fut imprimée ſur une feuille volante.*

De cet ingenieux Poëme
Je ſuis ſincere Approbateur ;
Il m'a fait un plaiſir extrême ;
Je crois en deviner l'Auteur.

Non, non, ceci n'eſt point un Rêve ;
Et ce grand Peintre du Plaiſir
Sçait ſi bien le faire ſentir,
Qu'on voit qu'il eſt ſon digne Eleve,
Et qu'il mérite d'en jouir.
J'y reconnois à chaque page
L'homme ſçavant, l'homme de Cour
Le voluptueux & le ſage,
De qui le culte ſe partage
Entre la raiſon & l'amour.
Il prend des mains de la nature
Le pinceau de la vérité,
Pour nous tracer d'une main ſûre
Tous les charmes d'une Beauté
Qu'il eſt aiſé de reconnoître
A mille traits vrais & frapans,
A ſon amour pour les talens,
A ſon zele pour notre Maître,
A ſes regards doux & flateurs,
A ſes façons intéreſſantes,
A ſes graces inſinuantes
Qui lui ſoumettent tous les cœurs.
Peut-elle être méconnoiſſable,
Quand cet Auteur ingénieux
Dit que ce Chef-d'œuvre des Cieux
Unit par un charme incroyable

Aux attraits d'une femme aimable
L'ame d'un homme vertueux ;
Qui, plus belle que Cléopatre,
Mais ſans en avoir les défauts,
Ne cherche, n'aime, n'idolâtre
Que la gloire de ſon Héros ;
Qui jouit avec modeſtie
De la conquête d'un grand cœur
Moins en amante qu'en amie,
Et pour en faire le bonheur,
De l'aveu même de l'Envie ;
Qui toujours ſûre de charmer,
Mépriſant les noires cabales
De ſes plus jalouſes rivales,
Les force au moins à l'eſtimer ;
Dont le crédit ne ſollicite
Que des graces & des bienfaits ;
Et pour procurer un accès
Aux gens du plus parfait mérite,
Qui demeureroient inconnus,
Et n'oſeroient entrer en lice
Sans cette aimable Protectrice
Et des talens & des vertus ;
Qui, pour peine aux ingrats réſerve
Leurs juſtes remords tout au plus.
Qui la voit, croit que c'eſt Vénus ;

Et qui l'entend, dit : c'eſt Minerve.
Que j'aime encore ce beau Portrait
De l'aſtre qui, dès ſon aurore,
Brille d'un éclat ſi parfait
Sur notre horiſon qu'il décore !
On y reconnoit trait pour trait
Ce Maître que ſon peuple adore.
Il peint des plus vives couleurs
Et ſon grand cœur & ſa belle ame,
Tel que l'Amour dans tous nos cœurs
La peint avec des traits de flâme.
Grand dans la guerre & dans la paix
Par ſes exploits & ſes bienfaits ;
Qui lance à regret ſon tonnerre
Sur des Ennemis envieux.
Roi, dont le cœur aimeroit mieux
Calmer que d'effrayer la terre,
Pour rendre ſes ſujets heureux.
Ce Roi qui tout couvert de gloire,
Cache ſes pleurs ſous ſes lauriers,
En ſongeant combien la victoire
Lui coûte d'illuſtres guerriers.
Tout reſpire dans cet Ouvrage
L'amour du vrai, la probité,
Le Philoſophe le plus ſage,
Et l'innocente volupté.

Digne Auteur, que je remercie
Du plaisir que j'ai pû trouver
Dans ce beau fruit de ton génie ;
Dieu te garde de l'insomnie !
Si j'espérois ainsi rêver,
Je dormirois toute ma vie.

REPONSE
DE M. DE TANNEVOT
A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

Au Chantre du Plaisir, dont la gloire est certaine,
Cher Abbé, tu fais bien d'associer ta veine,
D'élever avec lui ton zele jusqu'aux Cieux,
D'avouer ses Autels, & d'adopter ses Dieux.
Je ne puis sur tes pas, sans être téméraire,
Du Temple qu'il construit, m'ouvrir le sanctuaire ;
Mais je sçaurai toujours d'un cœur respectueux
Présenter du parvis mon encens & mes vœux.



COMPLIMENT

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Qui vint poser la premiere Pierre au bâtiment de l'Abbaye de Panthemont.

DE ſimples Vierges conſacrées
A louer Dieu ſeul en tout tems,
Sçavent peu l'art des complimens;
En vain ſont-elles pénétrées
Des plus ſinceres ſentimens
Trop dûs aux bienfaits éclatans
Dont vous les avez honorées.
En vain vos vertus averées
Méritent-elles leur encens.
Dans ce ſéjour de l'innocence
On ne connoît d'autre éloquence
Que ces tranſports impétueux,
Auſſi vifs que reſpectueux,
D'amour & de reconnoiſſance,
Que vous pouvez lire en nos yeux,
Et qu'inſpire votre préſence
Aux ames pures de ces lieux.
Le fils du plus grand Roi du monde
Qui doit l'être un jour après lui,

Notre bienfaicteur, notre appui,
En qui tout notre eſpoir ſe fonde :
Lui-même ici vient aujourd'hui,
Et de ſa main, non moins pieuſe
Que martiale & courageuſe,
Daigne poſer le fondement,
Ou la pierre fondamentale
De cet auguſte bâtiment,
De ſa pieté libérale,
Et de ſa bonté ſans égale
Illuſtre & digne monument.
Ce grand jour nous comble de gloire ;
Mais quoiqu'on grave ſur l'airain
Cette époque avec un burin,
Digne d'écrire votre hiſtoire.
Prince, nos cœurs reconnoiſſans
Mille fois encor plus longtems
En conſerveront la mémoire.



VERS
A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

Cette Piéce fut faite peu de tems après que M. le Duc de Richelieu fut arrivé dans l'Isle de Minorque

JUSQUES à quand le couronnera-t-on
Ce Richelieu, des mirthes de Cithere ?
Jusques aux pieds des murs du Port Mahon,
Et tout couvert d'une noble poussiere,
Quel peintre ici se represente encor
Sous les habits & les traits de Medor,
Quand de Roland imitant la vaillance,
Du fier Anglois il va vanger la France;
Quand on l'a vû vainqueur plus d'une fois
Se signaler par les plus grands exploits ?
Si d'Angelique ou de quelque autre Reine
Nous l'avous vû, semblable à ce Heros,
Mais plus heureux, porter l'aimable chaîne
Pendant des temps de paix & de repos.
Comme Roland, vois-le courir aux armes
Dès qu'il reçoit les ordres de son Roi :
Pour lui la gloire a-t-elle moins de charmes ?

Ne l'a-t'il pas fait voir à Fontenoi ?
Et les Genois ont-ils dans ſa ſtatue
De cet Hercule oublié la Maſſue ?
En ont-ils moins conſacré ſes travaux,
Pour avoir ſçu que de la belle Omphale,
De cette main qui partout ſe ſignale,
En s'amuſant il tourna les fuſeaux ?
Si pour le ſexe il eſt toujours aimable,
Aux ennemis eſt-il moins redoutable ?
Eſt-ce un reproche à faire aux vrais heros
Que de cueillir quelque mirthe à Paphos ?
Ce Maréchal * que nous pleurons encore,
Lui ſeul plus brave & plus fort qu'un Centaure,
N'avoit-il pas pour charmer ſon ennui,
Aux champs de Mars un ſerail avec lui ?
Dans ſa jeuneſſe ainſi le fier Achile
Chez Nicomede en fille deguiſé,
Fit plus d'un tour galant, adroit, habile,
Dont de ſon temps ſans doute on a jaſé ;
Mais dès qu'il ſçut qu'au ſiége de Pergame
Quelques lauriers s'offroient à conquerir,
Il ne fut plus fille d'honneur, ou Dame
Dans cette cour, qui pût le retenir.
Quand le Dieu Mars, amant de Citherée

* *Le Maréchal de Saxe.*

Se trouva pris dans les rêts de Vulcain,
Il regarda l'époux avec dedain,
De qui la honte alors fut averée.
Mars le premier en rit avec les Dieux,
Et Vulcain ſeul en fut ſot & honteux.
Quand d'un grand homme on retrace l'hiſtoire,
Ces traits galans n'offenſent point ſa gloire.
Mais un Auteur ne doit point inſiſter
Sur pareils faits qui ſont épiſodiques,
Quand il en eſt tant d'autres héroïques
Qui le font mieux connoître & reſpecter.
Qu'il ſoit encor courroné par les Graces;
Juſqu'à Mahon qu'elles ſuivent ſes traces;
Mais que le front d'un ſi brave guerrier
Soit par leurs mains ceint du plus beau laurier.



LES TRONCHINADES.

Le voyage de M. Tronchin à Paris, & le séjour qu'il fit dans cette capitale, ont fait tant de bruit dans toute la France, que ces piéces ne demandent point d'explication. On sçait que ce célébre Médecin de Genêve a été consulté par toutes les personnes qui étoient, ou croyoient être malades, ou craignoient de le devenir. La seule maladie pour laquelle on ne l'a point consulté, étoit cette manie qui attiroit chez lui tout Paris.

PREMIERE TRONCHINADE.

JE reconnois le sieur Tronchain
Pour un grand homme en Médecine,
Même au-dessus de Dumoulin;
Je conviens qu'en fait de doctrine
Il est profond comme un Rabin,
Et que d'ici jusqu'à la Chine,
Point n'est de meilleur Médecin;
Qu'il connoît jusqu'au moindre brin,
Et jusqu'à la moindre racine
Qui soit utile au genre humain.

Il vient d'établir la routine
De nous inoculer un grain
De ce redoutable venin
Que craint la beauté féminine
Plus que le sexe masculin;

Dont nous avons tout le levain ;
Et par ſon art il imagine
En détourner l'effet malin
Que, comme il veut, il détermine.
Je crois tout cela ; mais enfin
Du Ciel il n'eſt venu ſoudain :
Chacun connoit ſon origine.
De Genéve il eſt Citadin ;
Et n'eſt ni ſorcier ni devin.
Mais Paris, ville calotine,
Juſqu'au ſoir depuis le matin
Eſt à ſa porte & l'aſſaſſine,
Avec maint ducat & quatrain
Dont il fait un bon magaſin.
On va là comme à la piſcine ;
C'eſt un tumulte, c'eſt un train
Comme dans un marché forain.
Une Pucelle à la ſourdine
Veut lui parler, à quel deſſein ?
Facilement on l'imagine :
Un Abbé lui donne la main.
Là, c'eſt une jeune Corinne
Qui voudroit de l'eau pour ſon tein ;
Ici c'eſt un vieux Roquentin
Qui, pour rajeunir ſa machine,
D'Eſon lui demande le bain :
Un viel Eſope à courbe échine

Qui veut être droit comme un pin ;
Pour ſes vapeurs une Héroine
Veut un ſpécifique anodin ;
L'autre pour un joli mâtin
Qu'on a volé ſous ſa courtine.
L'un ſe plaint d'un mal clandeſtin,
L'autre d'un mal à la poitrine,
Au ventre, à l'eſtomac, au ſein,
D'une rétention d'urine ;
Chacun prétend devenir ſain,
Et que ſa ſcience divine
Faſſe lire le Quinze-vingt,
Courir le gouteux comme un daim ;
Qu'il ſoit Eſculape & Lucine ;
Dont nos Docteurs font griſe mine ;
Car il leur ſouffle bien du gain
Et les réduit à la famine ;
Mais notre Philoſophe fin,
En rit, en pliant ſon butin,
Et vers Genéve s'achemine.
Nous le regretterons envain :
Bientôt le tyran porte hermine,
La Faculté qu'on turlupine,
Viendra reprendre le terrein
Et cet empire ſouverain
Qu'aucun malade ne décline ;
Car des mortels c'eſt le deſtin
D'être dupes juſqu'à la fin.

SECONDE

SECONDE TRONCHINADE.

ON prétend que la Faculté
Au grand Tronchin a député
Un des Membres de ſon Ecole
Pour lui faire ce Compliment
Que vous trouverez aſſez drole,
Et qui l'eſt effectivement :
Monſieur, vous êtes fort habile ;
Nous en ſommes tous convaincus ;
Mais c'eſt une raiſon de plus
Pour vous chaſſer de notre Ville,
Ou du moins pour vous ordonner,
Malgré toute votre ſcience,
De ne plus dans Paris donner
De remedes ni d'ordonnance.
Vous êtes docte & non Docteur.
Or, n'ayant point de Privilége,
Vous n'êtes qu'un Opérateur
A qui notre ſacré Collége
A droit de donner Mandement
De déguerpir dans le moment.
On vous fit venir de province
Pour inoculer ſeulement
Le fils unique d'un grand Prince
Que nous chériſſons tendrement;

Votre miſſion eſt remplie ;
Repartez donc inceſſamment.
C'eſt toute notre Compagnie
Qui vous l'ordonne expreſſément,
Ou, pour parler plus poliment,
Nous vous le demandons en grace.
Le Compliment n'eſt pas galant ;
Mais mettez-vous à notre place.
Depuis que vous êtes ici
Nous ne gagnons pas une obole ;
Chez nous, nous périſſons d'ennui.
Parlez ; vous êtes obéi ;
On vous croit comme le Symbole.
Si nous diſons une parole,
On dit que nous avons menti.
Vous décriez notre méthode :
La Saignée & les Lavemens
Qui de tout tems ſont à la mode,
Et ſont nos premiers élémens,
Vous n'en faites aucun uſage.
On vous regarde comme un Sage,
Et nous comme des Charlatans.
Vous traitez en trop peu de tems
Sans Juleps & ſans Aposèmes ;
Enfin vous avez des ſyſtêmes
Qui ne ſont point connus de nous.

Tous vos difcours font des oracles,
Et vos cures font des miracles:
Paris ne jure que par Vous;
Et jufques aux Cieux on éleve
De Boerhave le digne Eleve.
C'eft un Efculape nouveau
Qui tire des bords du tombeau
Ceux que la Faculté condamne.
Le plus grand Docteur n'eft qu'un âne,
Un empirique, un affaffin,
Auprès d'un fi grand Médecin.
Vous guériffez comme un Apôtre;
Vous vous exprimez comme un autre,
Et tout le monde vous entend.
Vous parlez peu, mais fenfément.
Toutes vos raifons font fenfibles,
Vos recettes intelligibles;
A l'Hypocondre, au Vaporeux,
Sans ufer d'aucun artifice,
Vous n'ordonnez, vous moquant d'eux,
Que la diette & l'exercice.
Pour peu que vous reftiez encor,
Nous n'avons qu'à fermer boutique;
Car nous n'avons plus de Pratique:
Et nos Malades n'ont plus d'or.
Puis vous n'êtes pas Catholique;

Mais à cela je ne dis rien ;
Eſt-il Médecin qui ſe pique
D'être ſeulement bon Chrétien ?
Agréez donc notre ſupplique ;
Partez ; ſinon vous pourriez bien
Éprouver une fin tragique.
A ce diſcours ſi pathétique
Le Sieur Tronchin, homme prudent,
Répond, à ce que l'on prétend,
Qu'il eſt prêt à plier bagage ;
Et moi je m'en vais en pleurant
Lui ſouhaiter un bon voyage.

VERS
AU PRINCE CONSTANTIN DE ROHAN,

Lorſqu'il fut nommé à l'Evêché de Straſbourg.

DIGNE favori de Neptune,
Vous avez donc changé d'état ; *
Et par une heureuſe fortune
Vous voilà devenu Prélat.

* *Ce Prince avoit été Capitaine de Vaiſſeau.*

Jamais vous ne pouviez mieux faire ;
Quel destin meilleur & plus beau !
Vous conduirez la barque de S. Pierre
Tout aussi bien qu'autrefois un Vaisseau :
Surtout sur cette mer paisible,
Où jamais des vents orageux
Des Arions n'osent troubler l'azile,
Et n'ont aucune guerre entre eux.
Pour réussir, tout le mistere
Gît en deux points : aimez, plaisez :
Or, il vous est aisé de plaire ;
Vous êtes Rohan ; c'est assez ;
Avec de l'esprit & des graces
On se fait des adorateurs ;
Vous n'avez qu'à suivre les traces
De vos derniers prédécesseurs. *
Leur mémoire nous est si chere !
Et sans aller chercher ailleurs,
Imitez votre aimable frere, **
Vous regnerez sur tous les cœurs.

* *Les Cardinaux de Rohan & de Soubise.*
** *M. L'Archevêque de Reims.*

L'HOROSCOPE.

AU PRINCE LOUIS DE ROHAN,

Chanoine de Strasbourg ; neveu de M. l'Archevêque de Reims & du Prince Constantin à qui la piéce précédente est adressée.

PRINCE charmant, que votre aurore
Nous présage un jour plein d'appas !
Que de fleurs s'empressent d'éclore
Pour embélir vos premiers pas !
Est-il un plus grand avantage
Que d'être issu du sang des Dieux,
Et d'en porter sur le visage
Le caractere glorieux ;
D'avoir reçu de la nature
Du génie & des sentimens,
Tous les charmes de la figure,
Et du corps tous les agrémens ;
De joindre aux graces du bel âge,
A l'aimable vivacité
Le raisonnement d'un vrai sage,
Et toute sa solidité.
En vous mille talens aimables
Se dévelopent tour à tour :

Que de préjugés favorables
De ce que vous ferez un jour!
Que de gens fans être Prophetes
Pourroient lire dans l'avenir,
Et prévoir par ce que vous êtes
Ce que vous pourrez devenir!
Si vous aviez befoin de maîtres
Je pourrois mettre fous vos yeux
Tant de vos illuftres ancêtres;
Mais tâchez d'aller plus loin qu'eux.
Je ne crains point par ce préfage
D'enfler trop votre vanité;
Qu'il anime votre courage;
Marchez avec fecurité;
La confiance eft néceffaire
Pour fe faire un fameux deftin;
L'Amour vous ouvre la barriere,
Et Minerve vous tend la main.



CONSEIL PROPHÉTIQUE
AU MEME.

Prenez un essor glorieux,
Et d'une aîle hardie & forte
Volez jusqu'au plus haut des cieux ;
La voix publique vous y porte.
Vous réunissez tous les vœux,
Et rencontrerez peu d'obstacles.
Le destin veut vous rendre heureux,
Et pour vous fera des miracles.
Partez, laissez tous vos rivaux,
Loin de vos pas dans la carriere ;
Chaque état produit ses Héros ;
Le grand talent, c'est l'art de plaire :
Or vous l'avez éminemment,
Et la fortune & la nature,
Toutes les deux également
Vous comblent de dons sans mesure.
Pour plaire universellement
Nature vous donna l'envie
D'obliger & faire du bien ;
La fortune, non moins amie,
Va vous en donner le moyen.

Contentez vous ; ne craignez rien ;
Laiſſez gronder l'hipocriſie ;
Avec mépris bravez ſes traits ;
Cette laide & baſſe harpie
Ne peut viſer que de bien près.
Élevez-vous au-deſſus d'elle ;
Planez en l'air ; balancez-vous ;
Comme en badinant, d'un coup d'aîle
Vous pourrez parer tous ſes coups.

COMPLIMENT
A MADAME ADELAIDE,
En lui préſentant des fleurs, prononcé par Mlle de Betiſy, penſionnaire de Panthemont.

DIEU ! quelle eſt ma ſurpriſe extrême !
Que de graces, que de beauté !
Ah ! quel air de divinité !
Eſt-ce donc à Flore elle-même
Que je viens offrir ce Bouquet ?
Tout, dans un ſi charmant objet,
Et m'enhardit & m'intimide.
Mais quel ſouris plein de douceur ?
Allons, raſſurez-vous mon cœur ;
Et dans le tranſport qui vous guide
Suivez votre innocente ardeur ;
C'eſt l'adorable Adelaïde.

A M. LE FEVRE DE BEAUVRAY,

Qui avoit fait en vers l'éloge de feu M. le Président de Montesquieu, & avoit envoyé un exemplaire de cette piéce imprimée à M. l'Abbé de l'Attaignant.

UN Philosophe, un fou pommé,
Un chansonnier, un homme sage,
Abbé dumoins par le plumage,
Qui dans Paris est renommé
Pour sa lyre & son badinage,
Et que vous connoitrez, je gage,
Sitôt qu'on vous l'aura nommé,
Après avoir lû votre ouvrage
Tout nouvellement imprimé,
Sur la mort d'un grand personnage,
Auteur digne d'être estimé,
Fameux dans notre Aréopage,
Depuis peu de temps inhumé,
Mais qui doit vivre d'âge en âge;
D'un vif desir est animé
De vous connoître d'avantage
Depuis qu'il a vû votre image
Que dans des vers, qui l'on charmé,
Avez tracé dans une page.
Ainsi vous êtes intimé
De venir manger son potage,
Pour peu que soyez affamé

Y trouverez bon paturage,
Et gens de votre parentage :
Par vous je ſerai confirmé
Dans tout ce qu'à votre avantage
En vous liſant j'ai préſumé.

CHANSON.

Sur l'air : Quand on ſçait aimer & plaire.

Cet air ſe trouve à la page 317 *de ce volume.*

PREMIER COUPLET

QUAND on a le néceſſaire,
A-t on beſoin d'autte bien,
Que pour aider la miſere
Du malheureux qui n'a rien ?
Un mortel dans l'opulénce
En a-t-il plus de ſanté ?
On rit de même & l'on danſe
Dans la médiocrité.
Quand, &c.

II. COUPLET.

Que de Seigneurs d'importance,
S'ils parloient de bonne foi,
Avoueroient que dans l'aiſance
Ils ſont moins heureux que moi.
Quand, &c.

FIN *du Supplément.*

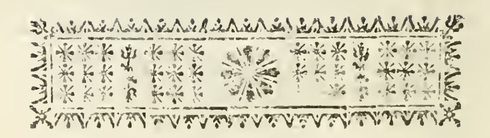


TABLE DES PIECES

Contenues dans ce dernier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

SUR DIFFERENS ÉVÉNEMENS.

LIVRE QUATRIÉME.

SUPPLÉMENT.

FIN *de la Table du quatriéme & dernier volume.*



